

EXAMEN
DE LA
MÉTHODE CURATIVE
NOMMÉE
HOMÉOPATHIE.

Permis d'imprimer.

SZANIAWSKI.

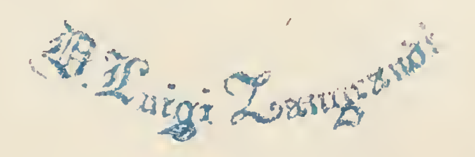
Conseiller d'Etat, Directeur Général de l'Instruction publique.

EXAMEN
THÉORIQUE ET PRATIQUE
DE LA
MÉTHODE CURATIVE
DU DOCTEUR HAHNEMANN
NOMMÉE
HOMÉOPATHIE

PAR LE DOCTEUR BIGEL
MÉDECIN DE L'ÉCOLE DE STRASBOURG, DE L'ACADÉMIE DE ST: PÉTERSBOURG, PROFESSEUR D'ACCOUCHEMENT, ASSESSEUR DE COLLÈGE DE L'EMPIRE DE RUSSIE ET MÉDECIN DE
SON ALTESSE IMPÉRIALE MONSEIGNEUR
Le Grand-Duc Constantin Cesaréwitsch.

TOME Ier

A VARSOVIE,
CHEZ N. GLÜCKSBERG,
IMPRIMEUR-LIBRAIRE DE L'UNIVERSITÉ ROYALE.
1827.




WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

A MON PAYS.

France, ô ma chère patrie! des confins de l'Europe où m'a jeté le destin, où me retient mon amour pour le meilleur des Princes, je te salue!

Si tu ne m'avois donné que la vie, tes droits sur l'un de tes enfans seroient d'un faible prix; mais l'éducation, cette autre vie morale, fut un présent de ta tendresse, et les fruits de cette semence précieuse, bien que fécondés sur une terre étrangère, t'appartiennent imprescriptiblement.

Français, mes compatriotes! c'est à ce titre qu'un de vos frères vous adresse cet œuvrage. Son objet est de naturaliser en France une plante exotique. Le sol de l'Allemagne la vit éclore, je l'ai trouvée digne d'être transportée sous notre beau ciel, où tout prospère, et je m'empresse de vous la faire connoître.

La renommée, sans doute, a déjà porté à vos oreilles le nom de Hahnemann. Il est inscrit glorieusement dans les fastes de la chymie. Mais c'est le moindre de ses titres à la reconnaissance des hommes. C'était peu pour lui d'avoir enrichi cette

science de découvertes utiles et la matière médicale de remèdes précieux. L'art de guérir n'en restoit pas moins obscur, comme la vertu des substances médicinales avec lesquelles on l'exerce.

Avant lui des médecins philantropes avoient essayé sur eux-mêmes l'action de quelques médicamens, dans le dessein d'explorer leurs propriétés. Si ces remèdes, éclairés par l'expérience du sentiment, rendirent de faibles services à l'humanité, il n'en faut accuser que l'imperfection de la science, qui en fit l'application avec des théories infidèles.

On imagine aisément que les hommes qui se firent les sujets de ces expériences, convertirent leur santé en état de maladie. Ils prirent copie de ce qu'ils avoient éprouvé, et la série des symptômes développés fut conservée fidèlement, pour grossir la liste des moyens palliatifs, qui forment la véritable richesse de l'art de guérir, tel qu'il a été exercé jusqu'à nos jours.

Il étoit réservé à Hahnemann de découvrir dans le tableau des phénomènes produits par les médicamens sur l'homme sain, l'image fidèle des maladies auxquelles nous sommes sujets, mais au lieu de faire servir à la palliation de nos maux les substances qui opéroient ces phénomènes, il soupçonna qu'une similitude d'action devoit exister entre les propriétés des médicamens, et les causes ordinaires de nos maladies, ou, pour parler plus clairement,

que l'organisme étoit troublé de la même manière par les unes et par les autres.

Cette pensée n'est peut-être point la propriété exclusive de ce médecin. Il est a croire même, qu'il n'est, et ne fût jamais une tête médicale, dans laquelle elle ne soit entrée, si non avec la clarté de cette énonciation, du moins avec une lueur suffisante, pour éloigner de la pratique de l'art l'usage des moyens capables d'aggraver une maladie. Mais ce qu'on ne peut lui contester, c'est la découverte de la loi de guérison, par l'opposition des symptômes semblables. Ce n'est point ici le lieu d'exposer comment Hahnemann fut conduit à cette grande vérité, qui fait briller la lumière où jusqu'ici régna l'obscurité. J'y ai consacré le premier chapitre de l'ouvrage, auquel ces paroles servent d'avant-propos. On y trouvera réunis, et le récit des circonstances qui m'ont amené moi-même à cette belle connaissance, et celui des cures qu'elle a produites, et qui la confirment.

Français, médecins de tous les pays, mes honorables collègues, je vous demande une grace unique! que la prévention, le préjugé s'éloignent de vous pendant la lecture de cet ouvrage! que l'humeur, l'indignation même, que naturellement doit soulever en vous l'apparence du paradoxe avancé, ne vous fassent point jeter le livre! j'ai éprouvé les mêmes sentimens: j'ai été révolté, comme vous le serez inévitablement, à la pensée que, pour être vraiment

médecin, il faille ajouter au mal un mal semblable. Ayez le courage d'en achever la lecture, prenez la peine d'interroger la nature, comme je l'ai fait, comme Hahnemann enseigne de le faire, et je vous garantis, en son nom, au mien propre, que je soutiens de quelques succès depuis 30 ans, une ample moisson de vérités positives, de gloire incontestable, et de véritable bonheur.

SOMMAIRE DES CHAPITRES.

Les matières, dont cet ouvrage se compose, sont distribuées en huit chapitres, formant ensemble deux volumes. Dans le premier chapitre, on expose l'origine de la réforme médicale, et la naissance de l'Homéopathie. Elle doit le jour à la découverte de la grande loi qui préside à la guérison des maladies. — Nécessité de la refonte de la pathologie générale, insuffisante en face d'une loi qui ne reconnoit que des espèces. — Transport de son point de vue de dedans en dehors, c. a. d. passage de l'obscurité qui règne dans les profondeurs du corps, à la lumière qui brille à sa surface. — La science pathologique ne peut avoir d'autre objet que la contemplation des phénomènes sensibles des maladies, et leur réunion en un tableau complet, qui en forme la parfaite image. La thérapeutique s'empare de ce tableau, pour le mettre en regard des phénomènes produits par les médicamens sur l'homme sain, et lorsqu'elle a trouvé une parfaite similitude entre les uns et les autres,

elle procède à l'enlèvement des symptômes du mal, suivi immédiatement de la disparition de leur cause prochaine. — La certitude substituée à la conjecture; les faits et l'expérience, à la spéculation et à l'hypothèse.

Le 2e chapitre a trait à la spécificité des médicamens. Toutes les maladies n'étant que des espèces, ne peuvent être guéries que par des remèdes spécifiques. La spécificité, qui n'étoit connue qu'empiriquement, est soumise à des règles certaines et invariables. Elle est la conséquence immédiate de la loi homéopathique. La curation ne s'opérant, sous l'influence de cette loi, que par l'opposition des symptômes semblables, cette similitude ne pouvoit se trouver que dans les expériences faites sur l'homme sain, seul moyen de reconnoître les effets purs des médicamens. Le recueil fidèle de ces effets peut seul constituer une matière médicale vraie, parce que lui seul est l'expression de la nature souffrante. La même puissance médicinale, capable de déterminer telle maladie dans l'homme sain, est destinée à enlever cette maladie de l'homme malade, sur des conditions indiquées par l'expérience. — Lucidité du diagnostic, fidélité du prognostic, l'un et l'autre si obscurs, sans le secours de la spécificité. — Nécessité de continuer ces épreuves, pour compléter le répertoire des maladies et de leurs remèdes.

Le 3e chapitre est destiné a faire disparoître l'apparente impossibilité de triompher des maladies les plus grandes avec les doses les plus petites des médicamens. L'incrédulité, à cet égard, n'est point absolue, mais relative à l'usage, aussi ancien que l'art lui même, des doses grossies en raison de la grandeur du mal. Avec la loi des contraires, la médecine ne sauroit parler trop haut, étant toujours à distance de l'organe malade. Dans la loi des semblables, la médecine parle à l'oreille de l'organe souffrant. Pour ne point l'étourdir, sa voix ne sauroit être trop douce. Des centièmes, des dixmillièmes, des millionièmes fractions d'une goutte, ou d'un grain de remède, ont pu paroître ridicules, provoquer même le rire. Mais quand on saura qu'il ne faut ajouter au mal qu'un atôme de ce même mal, on comprendra mieux pourquoi le remède ne doit et ne peut être qu'un atôme. Il n'y a plus que la terminologie qui implique dans cette affaire. Elle n'est réellement qu'un fantôme. Les remèdes homéopathiques s'atténuent de l'unité jusqu'à trente fractions de cette unité. Supprimez les mots, centièmes, millièmes, millionièmes, etc. pour les remplacer par ceux de 1ere. 2eme. 3eme. division, etc. et les mots cesseront d'en imposer à la raison, qui entend très bien qu'une goutte médicinale mêlée à quatre onces de liquide communique sa vertu à toutes les parties constituantes de ce liquide. Cette dose de

quatre onces est, en effet, le total du liquide employé à la division de la goutte médicinale en trente fractions différentes. En voici la progression.

Une goutte pure d'un reméde, mêlée avec 99. gouttes d'esprit de vin, donne des centièmes de gouttes. En prenant un de ces centièmes, pour le mêler avec 99. autres gouttes d'esprit, vous aurez la dixmillième partie de la goutte primitive, parce que cent fois cent font dix milles. Un de ces dixmillièmes ajouté à 99. gouttes encore, donnera des millionièmes, parce que cent fois dix milles font un million. Le procédé est le même, pour arriver à la fraction décillionième, qui forme la 30e et dernière fraction.

Au premier coup-d'oeil, le remède semble, à la 3e ou 4e atténuation, être arrrivé à la nullité, et cependant il n'a été encore employé que trois à quatre cent gouttes d'esprit de vin, auxquelles on ne sauroit refuser la vertu médicamenteuse, au jugement même de l'organe du goût. Pour achever la conviction, il reste l'épreuve du remède sur le malade, dont l'augmentation du mal et la guérison doivent triompher de l'incrédulité la plus opiniâtre.

Comme le régime est, dans toutes les méthodes de guérison, un puissant auxiliaire des remèdes, le 4e. chapitre est consacré à la prescription des règles imposées par la doctrine homéopathique,

comme une condition rigoureuse de la guérison. On ne trouve chez les anciens et les modernes, aucune trace de cette sévérité. Le relâchement dans lequel on est tombé sur ce point est la source d'un des plus grands obstacles à la propagation de la nouvelle méthode. Toute transaction est impossible, non que la diète soit, comme on le prétend, avec, ou sans bonne foi, un instrument direct de guérison entre les mains du médecin homéopathe, mais parce que le remède ne doit rencontrer dans l'organisme aucune autre impression que celle de la maladie. L'oeuvre de la guérison n'étant que le résultat d'une entrevue entre la maladie du médicament et la maladie naturelle, la moindre distraction pourroit la troubler.

Persécutée dès sa naissance, la réforme médicale marche à son but, non obstant les nombreux obstacles que lui opposent l'ignorance et l'envie. La première s'éclaire de jour en jour à la lumière que répandent les ouvrages destinés à la propagation de la méthode, et la seconde se taira devant les faits aussi incontestables que nombreux qu'elle enfante journellement. C'est beaucoup pour elle, d'avoir pu obtenir le droit de bourgeoisie. Sous la protection des loix, elle peut se livrer à ses travaux avec sécurité, comme aussi les hommes de l'art peuvent l'éprouver et l'exercer, sans se cacher dans l'ombre, ou courir les chances du ridi-

cule. Qui pourra désormais contester la légitimité d'une mère, dont on a reconnu les enfans? tel est le sujet du 5e chapitre.

Dans le 6e on expose la nature des obstacles dont on a entravé la marche de l'Homéopathie. Ils sont multiples. Le plus grand est dans la nature de l'arme dont on s'est servi, pour la combattre. Pour la juger, il faut se placer au revers de la doctrine hyppocratique. On ne tardera pas à reconnoître que, si l'on peut guérir, en calmant le mal, on ne guérit pas moins bien, en aggravant un peu le mal. Cette vérité reconnue, il n'y a plus que la vanité qui puisse résister. Elle seroit bien mal entendue, celle qui se priveroit, de gaieté de coeur, d'une augmentation de richesse.

Le 7e chapitre répond aux plaintes portées contre l'épreuve des médicamens sur l'homme sain. On a contesté l'utilité de ses résultats, comme aussi on a cherché à la rendre suspecte d'inhumanité. Les succès de l'Homéopathie ont démontré la première, en confirmant l'identité des maladies médicinales et des maladies naturelles. Tout soupçon d'inhumanité disparoit devant le danger réel que fait courir au malade l'épreuve à faire sur lui, d'un médicament inconnu. Il n'y a point de parité.

Le 8e et dernier chapitre sert de conclusion à l'ouvrage.

Un coup d'oeil rapide sur les dernières époques de l'art de guérir sert d'introduction à cet ouvrage. Elles ont été les plus fécondes en effort de tout genre, dont l'objet étoit le perfectionnement de la médecine. Le système de Hahnemann étant venu le dernier, il doit naturellement terminer la série de tous ceux qui l'ont précédé. On ne l'a présenté que sous les grands traits qui le caractérisent, en le distinguant de ceux auxquels il a succédé, pour ne point anticiper sur les dévelopemens offerts dans le corps de l'ouvrage. Ce système sera-t-il le dernier? il en seroit bien tems. Tant de versatilité, dans une matière aussi grave, jette de la défaveur sur le premier des arts. Le docteur allemand propose à la médecine de revenir sur ses pas, de rétrograder presque jusqu'à son berceau. Il soutient que c'est la rajeunir, en lui conservant tous les attributs de l'âge mûr. Qui de nous, pour son compte, n'accepteroit cette proposition? et pourtant on ne veut point faire pour l'art, ce que chacun seroit tout prêt à faire pour soi-même. Hahnemann résout péremptoirement le problême de l'incompatibilité de ces deux existences.

Pour justifier le titre de cet ouvrage, on a joint l'expérience au raisonnement. Un grand nombre de cures ont été tentées dans l'esprit de la doctrine homéopathique, et leur succès justifiant les principes qui les ont dirigées, on en offre le récit au

lecteur. La plus scrupuleuse fidélité a présidé à leur opération, comme à leur rédaction. Par leur intercallation entre les chapitres qui composent cet ouvrage, on a pensé que le lecteur aimeroit à se reposer sur des faits pratiques de l'attention quelque tems occupée par les dissertations théoriques. Le précepte gâgne toujours à être soutenu de l'exemple.

Segnius irritant animos demissa per aures
Quàm quae sunt oculis subjecta fidelibus.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

Les divers matériaux qui composent cet ouvrage, n'étoient point, dans la pensée de l'auteur, destinés à former un ensemble, tel que nous l'offrons au public. Collaborateur du journal de l'Homéopathie, l'auteur les envoyoit successivement à ses collègues pour être insérés dans les archives qui servent de dépôt à la doctrine et aux faits qui dérivent d'elle, et la consolident.

L'accueil distingué qui fut fait aux premières de ces dissertations fit naître l'idée de les réunir en un seul et même corps. Elle offre le double avantage, et de ne point suspendre l'attention du lecteur et de faire connaître à la France une doctrine qu'elle ne viendra point puiser dans un journal allemand ; de plus, c'était la communiquer au monde entier, qui parle la langue de cette nation savante et polie.

Toutefois ce n'est qu'avec l'assentiment de l'auteur, que nous nous sommes permis l'exécution de cette pensée ; nous ajouterons même qu'elle lui a souri, comme l'exprime le sentiment qui a dicté l'adresse à sa patrie. Quand au mérite scientifique de l'ouvrage, nous ne pouvons nous constituer juges

dans une matière qui nous est tout à fait étrangère. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que cet ouvrage nous a semblé respirer une bonne foi, et un amour de l'humanité, auquel il est impossible de ne pas applaudir.

S'il étoit vrai que l'auteur erra dans ses principes et les conséquences qu'il en tire, on ne pourrait le faire avec plus de persuasion et de conscience; un motif bien puissant éloigne de notre pensée tout soupçon d'erreur. Comment, en effet, concilier les succès aussi positifs que brillans qu'il a obtenus, avec la fausseté d'une doctrine dont ils dérivent immédiatement? Ce seroit la première fois qu'on auroit vu la nature confirmer aussi fréquemment l'erreur. Nous avons trop bonne opinion de la raison publique, pour la supposer capable de se rendre si facilement aux illusions du sophisme. D'ailleurs l'auteur n'est plus de cet âge où l'imagination difficile à maîtriser, s'exalte aisément à la vue de la nouveauté. Comme il le dit lui-même, on ne renonce pas à quelque réputation, à quelque gloire même, acquises par 30 ans de succès dans une carrière, pour embrasser des promesses fallacieuses. Une conviction profonde, l'ascendant de la vérité peuvent, seuls, déterminer une semblable résolution.

Il est donc bien puissant cet empire de la vérité, puis quil donne le courage d'abjurer l'erreur, en face du ridicule qui s'attache quelquefois aux procédés les plus nobles!

INTRODUCTION.

Avant d'exposer les principes qui servent de fondements à la doctrine homéopathique, il ne sera pas inutile, je crois, de jetter un coup d'oeil sur les tems qui ont précédé leur découverte. Je parcourrai donc rapidement les événemens qui ont marqué les dernières époques de l'art de guérir.

Cette revue n'apprendra rien à ceux qui tiennent registre de toutes les phases de notre art. Mais combien de gens vivent au jour le jour, oublieux du passé, concentrés dans le présent, insoucians de l'avenir, sans manquer toutefois d'intérêt ni de mémoire, dont ils ne trouvent pas autrement digne le règne de l'opinion, sous le scêptre de laquelle ils se croyent condamnés à vivre et mourir!

Quel souvenir, quelle affection, en effet, peut-on garder pour des idées qui ont séduit notre raison, trahi notre confiance et égaré nos pas dans le voyage scientifique que la vie de l'esprit commande, que nous impose la société! Si l'amour-propre humilié n'était pas assez fort pour en ordonner l'oubli, n'avons-nous pas la conscience qui ne peut rester muette au milieu des erreurs nuisibles, et à défaut de ces deux mobiles, l'intérêt qui nous entraîne presqu'à notre inscu vers l'idée neuve qui rallie despotiquement

autour d'elle tout ce qui veut plaire et prétend aux distinctions? dans cette succession rapide d'opinions qui se détrônent les unes les autres, on passe sa vie intellectuelle, comme on passe d'une saison à une autre, conservant à peine la mémoire de la température qui a caractérisé la précédente. Il n'est pas sans importance de tenir le calendrier de nos erreurs, en marge duquel on doit soigneusement faire la part de la vérité, hélas! bien petite.

En entrant dans le monde médical, j'ai trouvé l'école rationnelle partagée entre les deux systêmes du solidisme et de l'humorisme. Ce dernier avoit gouverné l'opinion depuis l'origine de la science. Il n'est point d'idée qui ait tenu aussi opiniâtrement à l'esprit humain, que celle qui fit du sang le souverain autocrate de la machine humaine. Faut-il s'étonner que nos pères, à qui la structure de nos organes étoit inconnue, les aient oubliés dans la distribution des rôles assignés aux moteurs principaux de la vie? les dissections anatomiques étoient rares dans ces tems, où la mort étoit respectée à l'égal de la vie; on étoit réduit à la divination. Cette ignorance est justifiée par la nécessité. Pardonnons leur d'avoir rempli d'air le systême artériel et placé la source du sang dans la rate, le plus abject de nos organes. Il n'en est pas de même des fluides, qui se montroient souvent à leurs yeux. La santé, qui ne se maintient que par les excrétions, la maladie, qui se termine

par les évacuations, leur révélèrent l'empire que les fluides exercent sur l'économie animale, empire dont il firent un pouvoir absolu. Reportons nous aux tems qui ont précédé Hyppocrate, et nous admirerons comme ses prédécesseurs, l'instinct médical qui porte L'hyppopotame à se rouler sur des corps aigus, pour ouvrir ses veines gorgées d'un sang, dont la surabondance l'étouffe. Laquelle de nos nombreuses saignées est fondée sur une indication plus lucide? C'est à cet évènement que les historiens de la médecine font remonter l'invention de la phlébotomie, c'est-à-dire, de la première opération qui fût pratiquée sur le corp humain.

Ici dût s'offrir le 1er apperçu physiologique sur la nature du sang, comme aussi apparût la première idée pathologique de ce fluide, que l'on soupçonna d'abonder quelquefois. Les phénomènes morbifiques qui, pour être plus rares dans ces tems d'innocence, n'en éclatoient pas moins sous l'influence des vicissitudes de l'air et des saisons, leur apprirent à connoître les fluides subalternes qui émanent du sang. La bile fut jugée un élément délétère. La nature, qui s'en délivroit, par un vomissement efficace, une diarrhée heureuse, enseignoit à l'homme malade à l'expulser par des substances émétiques et purgatives. Tous les fluides excrémentiels déférés au tribunal de l'observation, subirent la même analyse, furent frappés du même jugement. La Chimie

n'étant pas née encore, quelle autre idée pouvoient se former les anciens de la nature de nos humeurs? malgré le chemin que nous avons fait depuis, en connoissons-nous mieux la composition et le degré d'altération dont elles sont susceptibles? Le tort de nos pères est de n'avoir vu dans ces évacuations qui entretiennent la santé, que des matières hétérogènes, tandis que nous nous sommes élevés jusqu'à la certitude qu'elles entrent dans le plan de la nature, qui n'en est troublée que lorsque ces liquides aberrent des lois physiologiques auxquelles ils sont soumis. On peut juger tout d'un coup la mesure de prééminence que nous empruntons de nos découvertes subséquentes, par le parallèle des pratiques médicales ancienne et moderne. La saignée, l'émétique, le purgatif ont traversé les siècles pour arriver jusqu'à nous qui saignons, émétisons et purgeons à l'égal des anciens, avec cette unique différence, que nous avons renchéri sur le premier de ces moyens, multiplié et varié jusqu'à la coquetterie les deux derniers.

C'est pourtant dans ce cercle étroit, que s'est renfermé l'art de guérir depuis le père de la médecine, jusqu'à notre siècle de lumières. Est-il rien de plus remarquable que ce contraste entre la sphère rétrécie du médecin agissant, et l'immensité de celle que parcourre le médecin raisonnant! C'est que la matière dont il fait l'objet de son raisonnement, est divisible à l'infini, tandis que les loix qui la régis-

sent sont unes, comme le grand auteur de cette législation. Galien, dans le 2e âge, dans le 3e les Arabes, pour n'avoir point saisi ces loix, aggrandirent encore le domaine de la spéculation. Chaque siècle eut son systême médical. L'étude de la médecine devint infinie, parce qu'elle impose l'obligation de connoître ses antécédens; et cet édifice colossal, élevé à la science, ses avenues, dont la longueur se mesure à la durée des siècles, alloient pompeusement se perdre dans le vuide.

Parturient montes, nascitur ridiculus mus.

Enfin le flambeau de l'anatomie vint éclairer le cahos de l'organisation humaine. Les erreurs des humoristes fuirent devant le nouvel astre qui venoit de se lever. Les leviers, les canaux, les pistons, les soupapes de la machine humaine furent découverts: la circulation, la respiration, la locomotion, cessèrent d'être des mystères: toutes ces puissances motrices, prenant rang parmi les connaissances positives, promirent à la médecine des fondemens d'une solidité égale à celle qu'elles garantissent à la charpente humaine, dont elle forment les bases. Une ère nouvelle s'ouvroit, qui pouvoit être celle de la vérité; quel en fut le fruit?

On transporta, sans plus de fondemens, aux parties solides du corps l'importance exagérée qu'on avoit accordée aux fluides. La langue de l'art changea, et s'enrichit de mots mouveaux comme les instrumens

qu'on avoit découverts. L'analogie que ces instrumens présentoient avec ceux que manient la mécanique et l'hydraulique dont les phénomènes, comme ceux de l'économie animale, ont quelque chose de merveilleux, séduisit, entraîna des comparaisons qui flattoient ceux qui avoient désésperé de dévoiler les secrets de la nature. La montre humaine fut démontée dans tous ses ressorts, replacée dans son ordre naturel, n'attendant plus que le souffle inspirateur qui doit recommencer sa vie: nouveaux Pygmalions, ils admirent leur ouvrage, et dans leur amour matériel, ils se croyent créateurs, lorsqu'ils n'ont fait qu'un cours, complet à la vérité, de l'architecture humaine.

Cependant cette époque ne fût point perdue pour la science. Si les acrimonies, les pointes, les érosions et décompositions furent, en quelque sorte, bannies du dictionnaire médical, cette perte fût compensée par l'acquisition de l'irritabilité, de la contractilité, de la force tonique, du spasme, jusqu'alors ignorés, comme les organes qui en sont susceptibles. La physiologie gâgna beaucoup à cette révolution. Des forces nouvelles étoient trouvées, leurs effets purent être compris, expliqués. Chacune des grandes fonctions vitales reçut les conditions de son exercice. Le coeur eut la première place dans la nouvelle machine hydraulique, et fût proclamé la source de l'irritabilité. Le cerveau fut la tête du systême sensible. L'ame ne pouvoit être oubliée; mais le créateur

n'ayant pas cru convenable de nous révéler son siège, on lui assigna diverses résidences. Descartes la logea dans le cerveau, où il lui créa une cour fort ingénieuse. D'autres, frappés de sa présence dans toutes les régions du corps, la mirent par tout et nulle part. Les uns, comme Stahl, lui déférèrent le gouvernement de toute l'économie. Les autres la soumirent à une dépendance absolue de la matière. (On ne sauroit nier que les accidens de la vie la signalent successivement dans chacune de ces conditions extrêmes). On chercha long tems les liens qui l'unissent au corps, ils sont encore à trouver. Le réseau innombrable des cordons nerveux qui portent au cerveau les sensations, est, avec vraisemblance, considéré comme le courier porteur de ses volontés, c'est tout ce que nous en savons. L'intervalle immense qui sépare la pensée de la matière, introduisit la division du système nerveux en deux sphères, la haute, et la basse. Dans la première sont placés les organes chargés des fonctions nobles; la seconde embrasse l'animalité proprement dite. C'est le gouvernement de la bête. La composition des fluides, la réproduction, forment sa principale attribution. Les fluides prennent le second rang; leur rôle est passif, subordonné au mouvement des solides. Ils obéissent, les solides commandent. Au milieu de cette opulence physiologique, que devient la Pathologie?

Comme la physiologie, elle a changé de langage. La viscosité, la ténuité, l'engorgement, l'obstruction, ont cédé leur place à la tension, au relâchement, à l'irritation, à l'atonie. Ainsi que les causes de nos maladies, les moyens de les guérir ont du changer. L'humanité souffrante ne perdit, ne gâgna rien à ces changemens. Les tables nécrologiques restèrent les mêmes. Mais le cercle des connoissances s'étoit agrandi, et l'esprit, fier de sa victoire sur l'ignorance, la proclamoit dans ces théories transcendantes, ou la *Metterie* puisa les matériaux de son homme plante et machine. Il est curieux de lire dans Boerrhave le parti que ce grand homme tira des connoissances nouvelles, pour expliquer jusqu'aux fonctions les plus secrètes de la vie. On le croiroit à peine, s'il n'étoit consigné dans ses ouvrages, que le développement de l'organe sexuel s'opère en vertu de contrepoids et d'équilibres empruntés à l'art mecaniquo-hydraulique. Comme si les pesanteurs, et les niveaux dans la mécanique animale, pouvoient être autre chose que des loix secondaires, subordonnées à la grande et mystérieuse loi de la vitalité.

Toutefois ce triomphe ne fût pas de longue durée. L'humanité dilatée, comprimée, balancée, équilibrée par le systême en honneur, respira enfin, sortie de ces épreuves laborieuses auxquelles elle refusa de se prêter plus long tems. Mais il lui fallut gémir de

nouveau. Elle n'échappa aux tortures de la mécanique, que pour subir le joug de l'analyse et de la synthèse, que lui préparoit en silence la chimie qui venoit de rompre ses chaînes.

Une nouvelle carrière s'ouvroit devant elle à l'étude de l'homme physique. Les propriétés extérieures du corps humain une fois explorées par le scalpel, on descendit dans sa structure intime, pour en pénétrer les élémens primordiaux, et l'on ne s'arrêta que lorsque l'on eût réduit sa substance solide et liquide au *caput mortuum*, dernier terme de la décomposition. C'étoit se tromper étrangement que d'aller chercher le principe de la vie aux sources de la mort! quoiqu'il en soit, on partit de ce tombeau de l'espèce humaine, pour recomposer ce qu'on avoit détruit. On avoit trouvé dans cette poussière, notre première comme notre dernière forme, des sels alcalins, calcaires, phosphoriques, comme on les avoit vus dans les excrétions de la santé et de la maladie. Il n'en fallut pas davantage pour qu'on en fît les causes de cette dernière. Si la santé, se dit-on, ne se maintient que par leur expulsion du corps, la maladie ne peut être que le résultat de leur rétention. Ils peuvent y dominer, en quantité comme en qualité. Leurs combinaisons sont infinies, de là l'infinie variété de nos maux. Les phénomènes morbifiques de la chaleur et du froid s'accordent harmonieusement avec les mêmes phénomènes produits

hors du corps par le contact de ces substances élémentaires. Dès lors l'arsenal des purgatifs fut réouvert, et enrichi des moyens neutralisans. A l'aide de ces deux armes, on avoit en son pouvoir et les effets, et la cause efficiente du mal. Les solidistes crièrent à l'erreur, réclamant la part de la sensibilité et de l'irritabilité, qu'on voulut bien leur accorder. La paix fut signée moyennant ces concessions, dont l'inégalité fit toujours pencher la balance du côté des partisans de l'humorisme.

C'est au sein de cette paix que l'école de Montpellier enfanta deux génies qui, peu satisfaits d'être assimilés aux ressorts de la mécanique, aux creusets de la chimie, s'avisèrent de penser qu'il pourroit bien exister un principe immatériel, qui préside aux opérations de la vie. Au lieu de se rouler dans la matière comme leurs prédécesseurs, ils admirent ce moteur, qu'ils nommèrent le principe vital. Il fut pour eux, ce qu'est le chymiste dans son laboratoire, le mécanicien dans son atelier. De même que ces deux derniers impriment le mouvement aux solides, aux liquides qu'ils employent, de même aussi ce principe, partout présent, agit partout, mais partout est dissemblable à lui même, revêtissant les formes diverses des divers organes, qui lui sont subordonnés, modifiant la sensibilité, l'irritabilité, comme les produits des instrumens qu'il met en jeu. Ce principe vital est dans le territoire de l'organisme,

ce que le principe végétal est dans le sein d'une terre qui s'émaille de tous les genres de fleurs, parce que les germes qui lui sont confiés, diffèrent entr'eux, comme les organes qui sont semés dans le sol animal. Ce principe immatériel, ils le distinguent soigneusement de l'ame, dont le sommeil, qui quelquefois est fort long, comme chez les insensés, par exemple, suffisoit pour qu'on ne lui déférât point le gouvernement de la vie, qui ne sommeille jamais. Ces idées parurent neuves, parce qu'on ne vouloit pas leur rendre le nom qu'elles portoient dans l'antiquité. C'étoit la nature, qu'Hyppocrate avoit si bien observée, dont il avoit fait le médecin de toutes nos maladies, dans l'impuissance où il se voyoit de faire mieux qu'elle. Celui qui la regardoit comme l'agent de la coction, et des crises, pouvoit-il n'avoir pas apperçu le pouvoir dont elle jouit, de maintenir la santé? Il fit de son imitation raisonnée la base de sa pathologie et de sa thérapeutique.

La nouvelle école, en rappelant le grand homme, rappela le goût pour l'antiquité. On admira de nouveau la simplicité de sa doctrine, on rougit même d'avoir fait le contre-sens de l'abandon de ses principes, avec le sentiment du désespoir de l'égaler jamais. Rentrée dans ses droits, la nature put, lorsqu'elle fut affranchie des entraves du solidisme et de l'humorisme, reproduire les scènes dont le père de

la médecine avoit été témoin, et donner à ses successeurs les utiles leçons qu'il en avoit reçues. Cette école, régénératrice de celle de Cos, se recruta de tous ceux que le matérialisme n'avoit point séduits, ou n'avoit point contentés. Sans renoncer aux belles découvertes de l'anatomie et de la chimie, explicatives et non génératrices de tant de phénomènes, sans répudier les services essentiels que cette dernière science rend tous les jours à l'art du pharmacien, on se fit honneur du second rang dans l'oeuvre de la curation, laissant à la nature le premier, que l'on avoit si mal rempli. La médecine agissante en souffrit, mais la médecine observatrice et expectante fut recréée, et l'humanité relevée du tribut de douleur, que lui imposoit un remède perturbateur.

Tous les siècles eurent des médecins Hyppocratiques, c'est-à-dire, observateurs du travail de la nature, qu'ils se contentoient d'aider, en éloignant d'elle tout ce qui pouvoit le troubler. Mais le siècle dernier ressuscitoit le père de la médecine, orné des belles connoissances qui lui manquèrent, et que nous donna le tems. Tels furent, les Desèze, les Barthès, les Bordeu, les Baillou, qui enseignèrent d'une manière simple, comme la nature, la médecine de cette mère commune et la pratiquèrent d'une manière brillante. C'est à leur école que fut formé le docteur Dumoulin, un de leurs plus heureux disciples. Ce médecin de toute la france

ne nous laissa que deux mots, pour peindre sa longue et utile carrière et les succès brillans dont elle fut couronnée. Je laisse après moi, dit-il en mourant, deux grands médecins, la diète et l'eau. On ne sauroit ressembler plus parfaitement à notre premier maître, le vieillard de Cos.

Tant, et de si beaux exemples ne purent dompter l'irrésistible penchant qui entraînoit les esprits vers l'innovation. La Chimie, qu'avoit détrônée le naturisme, ne se tint pas pour battue. Son génie est trop curieux pour qu'elle puisse un seul instant rester stationnaire. De la découverte des élémens fixes, elle s'éleva à celle des principes gazeux. L'oxygène, ce fluide éminemment respirable, s'échappa et fut recueilli de la décomposition de l'eau: il brisa de même sa prison aérienne, et le phénomène de la respiration perdit son obscurité. On découvrit qu'il rougit le sang, en l'imprégnant de son souffle exclusivement moteur de l'irritabilité du coeur, que paralyse son absence. On crut avoir trouvé la vie, qui ne peut se soutenir sans lui. Le poumon, le digèrant comme l'estomac digère les alimens, fut mis en possession de secréter le principe vital qui, transmis au coeur, est envoyé au reste de la machine, que pénètrent les ramifications artérielles. Le fluide électrique, qu'on venoit également de découvrir, fut associé à l'oxygène, et ces deux puissans agens se partagèrent l'empire de la vita-

lité, l'un siégeant au coeur, l'autre dans le cerveau. De ces deux centres jaillissoient l'irritabilité et la sensibilité, qui n'étoient point inconnues dans leurs fonctions, dont l'essence avoit échappé à toutes les recherches. Le plus grand nombre s'en tint là, croyant avoir surpris à la nature son secret.

Quelques esprits, plus difficiles sans doute, tout en reconnoissant l'activité de ces deux agens, demandoient si avant d'être secrété dans le poumon, l'oxygène ne devoit pas trouver dans cet organe une force qui préexistoit à son introduction, une force déjà organisée pour recevoir son contact, sentir son stimulus, se combiner avec lui, se l'approprier, et le convertir en sa propre substance, comme l'estomac fait des alimens, n'acceptant que ce qui lui convient, rejettant tout ce qui peut lui nuire. Cette question ne laissoit pas d'embarrasser. Ceux qui la firent, attendirent qu'on y répondît d'une manière satisfaisante, pour abjurer le naturisme, et se ranger sous le scêptre du nouveau souverain, dont la chimie faisoit présent à l'organisme humain. Il eut sa législation; il peupla ses états de tous les sujets que n'avoit pu satisfaire la physiologie mécanique, et que contentoit moins encore l'humble rôle d'observateurs attentifs des phénomènes de la nature.

Voilà ce que j'appris dans la première leçon qui ouvrit mon cours de médecine, dont cette leçon étoit l'histoire abrégée. Elle est nécessaire; on ne se hasarde point de parcourir un pays inconnu, sans en avoir la carte. L'école dont je reçus les principes, étoit vouée au culte d'Hyppocrate. Je m'enrôlai sous les bannières de ce grand homme, sur la foi de mes maîtres, sur le témoignage de tous les siècles. J'étudiai sa doctrine, sans négliger les oeuvres de ceux qui s'en écartèrent. Les opinions de Paris, celles de Montpellier arrivoient à la soeur de ces deux écoles, celle de Strasbourg. Déjà quelque divergence s'étoit fait remarquer entre ces trois filles d'une même mère. Au midi de la France, on se souvenoit des aphorismes qui ont fondé l'immortelle gloire de la médecine grecque. Hyppocrate s'y soutenoit, appuyé sur les fidèles commentateurs de sa doctrine. On n'abjure pas facilement une renommée aussi célèbre. On n'oublie pas sitôt des noms aussi illustres que ceux que je viens d'appeler, il n'y a qu'un instant. On ne donne pas impunément le démenti à un article aussi convainquant que celui qu'a recueilli l'Encyclopédie sur la sensibilité! non, dans quelques erreurs que puisse tomber la plus riche héritière de l'Ecole de Cos, ses ancêtres sont là pour lui rappeler l'antique pureté de son origine. La gloire de son nom lui commande trop de respect, pour

qu'on puisse redouter la perte du dépôt, en quelque sorte, confié à sa garde. Elle est aussi plus rapprochée de la terre classique des vérités médicales, du côté de laquelle elle regarde, dont un vent favorable et preste peut lui apporter les parfums. Mais évitera-t-elle l'écueil redoutable de l'indifférence de notre siècle pour les vérités trop simples, et celui non moins dangereux de vouloir expliquer ce qui, de sa nature, est inexplicable?

Au nord du même pays, brilloit d'un éclat séducteur une autre école qui peut, aux titres les plus justes, se regarder comme la mère de toutes les autres, comme la capitale, dans le sein de laquelle elle enseigne, est justement fière d'être la source de toute civilisation. Que de devoirs impose une semblable prééminence! Elle impose, comme le trône au souverain, l'obligation de ne jamais errer.

N'est-ce pas sur elle que se modèlent toutes les instructions secondaires? Elle a le funeste droit de commander l'erreur, lorsqu'elle s'est glissée dans son sein. A sa naissance, (car elle n'échappa point à l'arrêt de proscription lancé il y a 30 ans, contre tout ce dont ne pouvoit se passer la liberté), elle rentra dans l'héritage de ses pères, qui l'avoient fondée et soutenue dignement. Elle y fut long tems fidèle, en dépit des nomenclatures et classifications dont elle enrichit la langue médicale. Sauvages n'avoit pas satisfait aux besoins de la science,

en nous donnant une nosologie qui divisoit ce qui doit être réuni, et réunissoit ce que la nature sépare. Cullen, qui dirigeoit l'école anglaise, traduit en notre langue, nous donna un instant l' anglomanie médicale. Il commit la même faute que son prédécesseur. On est tout étonné de le voir ranger les exanthêmes et toutes les hémorragies dans la classe des pyréxies. Il ne pouvoit lui avoir échappé qu'il est nombre d'exanthêmes sans fièvre, et que cette dernière manque toujours dans les hémorragies passives, que son arrivée fait souvent disparoître, comme on voit fréquemment son départ marqué par une éruption exanthémateuse. Nous n'avons pu croire long tems avec lui que les névroses fussent un trouble idiopathique des fonctions, sans lésion de la texture des parties malades, et sans agent matériel qui le produise, ce qui revient à dire, qu'il est des effets sans cause. Sa nosographie repassa la mer, au de là de laquelle, dans un pays à nul autre pareil, la nature a peut-être des formes que nous ne connoissons pas dans le nôtre. Ses vues sur l'inflammation sont entachées d'une exagération justifiée peut-être encore par la nature de son climat, et l'abus des liqueurs spiritueuses qu'on y boit à l'égal de l'eau. On y trouve une image fidèle des phénomènes de ce mode pathologique, mais pas un mot sur le véritable facteur de cette affection, dont les effets sont toujours pris pour la

cause. Il eut pour l'émission du sang une prédilection qui est, et sera le sentiment de ceux qui ne voyent partout que du sang qui surabonde, ou qui s'égare. Cullen paya un large tribut aux erreurs anciennes et modernes. S'il eut regardé derrière lui, il eut apperçu l'illustre Sydenham, qui mérita par ses succès et des écrits dignes du père de la médecine, d'être surnommé l'Hyppocrate moderne.

Bien différent fut le directeur de la Clinique de l'hospice de la Trinité à Vienne. Le sage Stoll succéda à deux hommes célèbres, qui furent exlusifs dans leur manière de voir. L'élève immédiat de Boerhawe, Vansvieten, reproduisit, ou plutôt continua ce grand homme, et ses erreurs. Nous lui devons la cure du syphylis par le sublimé, comme il doit à cette composition son immortalité. Il ne peut être responsable de l'abus qu'on en a fait. Peu de fléaux furent plus nuisibles à l'humanité, que ce médicament dévorateur. A ce prix, personne n'est tenté de lui envier l'honneur de vivre dans la mémoire des hommes. Peut être en eut-on moins abusé, s'il ne l'eut associé à un breuvage séduisant nommé l'eau de vie, où tant de gens trouvent tous les jours la mort. Il fut remplacé par un homme dont on n'oubliera jamais la haine qu'il portoit à l'émétique. De Haën fut un praticien aussi malheureux dans le traitement des maladies

aigües, qu'il fut héroïque dans la cure des maladies chroniques. C'étoit bien mal entendre l'intérêt de l'art, et celui du malade, on pourroit ajouter, la gloire du maître, que de se priver de gaieté de coeur, d'un moyen de guérison aussi puissamment efficace! Excepté les cas assez rares où le vomissement vient sympathiquement de plus loin, ou siège idiopathiquement dans la phlegmasie de l'estomac; où trouver un moyen qui imite mieux la nature, s'efforçant de se secourir elle-même? le plus léger accès de fièvre épouvantoit ce médecin qui ne voyoit dans l'émétique qu'une irritation ajoutée à de l'irritation. En revanche, personne ne s'entendit mieux que lui à la provoquer dans les empâtemens du ventre, si familiers aux personnes sédentaires, ou gourmandes, et si communes chez les femmes, dont il fut le médecin chevalier le plus heureux.

Il étoit réservé à l'impartial Stoll, de remplir cette lacune de l'école allemande. Quel médecin fut doué d'un génie plus observateur? qui raconta ses bonnes oeuvres avec plus de modestie, confessa ses fautes avec plus de franchise? qui montra, avec le courage de l'érudition et des plus vastes connoissances, plus de défiance de ses forces, lorsqu'il étoit abandonné par la nature? Mais aussi qui l'imita mieux que lui, et plus heureusement, lorsqu'elle le conduisoit comme par la main? au sein de sa Clinique, en chaire, dans son cabinet,

on croit voir le père de la médecine sur les pas de la nature, s'entretenant d'elle avec ses disciples, conférant secrètement avec elle, comme jadis Numa conféroit avec Egérie, pour recueillir les loix conservatrices de la santé, curatives des maladies. Nous lui devons ce beau travail sur les constitutions, leur génie générateur de nos maux, que l'on voit varier comme les élémens qui les composent et diversifient leur physionomie.

S'il n'eut pas existé, l'immortel chapître: *de aeré aquis et locis*, Stoll nous l'eut donné, lui qui observa, interprêta si bien nos rapports avec les corps qui nous environnent! c'est dans ces trois sources fécondes en plaisirs comme en douleurs, qu'il chercha les causes de nos maladies, dont il désespéroit raisonnablement de pénétrer l'essence et dont son ignorance obligée ne l'empêchoit pas de triompher. Il sentit, comme ceux qui le suivirent, et ne voulurent pas l'imiter, que la connaissance de la cause prochaine, en simplifiant l'art, eut simplifié la maladie; mais dans l'impuissance de suivre la ligne droite, il ne quitta point le sentier détourné qui, pour prolonger la marche, n'en conduit pas moins à la guérison. Comme une tendre mère écarte les obstacles, applanit les inégalités qui pourroient causer une douleur, occasionner une chûte de l'enfant qu'elle chérit, et qu'elle guide, Stoll éloignoit du voyage pathologique de la nature

toutes les causes aggravantes et accessoires de l'affection principale. Son émétique, en surprenant en flagrant délit, c'est-à-dire, en état de turgescence, l'humeur morbifique, a mille fois décomposé une maladie grave, qui n'étoit encore que dans l'appareil de sa formation. Et lorsque la nature, déjà frappée au coeur, lui refusoit ce triomphe, n'avoit-il pas beaucoup fait encore, en préservant les secondes voies de l'impression délétère des sucs viciés, dont la résorption eut compliqué le travail de la curation?

Avec quelle justesse, confirmée par l'expérience, il établit le principe de la méthode agissante pour les premières voies, et celui non moins vrai de l'expectation pour l'affection des secondes! cette division des pouvoirs est marquée au coin d'une grande perspicacité. N'est-elle pas encore assez belle, la part du médecin, à qui cette législation laisse le beau rôle de prévenir le mal, ou de l'étouffer dans son germe, de calmer une douleur inutile, souvent dangereuse, mais à qui elle ordonne de ne point troubler un travail dont nous ignorons le mode, tout en en connoissant le but, et de respecter la nature au plus fort de ses angoisses, comme l'amitié éclairée, appelée pour consoler le désespoir, attend que ses conseils puissent être entendus? Mon intention n'est pas d'analyser les oeuvres de Stoll, encore moins de vouloir faire reverdir une cou-

ronne qui ne se flétrira point, tant que l'immortel Hyppocrate aura des adorateurs. J'avois besoin de jetter une fleur sur la tombe d'un homme à qui je dois tant.

Sur les rives du Rhin, à l'orient, les principes du grand homme, la doctrine de son plus fidèle disciple, étoient enseignées dans des leçons, où la simplicité rehaussoit l'éloquence, et pratiquées avec ce bonheur que la nature se plait à accorder aux sectateurs de son vrai culte.

Un homme y apparut, que décoroient toutes les connoissances anciennes et modernes. Elevé au milieu des découvertes du siècle, il leur rendit hommage, les cultiva avec goût, se prêta à leurs agrémens, rendit justice à leur utilité, mais s'opposa, avec autant de succès que de zèle, à leur envahissement. L'auteur du premier traité méthodique d'hygiène marqua, dans cet ouvrage intéréssant, le rang qu'elles doivent occuper à la cour d'Esculape. Le professeur Tourtelle, qui vécut trop peu pour l'honneur de la science, les ajouta au code d'Hyppocrate, comme autant d'articles supplémentaires, propres à expliquer et éclaircir le texte et la lettre des loix primitives que rien ne doit éffacer. Jamais juge ne tint plus impartialement la balance entre les diverses prétentions de ces puissances auxiliaires, toujours disposées à l'usurpation. Si le corps complet de sa doctrine Hyppocratique ne put être livré

à l'impression, elle vit, et se perpétue dans les disciples nombreux et distingués qu'il a formés, dont la plus grande partie est restée fidèle aux principes et à la gloire de leur maître.

Pendant que ces quatre temples, élevés au culte du premier des arts, conservoient, en l'enrichissant, le dépôt de la doctrine de son inventeur, les anatomistes continuoient à scruter l'intérieur de nos organes, y cherchant, non la vie qui les avoit quittés, mais l'attitude et les rapports des instrumens qu'elle avoit animés. Il sortit de ce travail des explications plus ou moins satisfaisantes du mécanisme des fonctions de la vie. Je ne sais pourtant quelle espèce de teinte inanimée, de vernis de mort les enduit. C'est comme un goût de terroir, dont on ne peut dépouiller le vin, d'ailleurs le plus salutaire. Elles laissent beaucoup à désirer. Ce vuide, l'immortel Bichat avoit promis de le remplir. Il eut tenu parole, sans doute, si la mort, jalousant un génie qui menaçoit de dépeupler son empire, ne se fut empressée de nous priver de ce bienfaiteur futur de l'humanité. De l'apperçu plein de sagacité du tissu cellulaire qui unit les organes entr-eux, ce médecin suivant ce lien commun dans toutes ses métamorphoses, s'éleva jusqu'à l'intelligence la plus claire de la communauté et de la diversité de ses affections physiologiques et pathologiques, variant commes les

nombreuses formes de ce tissu. Cette idée ne prit point naissance dans son imagination. Il avoit vu ce grand organe servir de siège à la douleur, comme d'instrument à la sympathie des organes dans l'état pathologique; il se montroit de même à lui comme foyer de la nutrition dans l'état de santé, celui de la coction et de la maturation dans l'état de maladie, enfin comme l'agent principal des excrétions auxquelles il sert de dégorgeoir; il le trouvoit, après la mort, dépositaire des sucs viciés, et décomposé par leur présence. C'est avec un haut dégré de vraisemblance qu'il le regarda comme le premier ministre de la vie organique, si peu connue avant ses brillantes découvertes. Les membranes muqueuses et séreuses sont aujourd'hui chargées d'un rôle bien autrement important, que le ministère subalterne que, jusque là, on leur avoit donné dans l'économie animale. Il étoit juste de les réhabiliter dans les fonctions que leur a assignées la nature, mais il falloit s'en tenir là, et non leur décerner tous les honneurs de la vitalité, ni les charger de tout le poids des maladies, ainsi que le veut un système qui, après avoir assis sa physiologie sur la bâse unique de la sensibilité et de la contractilité, fonde exclusivement sa pathologie dans une phlégmasie locale de la membrane muqueuse.

Bichat, en nous léguant le trésor qu'il avoit trouvé, emporta dans la tombe, et le génie rare dont il étoit doué, et l'infatigable patience qui avoit présidé à ses travaux. Le docteur Pinel s'est chargé de nous donner la nosographie que ce grand homme nous avoit promise. Il est fâcheux que cet édifice n'ait pas été élevé par l'architecte qui en avoit posé les bases. Toutefois l'esprit classique a-t-il de grandes obligations au médecin qui aima mieux prendre la nature et le siège des lésions de nos fonctions, que leur type, pour fondement de sa classification. Cette idée jaillit sans doute, du sentiment de satisfaction que l'on éprouve à lire la nomenclature anatomique de Chaussier, qui donne à nos organes musculaires des noms qui peignent leur siège et leurs rapports de position et d'action. C'est un service essentiel rendu à la science, que de la rendre plus intelligible. Il n'est pas moins grand envers la mémoire de celui qui l'étudie, et qui trouve de suite dans le nom d'une maladie, sa nature et son siège. Du moins semble-t-il qu'il en doive être ainsi. Il est bien vrai que les mots ményngo-gastrique renferment en eux l'idée d'une affection qui a son siège dans les membranes de l'estomac. C'est la fièvre bilieuse de Cullen. De même aussi l'expression adéno-ményngée indique que des membranes, et des glandes souffrent à la fois. C'est la fièvre mésentérique de Baglivi. Mais

ces dénominations n'emportent pas avec elles l'idée bien plus essentielle du caractère de ces affections. Tout en avouant qu'il est des organes plus susceptibles que d'autres, de tel mode pathologique: tout en convenant que le genre de terminaison de ce mode varie selon la texture des organes dont les tissus sont si diversifiés, il reste au praticien un chemin bien plus épineux à parcourir, et que la nosographie ne peut lui indiquer, c'est celui qui conduit à la connoissance de la nature propre de ce mode. Il est plus simple, sans doute, de lui assigner un caractère constant et uniforme. Cela épargne au praticien des recherches et des méditations. Le remède déjà connu est tout prêt, et la maladie bientôt guérie, si la nature toutefois sanctionne le diagnostic, et accepte un mode de guérison adopté sans son aveu.

Le mode inflammatoire paroit aujourd'hui à bien des gens être le plus commun: ils ont pris la manie de croire que tout ce qui souffre, est enflammé ; à quelques uns même, plus craintifs encore de la chaleur, la présence de la douleur ne paroit pas nécessaire, pour constituer ce mode pathologique. La contexture physiologique de l'organe, suivant eux, n'en sauroit admettre un autre. C'est ainsi que la membrane gastro-pulmonaire a été revêtue, dans cette idée, de la presque exclusive susceptibilité de l'irritation inflammatoire, en dépit des nombreux

démentis que l'expérience donne tous les jours à ce nouveau principe physiologique. C'est toujours l'absolu qui veut gouverner. Laissons-le à la politique, avec laquelle la nature n'a rien de commun. On est loin de nier que la muqueuse gastrique et intestinale ne puisse, ainsi que la pulmonaire, être atteinte du stimulus inflammatoire; mais, que ce mode soit invariable dans les affections de ces organes; qu'il demande toujours et exclusivement, le même mode de traitement, cette prétention décele, ou un haut degré de préoccupation, ou un oubli complet des vérités les plus communes. Il n'y a que quelques années, que cette erreur, ressuscitée du siècle précédent, a usurpé la puissance médicatrice de la nature. Il ne se peut pas que ceux qui s'en sont laissés séduire, n'aient pas rencontré dans leur pratique, ainsi que dans les livres, des affections douloureuses du ventre et de la poitrine, heureusement terminées par les remèdes les plus stimulans. Il faut donc regarder ailleurs que dans la structure des organes, pour trouver des indications qui nous apparoissent bien plus sûrement dans la considération de la constitution du malade, et dans l'examen de toutes les causes occasionnelles.

Certes, il est peu d'organes qui soient plus inflammables que le poumon, puisqu'on le regarde aujourd'hui comme la fabrique de la chaleur animale. Eh bien! qu'on relise Stoll, et l'on verra combien

grande étoit la séduction de la saignée, en face de ces péripneumonies bilieuses, où tous les caractères de l'inflammation étoient réunis. C'étoit une faute ; il la commit, parce qu'il avoit commis celle de donner plus d'attention à l'inflammabilité du tissu de cet organe et aux phénomènes trompeurs de l'inflammation, qu'à l'examen de la constitution de l'air et des saisons, préoccupation qui lui fit perdre de vue, que le stimulus d'un froid vif, d'une chaleur exaltée, engendre une inflammation pulmonaire, dont les symptômes, tout analogues qu'ils puissent être à ceux de la phlogose exquise, exigent un traitement tout opposé. Je pourrois en dire autant de toutes les maladies des tissus, quelque soit leur tendance pathologique, résultant de leur structure.

Non, je ne puis croire que nous nous soyons trompés, en croyant, avec les anciens, que la bilescence est l'attribut de l'abdomen, la diathèse inflammatoire celui du thorax, et la pituitescence l'état habituel du cerveau et du système nutritif, dont il est la tête. Elle n'est pas plus illusoire, cette observation de tous les tems, que ces constitutions, inhérentes aux divers centres de la vie, se dessinent plus ou moins vivement, tant dans les diverses périodes de l'existence, dont elles caractérisent d'une manière tranchée les quatre âges cardinaux, que dans les différentes saisons de l'année, également

partagée en quatre périodes, dont le génie de chacune d'elles offre à l'observateur le moins attentif une corrélation qui lui montre l'homme physique dans un rapport continuel avec les élémens qui le modifient sans cesse, mais avec lesquels la force réactive de l'organisme travaille sans relâche à le mettre à l'unisson, pour conserver cet équilibre, que nous appellons la santé. Dans ce conflict, qui ne s'interrompt pas un instant, la victoire ne sera pas toujours du côté de la nature, ou prédominée par un génie épidémique, ou trop violentée par nos propres excès. Eh! quoi! lorsque cet équilibre sera rompu par une de ces causes multiples, l'effet en seroit uniforme, et dans l'effort que tente la nature, pour se reconstituer dans son harmonie, nous ne devons voir et craindre que l'inflammation, c'est-à-dire, du sang qui s'accumule, s'échauffe, bouillonne, et menace de désorganisation, le point d'irritation qui l'appelle? Oui, il y a inflammation. Mais prenons ce mot dans un sens figuré. L'organisme s'enflamme, c'est-à-dire, s'irrite, se soulève, ou partiellement, ou tout entier, contre les causes perturbatrices de l'ordre qu'il veut rétablir, comme l'ame s'indigne contre une injustice révoltante, sans brûler pour cela du feu de la colère, ni laisser tomber les rênes que retient sa raison. Au milieu de ce désordre des fonctions, au sein de ces mouvemens croisés qui impriment tant

d'épouvante au théoriste de l'inflammation, il est un ordre secret, dont il n'a pas le mot, que nous devons à jamais désespérer de recevoir: c'est celui que nous voyons présider à toutes les opérations de la santé, depuis la plus simple jusques à la plus composée. A l'un de ces deux extrêmes se trouve une digestion de l'estomac un tant soit peu gênée; à l'autre, l'opération de la naissance de l'homme, je veus dire l'accouchement. La chaleur, le gonflement douloureux du ventricule, la rougeur de la face, la pesanteur de la tête, celle des membres, dont la foiblesse et le froid annoncent la retraite du sang vers cette membrane muqueuse tant redoutée, ne vous effrayent pas. Comme dans l'accouchement, vous laissez faire la nature, qui a condamné la femme à enfanter avec douleur. Certes, il ne manque rien à la structure musculeuse, nerveuse, et membraneuse de l'uterus pour la production des phénomènes de l'inflammation; je dirai plus, on opère tous les jours l'émission du sang, soit générale, soit locale, pour sauver des organes moins grèvés de symptômes inflammatoires, que ne l'est l'utérus dans le travail de l'enfantement; il manque même à l'affection locale de ces organes les symptômes généraux, qu'on s'empresse de prévenir par la saignée, lesquels symptômes, comme on le sait, assistent toujours, d'une manière plus ou moins prononcée, à l'oeuvre de notre naissance,

et cependant il n'est encore venu à l'esprit d'aucun accoucheur instruit, d'appliquer à ce phénomène, si ressemblant à l'inflammation, un traitement antiphlogistique. Il est vrai que le corps étranger, dont la nature cherche à se délivrer par l'éxaltation de tous les organes, parmi lesquels celui de la contractilité, et celui de la sensibilité montrent le plus d'excitation, est monstrueusement visible, comparativement à l'atôme qui produit le typhus le plus dangereux; mais pour se soustraire à notre vue, en existe-t-il moins, ce miasme délétère et stimulant? la nature réunit contre lui toutes ses forces, comme nous la voyons les diriger vers l'utérus; sang, pituite, mucus, tout se précipite avec les mouvemens vitaux vers l'organe irrité, non pour l'accabler, mais pour le secourir. Ce n'est que lorsqu'il y a disproportion entre l'attaque et la défense, ce qui arrive rarement, qu'il faut modérer ce mouvement généreux, mais non, sous le prétexte d'un danger imaginaire, ou pour calmer une douleur, rarement au dessus de nos forces, mais supérieure à notre courage énervé par l'éducation et les jouissances, enchaîner, paralyser cette révolte salutaire de l'organisme contre un ennemi, avec lequel il est plus dangereux de composer que de guerroyer, comme le prouvent les récidives fréquentes, les maladies secondaires, les convalescences éternelles, que laisse après elle la médecine phlébotomisante, lorsque, toutefois,

elle n'en dispense pas le malade, en le livrant à la fureur de la bile, que le sang versé eut réfrénée.

Ces grandes idées pathologiques si d'accord avec la physiologie de la nature, pense-t-on les faire oublier avec de nouvelles classifications auxquelles l'arbitraire préside? ah! plutôt que la contractilité, l'irritabilité, la sensibilité, viennent se prosterner devant elles, comme des sujets soumis devant leur légitime souverain. Premiers ministres du principe vital, ils peuvent avoir la première part dans l'exécution des ordres qui partent de plus haut. Prévariquent-ils, on s'en apperçoit incontinent, à l'anarchie qui succède à l'ordre. N'existoit-il pas, cet ordre, même avant la lumière qu'on a portée sur les tissus, leurs fonctions et dispositions? les mots nouveaux caractérisent-ils mieux leur tendance pathologique? en changeant les dénominations, a-t-on éclairci le diagnostic, rendu le prognostic plus sur? ni les unes, ni les autres ne dispensent l'homme de l'art de regarder dans l'air, l'eau et les lieux, pour y découvrir l'espèce de stimulus que ses causes renferment, et leur constant effet sur l'économie animale.

De cet examen approfondi, il ressort des vérités qu'on n'oseroit contester de bonne foi: comme, par exemple, que l'impression soutenue d'un froid sec roidit et enflamme les tissus, tandis que la chaleur permanente relâche la fibre et bilifie les sucs les plus balsamiques; que la combinaison de ces deux températures fait

des inflammations mixtes, où la saignée et l'émétique doivent s'associer pour la cure; tandis que l'humide, joint à ces deux températures engendre l'inflammation rhumatique ou putride, les constitutions de l'air ayant le pouvoir de se subordonner les divers systèmes de l'organisme animal, quelque soit le caractère primitif que leur ait imprimé la nature. Mais il faut enseigner, et celui qui en est chargé ne peut le faire sans disposer les matériaux de la science. Depuis long tems l'exposé nosographique de nos maladies seroit arrêté, si l'économie animale ne formoit un cercle parfait qui n'offre ni commencement ni fin. Il partage cet inconvénient avec nos traités de physiologie, qui s'ouvrent ordinairement par l'exposé des fonctions des organes nobles, pour finir par les ongles et les cheveux. L'un et l'autre sont obligés, pour venir au secours du cercle étroit de compréhension de l'esprit humain, de décomposer ce qui ne peut l'être, sans perdre son harmonie, et de créer des faces multiples à un objet qui n'en a qu'une. L'original est resté au ciel, les copies imparfaites de ce chef-d'oeuvre portent le caractère de l'humanité.

Dans le tems que Pinel classifioit les maladies d'après la nature et le siège des lésions qui les accompagnent, un chymiste ingénieux, qui avoit fait des gaz les moteurs de la vie, étoit conséquent à lui même, en offrant la rupture de leur équilibre et de

leurs proportions comme le fauteur de la perte de la santé.

C'est un très joli jeu de mots, d'avoir calorinésé, oxygénèsé, hydrogénèsé, azotinèsé, et phosphorinèsé tous les désordres de l'économie animale. Il y a bien quelque chose de vrai dans ces expressions, dont les substances qu'elles indiquent, se retrouvent et dans le cadavre et dans les matières excrémentitielles, qui ne sont elle mêmes que le cadavre de nos humeurs. Elles servent admirablement bien à expliquer les fonctions de la vie, ainsi que ces agens chymiques à mettre en jeu ses organes. Il faudroit même s'y arrêter, si l'art du médecin n'étoit qu'une carrière de contemplation. Mais quand on a la prétention de faire de ces rêves brillans la base de la pathologie et de la thérapeutique, la question devient autrement sérieuse, et l'on s'expose à s'entendre dire: qu'il y a vraiment une chymie animale, mais qui n'a rien de commun avec celle de nos laboratoires: que le corps humain offre réellement à la vue, des matras, des syphons, des alembics, comme on en voit dans les cabinets d'expériences, et qui n'en diffèrent que parce que les premiers sont de la matière vivante, les derniers de la matière morte: qu'il eût fallu assister à la formation du premier homme, pour peser les proportions dans lesquelles ces substances sont combinées, condition rigoureuse du rétablissement de l'équilibre rompu: qu'il faut plus que du courage, pour

oser insuffler une fraction quelconque de ce principe vital que le chymiste tient en bouteille, lorsqu'on lui a vu dévorer une bougie dans quelques secondes, comme aussi pour faire inhaler ce principe de mort nommé *azot*, dans lequel cette même bougie ne sauroit conserver sa lumière : qu'à la première illusion que fait la nature, (et les praticiens savent qu'elles sont fréquentes) au danger du défaut de la proportion viendra se joindre le danger de la non indication : enfin que, obscurité pour obscurité, il vaut mieux s'en rapporter à la chymie de la nature, toute inconnue qu'elle est, que d'introduire des substances, connues à la vérité, dans des organes dont la vie intime, toute inconnue qu'elle est, ne l'est pas assez, pour que nous ne sachions pas qu'ils sont sensibles et irritables, et que ces deux facultés sont mises en jeu, avant que les principes morbifiques auxquels on les adresse, aient reçu leur contact, comme il appert par les efforts que cette même chymie a fait pour dissoudre la pierre dans la vessie, qui seule, en étoit eprouvée et désorganisée.

Cependant quelque dangereuse que soit une matière médicale employée sous l'influence de principes aussi hypothétiques, la doctrine du docteur Baumes ne laisse pas de nous avoir laissé quelque souvenirs heureux. Si le phospore, l'hydrosciame et tant d'autres substances introduites dans nos pharmacies, ont mal servi l'humanité qui ne reconnoit point en elles

le principe qui l'anime, toutefois le tort qu'elles lui causèrent n'est pas perdu, et peut encore servir à son bonheur. Ces agens chymiques sont trop puissants pour n'avoir pas, au milieu des abus qu'on en a fait, qu'on en fait encore chaque jour, produit des phénomènes morbifiques qu'il appartient à la médecine homéopathique de recueillir et de mettre à profit. Ces phénomènes soigneusement rassemblés peuvent signaler les maladies à symptômes semblables qui leur correspondent, et, l'orsqu'on aura daigné reconnoître la vérité de la loi de guérison si clairement démontrée dans la réforme médicale, ces agens dédommageront par des guérisons aussi sûres que nombreuses l'humanité souffrante, que, dans leur emploi hypothétique, elles n'ont pu et ne peuvent que compromettre.

Pendant qu'on torturoit ainsi l'humauité au nom de son bonheur, un nouvel Asclépiade ressuscitoit le défunt, en ressuscitant le *stristum* et le *laxum* de l'antiquité. Brown proclama sa *sthénie*, son *asthénie*, et les superlatifs de ces deux mots, *l'hypersthénie*, et *l'hyperasthénie.* L'enseignement de ces quatre dogmes en étoit aussi facile que l'étude. Force, foiblesse, excès de force, excès de foiblesse, tel est le cercle quarré dans lequel l'auteur renferma son système. Bien différent d'un auteur plus moderne, dont nous ne tarderons pas à parler, Brown ne fit point à l'humanité l'honneur de la croire aussi forte que le fit ce dernier. Les affections sthéniques sont dans cette doc-

trine, dans le rapport de dix à cent. La foiblesse est leur principe générateur et les entretient. L'organisme est rarement en mesure de les surmonter seul. Le défaut d'une excitation suffisante rend indispensable l'emploi des stimulans. Aussi ne voit-on que de loin en loin dans sa matière médicale, la plus brève de toutes, les mots relâchans, émolliens, antiphlogistiques, sédatifs, qui en effet, ne cadrent pas trop avec ceux d'inertie, engourdissement, torpeur. En revanche, le chapitre des excitans, échauffans, stimulans, est enflé d'autant, presque tous assaisonnés de vin, pour lequel l'auteur avoit une prédilection marquée. Il étoit la boisson favorite qu'il prescrivoit à ses malades, que souvent il partageoit avec eux, sans doute pour réunir la force de l'exemple a celle du précepte. Il prenoit l'humanité par son foible. Aussi sa doctrine enivrante ne fit qu'un saut du centre aux extrémités de l'Europe, si on en excepte la France, qui aime encore mieux vendre ses vins, que de les boire. Je ne dirai rien du mal qu'elle fit à l'humanité. On imagine aisément qu'on ne pouvoit impunément proscrire, la saignée et la purgation que n'osoient se permettre ses disciples, redoutant de voir s'écouler les forces avec la vie, par ces deux évacuations qui sont, comme le prouvent journellement la médecine de la nature et la médecine de l'art, les deux palladiums de l'économie animale. Je ne sais si l'on mourut davantage sons la direction de cette théorie

exclusive, mais au moins devoit-on mourir sans conscience de son état, dans des rêves extatiques, enfans d'une liqueur dont les effets ont quelque chose de commun avec ceux de l'opium. La raison nous vengea bientôt de cette erreur bachique. A son défaut, le sentiment des bienséances en eut fait justice. Elle se réfugia en Italie, où elle a subi une contre-façon, appellée la doctrine du *contra stimulus*.

La doctrine de Rasori prit naissance dans l'hôpital de gênes où une épidémie de typhus, qui résista à la méthode excitante, céda à l'usage des moyens curatifs affoiblissans. Il décrit lui même cette maladie, description qui sert d'ouverture à son ouvrage, comme de fondement à sa théorie. Tous les symptômes, dit-il, caractérisoient un typhus, qu'indiquoit également la recherche de toutes les causes qui pouvoient y avoir donné lieu. Partisan de la doctrine de Brown, Rasori opposa à cette maladie, conformément à la manière de voir de son maître, les moyens excitans, qui l'aggravèrent. Il changea de méthode, donna les débilitans, tels que le nître, les sels laxatifs, les boissons acides, aidés d'une diète sévère, et la maladie changea en mieux.

J'avois manqué, ajoute-t-il, la connoissance de la diathèse, et celle des causes du mal ; je ne fus servi, par conséquent, que par l'indication vague *a juvantibus et nocentibus*. Enhardi par ce succès qui lui découvrit la diathèse, il renchérit sur ces moyens,

auxquels il ajouta la saignée large, les sangsues et l'émétique à grandes doses. Peu satisfait encore de l'ensemble de ces moyens, il leur associa les purgatifs souvent répétés, éloignant soigneusement le kina, le camphre, les synapismes, l'opium, et les stimulans de tout genre, comme essentiellement nuisibles.

Tels fut son point de départ pour contrefaçonner la doctrine de son maître, qui n'avoit vu dans presque toutes nos maladies que de la foiblesse. Faisant tout à coup volte-face au système, le browniste Italien, croyant appercevoir dans le résultat heureux de son traitement anti-épidémique la révélation d'un principe contraire, fit l'inversion de sa doctrine, mit la sthènie à la place de l'asthènie, et de cette pirouette jaillit le système du *contrastimulus*. On voit au premier aspect, que cette création ne coûta à son auteur, ni perte de tems, ni effort d'esprit. Ainsi sans rien changer au nombre de nos maladies, Rasori se contente d'en retourner la nature, déclarant appartenir à l'excès de force, c'est-à-dire, au stimulus, à l'irritation, celles qu'il avoit cru long-tems le produit de la foiblesse et de l'atonie, *et vice versâ*, attribuant au défaut de ton et de force vitale, les maladies qui auparavant relevoient de l'excès de cette force.

A Dieu ne plaise que le reproche tombe sur l'époque tardive de cette conversion. Toujours vaut-il mieux tard que jamais. Peut être est-il possible que moins de dangers se trouve dans cette antithèse: je me

plais à le croire. Les affections ignées étant plus communes que celles qui viennent du froid de la vie, il y a nécessairement moins de risque à les rafraichir, qu'à les enflammer. Mais cette division de nos maladies en deux classes uniques et extrêmes, est-elle plus fondée que celle de Brown? n'y a-t-il véritablement que deux classes de médicaments? C'est la prétention pathologique et thérapeutique de Rasori. Voyons s'il l'établit avec autant d'assurance qu'il l'annonce.

La théorie de l'excitation est fondée sur un principe unique de physiologie. Brown n'avait vu dans l'homme qu'une machine organisée pour recevoir les influences extérieures qui l'excitoient en plus ou en moins. Rasori, son disciple, ne la considérant, comme son maître, que sous cette face, n'avoit également vu, dans le phénomène de la vie, que de l'excitation. Suivant le premier, il est une mesure donnée, c'est l'équilibre, au dessus duquel l'excitation portée formoit la classe des maladies stèniques, au dessous duquel étoient placées les affections asthèniques, ou de foiblesse. Dans la doctrine du second, à côté des causes excitantes se trouvent des causes contrastimulantes, c. a. d. des influences qui dépriment le principe vital. Ces deux principes, à l'instar de ceux qui composent la religion de certains peuples, balancent l'organisme humain entre la force et la faiblesse. Rasori, qui a meilleure opinion de l'espèce humaine, ou qui lui veut plus de bien, donnant la prépondérance au

principe de la force, place sous son empire la presque totalité de nos affections pathologiques.

A quelque exagération près, cette opinion ne manque pas de ce fondement, que l'on ne puise que dans l'observation. Que de fois la nature n'a-t-elle pas du, dans l'application de la doctrine de son maître, lui signaler le danger d'exalter des mouvemens vitaux, déjà trop excentriques. Il ne falloit rien moins que le grand théâtre épidémique de Gènes, pour ébranler sa foi dans un principe exclusif, dont l'expérience journalière dévoile la dangereuse fausseté. Mais falloit-il pour cela se jetter dans l'extrême opposé, et faire de la bienfaisante nature un autre Hercule, armant, au premier mouvement fébrile, sa puissante main d'une massue terrible, qui doit exterminer tous les organes! c'est sous ces formes effrayantes qu'il dut se la représenter, lorsqu'il la combattit à Gènes avec cet appareil redoutable et sanguinaire, dont il offre le tableau. Ce partage de nos maladies entre la force et la foiblesse, avec des proportions que fixe seul l'arbitraire, amenoit forcément la distribution des médicamens en deux ordres extrêmes, dont l'un porte l'enseigne des stimulans, et l'autre le nom sonore de contrastimulans.

Sans s'arrêter à controverser cette contraction d'une foule de médicamens, dont chacun a ses vertus propres, à nul autre communes; ce qui fait répugner à ne reconnaître en eux que deux propriétés absolues

qui leur donnent rang dans l'une ou l'autre classe, cette division arbitraire tombe d'elle même avec la prétention de soumettre les maladies au même partage, comme toute conséquence subit le sort de son principe. Son vice fondamental est dans l'isolement d'une des principales forces vitales, qu'il a plu à son auteur de détacher de la totalité de la vie, dont elle est inséparable. C'est cette même contractibilité, cette sensibilité, premiers moyens de communication entre l'organisme et les corps environnans, qui lui en a tant imposé, au point de rappeler et de concentrer toute la vie dans ces deux forces. Ce n'étoit pourtant la considérer que sous une seule face, elle, qui en offre bien d'autres à l'observateur non prévenu! dans ce point de vue étroit ne pouvoient trouver place toutes les forces vitales subalternes, dont on n'ôse nier l'existence, mais qu'on soumet comme autant de puissances serviles, aux ordres de ce premier pouvoir, qui ne doit sa suprématie qu'à la plus grande visibilité de ses opérations, surtout au désespoir ridicule de pénétrer jamais le mystère de la vie, qu'on a mieux aimé réduire à deux ressorts uniques, plutôt que d'avouer avec esprit qu'on ne peut que l'observer, sans le comprendre. Ces deux ressorts ne sont-ils donc mis en jeu que par les agens extérieurs, et, sans tomber dans les rêves de la pathologie humorale, n'est-il pas permis de penser avec justesse, que nos humeurs, et les organes qui les fabriquent ont une réciprocité

d'action et de réaction aussi constante que celle que l'on veut remarquer exclusivement entre l'homme contractile et sensible, et le reste de la nature.

Gardons nous soigneusement de nous replacer sous l'empire des quatre humeurs primitives, qui ont été détrônées avec tant de justice et de raison; mais que faire de leur influence, si marquée, sur les phénomènes de la vie? continuons d'exclure les explications que la chimie à voulu nous en donner, mais ne refusons pas d'admettre une chimie animale, que l'on ne peut contester. Qu'en ferons-nous, dira-t-on? il est donc bien difficile de la soumettre à ce principe autocrate objet de tant de prédilection! puisqu'on veut absolument que les humeurs ne portent d'autre caractère que celui qu'il leur imprime, nous aurons la raison de tous les changemens qu'elles nous manifestent, dans ceux mêmes que la sensibilité et l'irritabilité contractent dans leurs rapports avec les agens extérieurs. Il faut bien que la turgescence de la bile, dans la saison de l'été, cette surabondance de pituite, dans celle de l'hyver, cet orgasme du sang, à l'ouverture du printems, la visqueuse lenteur de nos fluides, à l'arrivée du froid humide de l'automne, tous phénomènes qui n'apparoissent que par l'accroissement relatif d'activité des moules par lesquels les humeurs passent, il faut bien, dis-je, que ces effets reconnoissent une cause. Eh bien, au lieu de mettre ces organes divers en relation immédiate avec les influences du

dehors, nous accordons qu'ils ne l'entretiennent que par la médiation du système sensible et irritable, mais toujours est-il vrai qu'il doit être modifié d'une manière plus variée, que ne l'établissent les nosologistes qui n'admettent que deux classes de maladies.

Les partisans de la doctrine du contrastimulus ont bien senti la vicieuse étroitesse de leur cadre nosologique, et le mal aise qu'y éprouvent certaines affections, tout étonnées de s'y trouver renfermées. Il en est d'autres à qui ils ont refusé l'admission, et qui vagabanderoient encore, sans la médiation de quelques médecins plus consciencieux, qui, pour faire cesser ce scandale, se sont empressés d'admettre une classe supplémentaire, destinée a recueillir ces intéressantes orphelines, qui n'avoient pour asile que l'organisme dans lequel elles se montrent encore assez souvent. Ils ne savoient vraiment que faire de certaines affections mentales, de beaucoup de crampes, de maux de nerfs, enfin de dyscrasies sans fièvre, qu'une diathèse anomale a fini par adopter.

Nonobstant ce vice fondamental, le système attira promptement l'attention des médecins italiens. Mécontens de la doctrine de Brown, émerveillés de quelques succès dont la nature couronne quelquefois les plus mauvaises méthodes, ils l'embrassèrent avec l'ardeur familière aux imaginations de ce pays. Ils ne tardèrent pas à s'appercevoir de ses défauts. Comme son auteur, tant qu'ils ne se trouvèrent qu'en face des

fléaux épidémiques, des maladies aigües, contagieuses, ou non contagieuses, que l'on attribue à un miasme spécial, dont l'action sur l'organisme étoit stimulante, ou affaiblissante d'une manière tranchée, la doctrine pouvoit rigoureusement leur suffire. Encore dans ces cas, tout éclairés qu'ils puissent être par la connaissance des stimulus et des contrastimulus, foudrait-il tenir compte des formes, des prédispositions pathologiques innées ou acquises des systêmes et des organes, qu'a négligées Rasori. Bondiouli s'est empressé de remplir cette lacune, en appelant à son secours des formes et des différences qui, sous l'influence primitive des diathèses stimulantes et contrastimulantes, rendoient compte des spécialités, des influences particulières d'organes, et des constitutions individuelles. Il leur fallut, toujours par des corrections subséquentes, admettre encore des formes primaires et secondaires, pour représenter les mutations que la diathèse subit, du principe de la maladie à sa fin, espace pendant lequel elle perd de plus en plus le caractère de la forme propre aux maladies générales. Phansa trouva ces développemens abstraits et trop métaphysiques; c'est pourquoi, à la place des formes et des différences de Bondiouli, il substitua une condition pathologique et réserva la forme pour exprimer la physionomie extérieure de la maladie. Il appela ce *conditione pathalogica:* un état maladif, qui change et trouble, sans les rompre, les fonctions d'un systême ou d'un

organe. Il ne confond pas plus cette condition avec la diathése qu'avec la forme de Bondiouli. Suivant lui, la condition est relative à la disposition du sujet, la diathèse et la forme dépendant principalement des influences extérieures. Enfin Tommasini, non satisfait encore, à la vue de ces maladies errantes qui ne vouloient point se plier au génie exclusif des deux diathèses, proposa une addition réclamée par ces affections rebelles, auxquelles il donna le nom de maladies adiathésiques.

Ce n'étoit pas la peine de s'écarter des idées mères de la médecine, pour y revenir sous le voile de mots nouveaux, qui n'expriment que les mêmes choses.

S'il est vrai qu'on n'apprécie le mérite des biens, qu'après les avoir perdus, ce retour est un hommage bien flatteur pour la doctrine à laquelle il s'adresse; mais l'amour propre l'a empêché d'être complet. Les deux diathèses rest ent debout au milieu du vuide qui les environne, dans lequel le praticien de la doctrine s'aide en secret, de toutes les vérités de la doctrine antique, qui manquent à la nouvelle.

Je ne pousserai pas plus loin l'examen d'un système qui ne répond qu'à une seule question pathologique, dont la solution, toute heureuse qu'elle soit, devoit rester une idée particulière. Il a été jugé avec impartialité dans son mérite et ses démérites. Nous le terminerons par quelques réfléxions sur la thérapeutique affectée à une doctrine aussi vicieuse.

Ne semble-t-il pas au premier coup d'oeil, qu'une doctrine, qui réduit le nombre immense de nos maladies, comme celui non moins grand de nos médicamens, à deux classes uniques, doive faire de la pratique de l'art de guérir, l'art le plus simple, comme le plus facile. Qu'importe, en effet, le nombre des maladies, si elles ne diffèrent entre-elles que par des formes peu essentielles, et se ressemblent toutes, ou presque toutes, dans leur essence! Cette question a, dans tous les tems, servi de champ de bataille à la polémique médicale. J'ai déjà fait remarquer tout le chemin qu'a fait le raisonnement, dans le champ de la spéculation; il faut rendre justice au motif noble de ce long voyage, dont nous rapportâmes toujours bien peu de chose; son but étoit de simplifier l'art de guérir. Toutes ces excursions, qui flattoient l'espoir, nous ramenoient constamment dans un des ports de l'isle de Cos. Le vénérable vieillard y enseignoit, que les constitutions de l'air bien observées, les diathèses individuelles bien connues, le traitement des maladies étoit facile, en face de la lumière qui jaillissoit de ces deux considérations. Rasori dit aussi, comme Hyppocrate, que les deux diathèses une fois connues, l'application du remède également connu, va toute seule, parce que ce remède est en opposition avec l'une de ces deux diathèses, à laquelle il fait succéder celle qui lui est antagoniste. Mais il n'expose pas, comme le père de la médecine, les signes auxquels on peut les

reconnoître, que dis-je, il les rejette, ainsi que les symptômes des maladies, auxquels il n'ose se fier, les ayant trouvés uniformes dans des affections essentiellement différentes, et différens dans des maladies de la même nature.

C'étoit bien mal procéder à la simplification de l'art de guérir les maladies, que de commencer par la suppression de ce qui en éclaircit le diagnostic. Il est vrai que la confiance qu'il refuse aux symptômes, comme illusoires et trompeurs, il la transporte à l'action des médicamens, qu'il charge tout seuls, de dévoiler la nature de la diathèse par la production de leurs effets. Mais leurs propriétés ne pouvant pas plus être déterminées *a priori*, que l'essence de la diathèse, il résulte de ces deux incertitudes, qu'il n'y a plus que leur épreuve sur le malade qui puisse apprendre au médecin qu'elle espèce de diathèse il a à combattre.

On voit encore clairement ici un retour forcé vers la doctrine des anciens qui, dans les obscurités profondes dont s'enveloppe quelquefois la nature en souffrance, étoient réduits à l'indication tirée à *juvantibus et nocentibus*. Ces obscurités, qui sont assez communes, malgré la lumière que jette sur l'essence des maladies l'observation scrupuleuse du génie des constitutions épidémiques, et leur manière de modifier l'organisme, ne laissent, en effet, au praticien d'autre moyen de l'explorer, que dans des essais auxquels doit présider la conscience. C'est avec la plus grande

réserve qu'ils furent, et sont tentés tous les jours. On peut encore citer ici Stoll, demandant à une saignée modérée, si l'inflammation qu'il avait à traiter, étoit pure, ou mixte, ou entièrement fausse. Selon qu'elle avoit été utile, ou nuisible, il la répétoit, ou passoit à une autre méthode de traitement. Moins d'incertitude arrête le partisan d'une doctrine qui a répudié l'asthènie de Brown, pour lui substituer la sthènie, ou l'excès de force. Quelle aisance ne donne pas au diagnostic la constance préjugée d'une diathèse que l'on a déterminée, comme autrefois Brown, mais en sens inverse, se montrant habituellement dans la proportion de cent à dix, dans sa comparaison avec la diathèse antagoniste? si cette proportion étoit placée hors de doute, il faudroit féliciter l'humanité d'une découverte aussi heureuse, et le médecin appellé pour la secourir, de n'être plus exposé a se tromper que dix fois sur cent. Vit-on jamais l'hypothèse s'avancer plus hardiment? parla-t-elle jamais avec plus d'assurance? c'est peu encore; procéda-t-elle jamais à la cure des maladies avec des remèdes plus actifs, administrés et continués avec plus d'audace? qui ne tremble, d'entendre dire aux partisans du contrastimulus, que jamais une diathèse ne se convertit dans la diathèse qui lui est opposée, que pour un tems très court, et que cet évènement ne peut être que le résultat des remèdes les plus puissans? on peut, il est vrai, n'en tenir compte, puisque cela n'est pas prouvé. Consé-

quemment à ce principe, les contrastimulistes, qui ne peuvent opérer la guérison, qu'en détruisant une diathèse pour en substituer une autre, doivent entamer le traitement avec une vivacité qui augmente pendant sa durée d'une manière progressive, et dont la persévérance ne doit jamais céder à celle qu'ils attribuent à la diathèse qu'ils combattent, quelqu'en doive être le résultat.

Il y a bien un peu de contradiction ici, avec la réserve que commande le tâtonnement *a juvantibus et nocentibus*; mais on n'y regarde pas de si près, quand on veut avoir raison, et le tort qui en dérive, on le met sur le compte de la maladie qui, comme tout procédé de la vie, est assujettie à de certaines periodes, (qu'on n'admet point en pathologie générale), ou dans la continuité d'action de la cause occasionnelle du mal, (que l'on a déclarée, dans les généralités, n'être d'aucun secours dans la recherche de la nature de la diathèse. Ici il échappe aux partisans de cette doctrine hautaine, que dans cette conduite, ils méconnoissent leurs principes. C'est bien je crois, avoir méconnu la diathèse, ou l'action du médicament qui, suivant eux, fait ressortîr de ses effets sur la maladie, l'espèce de diathèse qui l'a produite.

C'est vraiment un travail d'esprit, autant qu'un sujet d'humeur, de suivre le contrastimuliste dans le labyrinthe de contradictions où il s'est jetté. S'il étoit permis de classer les opinions des hommes, il

seroit incomparablement plus juste de les diviser en deux classes, auxquelles on pourroit donner les mêmes noms, en appellant la classe des opinions fausses, la diathèse de l'erreur, et celle des opinions vraies, la diathèse de la vérité. Elles répondroient assez bien, du moins pour les proportions, au stimulus et contra stimulus de la doctrine italienne. Que d'erreurs, pour quelques vérités! c'est le stimulus de Rasori, chez qui le faux l'emporte sur le vrai, comme, dans son système, la force prévaut sur la foiblesse. Le contrastimulus seroit le remède de la vérité, combattant contre les nombreuses maladies de l'erreur, dont le stimulus a tant d'empire sur l'esprit humain. Avant de quitter cet auteur, mettons-le encore en contradiction, non avec d'autres systêmes, mais avec la nature elle-même.

Rasori, qui veut bien accorder à la nature la puissance de s'affoiblir elle-même, par conséquent de se guérir dans les affections de la diathèse stimulante, lui refuse complètement ce pouvoir dans les maladies qui relèvent de la diathèse du contrastimulus. Si quelque part la nature ne paroit plus déprimée que dans les fièvres malignes contagieuses, comment se fait-il que dans les épidémies de ce genre, où le nombre des médecins ne peut répondre aux besoins de leurs secours, beaucoup de malades en relèvent, sans avoir goûté les remèdes stimulans. De l'eau qui n'est pas toujours pure, a fait tous les frais de leur guérison. Son étonnement est moins grand, d'apprendre que des pneu-

monies soient entrées en voie de guérison par l'usage du même liquide, pris avec tiédeur; c'est la prérogative de la diathèse stimulante. Mais ne lui est-il jamais arrivé de voir l'homme des campagnes se prescrire dans les plus vives inflammations de la poitrine, les sudorifiques les plus échauffans, et se guérir avec une vîtesse qui tient du prodige? Ce phénomène a du frapper souvent ses yeux, aux tems où, sectateur de Brown, il pratiquoit, comme l'homme des champs, la médecine stimulante. Il est vrai, que l'homme des champs, presque toujours condamné par sa position, à se suffire à lui même, possède des traditions, fait lui même des observations, dont la justesse a souvent déconcerté les plus savans astronomes. Il étudie sa propre constitution, et surtout tient compte des causes éloignées, dites occasionnelles, toutes choses dont les contrastimulistes font moins de cas que de l'action explorative de leurs remèdes, pour la formation du diagnostic.

On n'est pas moins surpris de rencontrer une foule de maladies chroniques cotées au rôle des affections qui relèvent de la diathèse stimulante. L'étonnement ne sauroit tomber sur le syphilis, maladie à miasme fixe, et qui ne peut que stimuler l'organisme, tant qu'il l'habite. Pour quoi la nature use-t-elle si rarement de son privilège, de pouvoir se secourir elle-même, dans le traitement de cette maladie, qui réclame impérieusement son spécifique? On pourroit

demander ici quelle est la nature du stimulus syphilitique, et celle du stimulus mercuriel? si ces stimulus élèvent ou dépriment les forces vitales? c'est une question que ne semblent pas s'être faite les inventeurs des deux diathèses, question dont la solution éclairciroit si vivement la science thérapeutique. Car enfin, on ne fait autre chose, depuis l'origine de l'art, que d'opposer des contrastimulus médicinaux à des stimulus morbifiques, comme le mercure au syphilis, le souffre à la psore, le kina à l'intermittence; mais malheureusement ces spécifiques, encore inconnus dans leur manière d'agir sur l'organisme, sont très-peu nombreux, et il s'en faut que les noms, que Rasori donne à ses médicamens, les aient éclairés et multipliés : ils ont même l'infériorité sur les nôtres, connus *a priori* du médecin, qui n'éprouve pas le besoin de répéter chaque jour au lit du malade une épreuve dont ne peut se dispenser le contrastimuliste. Puisque nous avons parlé de la fièvre intermittente, elle ne doit pas toujours appartenir à la diathèse stimulante; autrement il faut déplacer le kina de la cathégorie des stimulans, pour le classer parmi les contrastimulans.

On n'a donc rien innové, en introduisant des mots dont la signification est égale à d'autres mots. On opposa de tout tems le chaud au froid, le froid au chaud, les relâchans à l'éréthisme, les fortifians au relâchement. Mais de tous tems, on eut besoin de con-

noître les diathèses générales et particulières et les systêmes des maladies, pour s'éclairer sur l'emploi de ces moyens, dont les noms n'ont jamais constitué la vertu. Ils ont senti, du moins, ces médecins néologues, le besoin qu'éprouvera long tems encore l'art, de pénétrer l'espèce d'accord que l'acte de la guérison suppose entre la maladie et le médicament, et c'est le seul côté utile de leurs nombreuses expériences, auxquelles nous devons des observations précieuses sur l'action de quelques médicamens, et la grandeur des doses jusques auxquelles on peut les administrer. C'est l'empirisme qui a fait ces découvertes, c'est à la médecine dogmatique à les revêtir du sceau de la légitimité.

Mais nulle part le contrastimulus n'a reçu de la nature un démenti plus formel, que dans la cure du virus écrouelleux, opérée par elle-même. Ces observations sont assez communes, pour que chacun les ait faites. Qui n'a pas vu ce vice, dont la manifestation est surtout prononcée dans le systême lymphatique glanduleux, s'effacer entièrement à l'âge de puberté, sous l'influence stimulante de la révolution qui s'opère à cette période de la vie? je ne parle ici que des sujets affectés de ce vice, que n'a point abordés la médecine. Ils étoient vierges de tous médicamens. On ne sauroit contester que la diathèse inflammatoire marque de son empreinte toutes les opérations de la vie à cet âge. Où est donc la vérité de la nécessité du con-

trastimulus, pour vaincre la diathèse du stimulus, à laquelle Rasori a subordonné cette maladie? Il faut toujours en revenir aux belles et justes idées des anciens, qui, malgré leur ignorance de la physique de nos organes, et peut être par la raison même de cette ignorance, purent observer plus impartialement les phénomènes de la vie dans la progression de la vie elle-même, et, sans aucune préoccupation, les placer dans l'ordre de leur apparition et de leur succession. Ils ne perdirent point le tems à en rechercher le moteur intime, que nous ne decouvrirons pas plus que la cause prochaine des maladies, mais ils coordonèrent ces phénomènes, et nous léguèrent ce beau travail des constitutions sur l'air, les systêmes d'organes, les rapports de ces systêmes, tant entr' eux qu'avec les agens extérieurs, sur les révolutions climatériques de la vie, travail dont la justesse, la sagacité, et l'utilité se sont fait remarquer, dans tous les tems, des hommes qui se plaçant comme eux, dans une sphère d'ignorance de tous nos rêves, ou plutôt, dans leur oubli momentané, ont observé, comme eux, sans prévention.

Un service rendu à la science par la recherche de la puissance contrastimulante des substances médicinales, a été d'avoir placé l'antagonisme d'action et de fonction, que les organes et systêmes d'organes exercent entr' eux, dans un jour plus lumineux. On lit dans le recueil des cures opérées dans l'esprit de

cette doctrine la relation de maladies inflammatoires terminées avec autant de promptitude que de bonheur, par des doses énormes de tartre stibié. L'historien ajoute que le plus souvent ce remède héroïque ne produisoit aucune évacuation. On ne sauroit méconnoître ici la prépondérance d'un stimulus sur un autre stimulus, c'est-à-dire, la foiblesse relative de l'un cédant à la prévalence relative de l'autre; comme aussi, que ces deux scènes se passent dans les systêmes sensible et irritable, sans aucune relation avec le systême matériel, dont les élémens sont étrangers à l'affection, comme semble le prouver l'absence des évacuations, dont le contrastimuliste ne fait aucun cas. Mais pourquoi cette exclusion d'un phénomène qui quelquefois joue le principal rôle dans l'oeuvre de la curation? c'est pour être conséquent au principe de la doctrine, qui ne permet à une pneumonie d'appartenir à d'autre diathèse qu'à celle du stimulus, et veut que ce stimulus soit de nature phlogistique. On peut accorder la première partie de cette exigeance, mais la seconde est encore en contradiction avec l'expérience, qui enseigne tous les jours que ce même tartre stibié aggrave la pneumonie, lorsque son stimulus sur l'estomac ne va pas jusqu'à produire le vomissement ou la diarrhée, à l'apparition d'une desquelles évacuations, ou de toutes deux ensemble, la pneumonie se décompose tout de suite. Mais dès qu'on ne veut plus admettre le stimulus de la bile, de

la pituite, de l'âcre arthritique ou rhumatisant, on est contraint de nier des effets, dont l'évidence saute aux yeux: c'est par la même raison qu'on n'accorde aucun intérêt à la diaphorèse succédant à l'évacuation émétique, qui emporte souvent avec elle la péripneumonie rhumatique, permanente jusqu'à l'apparition de ce phénomène. On croit répondre péremptoirement à ces objections, en disant que ces évacuations ne s'opèrent que consécutivement à la destruction de la diathèse, qui a remis la nature sur la voie de ses fonctions, c'est-à-dire, que la cure est déjà achevée, avant qu'elles ne paroissent. Cette réponse ne prouve pas qu'il n'existe qu'une sorte de stimulus, car s'il en étoit ainsi, les guérisons ne présenteroient que la même physionomie, tandis que l'acte de leur terminaison offre une foule de variétés, fondées sur celle des stimulus, auxquels elles devoient leur existence.

Je me résume, en disant que la doctrine du contrastimulus, qui n'est en médecine qu'une spécialité intéressante, à mérité le sort de la grenouille de la fable ; qu'un chapître important doit lui être accordé au grand cadre de la pathologie générale, qu'elle a eu la ridicule prétention de remplacer : que la curation de beaucoup de maladies, comme aussi sa célérité, est l'ouvrage d'une recherche plus attentive du rapport des médicamens, tant avec les causes du mal, qu'avec les divers organes de l'économie animale; que la matière médicale lui doit quelques spécifiques, dans

le sens attaché empiriquement à ce mot, mais que tous ces avantages, qui ne sont point sortis d'une vue qui embrasse l'ensemble de l'organisme, peuvent encore moins servir de fondement à l'édifice pathologique que depuis des siècles nous essayons vainement de fonder: que le rétrécissement que cette doctrine fait subir à à la science, seroit un retour malheureux vers les ténèbres qui ont précédé le père de la médecine : que les siècles de Galien et d'Aristote pouvoient se payer de mots plus ou moins sonores, qui n'ont plus d'empire sur nous; qu'au surplus, il est prudent d'attendre que les écoles italiennes s'accordent entre-elles sur la valeur de ces mots, avant d'abjurer la doctrine ancienne, qui fut toujours la planche de salut pour les nombreuses théories qui ont échoué contre le rocher inexpugnable des vérités que cette doctrine renferme.

Si Rasori, en voulant simplifier tout à la fois, et le travail de la pensée du médecin, et l'exercice de son art, est loin d'avoir atteint ce double but, il n'en est pas de même du systême du Professeur Broussais, qui n'admettant point de maladies générales primitives, leur fait prendre à toutes naissance dans une irritation locale, qui ne tarde pas a s'universaliser, à la faveur du lien sympathique qui unit tous nos organes. Dans l'impuissance où il se trouve d'indiquer l'organe siège de l'irritation dont ils sont tous susceptibles, frappé de l'extrême sensibilité dont est

douée la membrane qui revêt les cavités pulmonaire, gastrique, et intestinale, comme aussi, convaincu par l'expérience et l'observation, de leur liaison intime, tant entr' elles qu'avec tous les systêmes d'organes auxquels elles servent d'enveloppe, il part de ce point de vue physiologique, pour rendre compte des conditions de l'état de santé, et de celui de la maladie.

Dans cette nouvelle théorie, nous retrouvons encore l'excitation présentée comme la condition du maintien de la vie. Les foyers d'excitation sont multiples, comme les règnes de la nature qui les renferment, parmi lesquels la matière de la chaleur tient le premier rang: Les foyers d'excitabilité, tous les organes de l'économie animale, parmi lesquels ceux qui sont doués à un plus haut dégré de la force contractile, tels que la peau, les organes des sens, et les membranes muqueuses, jouent le premier rôle. L'excitation donnée, les organes qui la reçoivent, réagissent, et les phénomènes vitaux se manifestent. Tant qu'il y a équilibre entre l'excitation et la réaction, il y a harmonie, c'est-à-dire, santé; lorsque l'excitation domine, il y a maladie. La maladie est toujours un surcroît de vie, une élévation des phénomènes vitaux. Mais cette augmentation de l'activité de la vie n'est ni générale ni uniforme. Cette aberration nait dans un organe, ou un systême d'organes, pour delà se communiquer aux autres. Cette irritation n'est point vicieuse dans sa cause. Elle ne péche que par

son excès. Aussi ne-voit on dans les phénomènes de la maladie que les phénomènes de la vie elle-même, qui ne paroit changée, que dans son augmentation. Il est bien vrai que pendant que quelques systêmes surabondent de mouvemens vitaux, on apperçoit que d'autres systêmes ont perdu de l'activité des leurs. Ce phénomène est un corollaire inséparable de la localité de l'irritation qui appele les sucs sur l'organe affecté, qui n'en est surchargé qu'au préjudice d'un ou de plusieurs autres, auxquels ils sont enlevés. Cet abord des sucs, cet accroissement de nutrition de l'organe irrité, l'exposent au danger de la désorganisation, comme aussi l'inertie dans laquelle tombe l'organe qui ne les reçoit plus, peut occasionner des congestions, passives, à la vérité. Toute irritation locale peut rester concentrée dans son siège, y être inconnue de l'organisme, si elle n'est pas vive. Pour peu qu'elle ait de vivacité, la sympathie en avertit l'organisme par l'intermède exclusif du systême nerveux, conducteur des sympathies. C'est ainsi que l'irritation est transmise d'un organe à un autre, qui souvent la contracte à un dégré supérieur à celui de l'organe primitivement affecté, ce qui donne l'idée des métastases, tandis que les crises ou guérisons rapides sont le résultat du transport de l'irritation d'un organe noble vers les organes excréteurs. Quoique les nerfs soient les principaux instrumens de la sympathie, en tant qu'ils sont dépositaires de la sensi-

bilité, toutefois c'est l'analogie des tissus, et celle des organes qui préside à la direction de la transmigration de l'irritation. Elle n'est à craindre que lorsqu'elle détermine dans un de ces tissus de l'enflûre, de la rougeur et de la chaleur, tous signes d'inflammation, qui ne s'accompagne pas nécessairement de la douleur, qui se fait sentir le plus souvent dans les parties sympathiquement irritées, phénomène principalement remarquable dans les inflammations de la membrane muqueuse du canal intestinal.

C'est à l'irritation inflammatoire de cette membrane qu'il faut rapporter ces phénomènes symptomatiques du système nerveux qui ne souffre que sympathiquement, et qu'à tort on a pris souvent pour des affections propres, que l'on a nommées névroses. Cette irritation ne peut-être un peu vive, sans se communiquer au cerveau, ce qui se manifeste par le trouble des fonctions intellectuelles. Mais de tous les organes, l'estomac est celui qui reçoit le plus immédiatement et avec plus de célérité l'irritation sympathique de chaque organe primitivement irrité, et cela au moment ou l'organe entre en irritation. Telle est la source de ces symptômes gastriques, qui dégénèrent facilement en une inflammation de l'estomac et des intestins, lorsque cette irritation sympathique s'accroît, ce qui arrive souvent. Enfin le coeur reçoit l'impression qui accélère la circulation du sang, et produit la fièvre. Toute irritation assez vive pour

occasionner la fièvre, est déjà un signe d'inflammation, et comme cette irritation passe promptement de l'organe irrité à l'estomac et au cerveau, elle dispose déjà ces organes à contracter le mode inflammatoire. On voit souvent disparoître l'irritation sympathique du cerveau et de l'estomac, malgré la continuation de l'inflammation et la durée de la fièvre. Mais lorsque l'état d'irritation est intense, ces deux symptômes sont permanens; le cerveau et l'estomac s'enflamment, et la mort est inévitable. Les irritations causées par les poisons sont diamétralement opposées aux loix de la vie, dont elles dépriment les mouvemens, tandis que toutes les autres les élèvent. Enfin, c'est en vain que les forces de l'organisme diminuent sous l'influence de l'inflammation même, cette diminution n'en change pas la nature.

Comme on voit, Brown est loin d'être oublié; sa théorie de l'excitation revit dans le système de Broussais, sous la face spéciale qu'il lui avoit donnée, c'est-à-dire, avec la centralisation de la vie dans des organes mieux connus que d'autres, auxquels on n'acorde aucune influence. Suivant le premier, la force vitale réagissoit trop foiblement contre les influences externes; dans la théorie du second, cette réaction est toujours, ou presque toujours, trop vive, et le malade menacé par l'un, de succomber à la foiblesse, court avec l'autre, le risque d'être écrasé par la force.

Il pourroit bien y avoir un peu d'arbitraire à déterminer ainsi la constitution générale de nos maladies, lorsque nous ne pouvons les étudier que dans leurs symptômes, qui n'offrent jamais une prépondérance exclusive de l'un ou l'autre de ces deux grands caractères. Aussi se garde-t-on bien de partir de l'observation des phénomènes pathologiques ; on aime bien mieux se créer une physiologie à sa manière, pour en induire la nature des aberrations sur lesquelles règne la même évidence, le même jour, dont on a éclairé les fonctions.

En effet, si la montre animale ne marque les heures de la vie qu'à la faveur d'un balancier élastique, l'artiste sait à point nommé pourquoi elle retarde, ou avance. L'excitation de Brown n'étant pas assez vive, l'aiguille étoit accélérée par les stimulans. Nous devons avoir beaucoup changé depuis, puisqu'elle est toujours à l'avance. Aussi a-t-on proposé de ralentir, de retarder le balancier de la vie, en affoiblissant sa contractilité. Voilà un premier reproche à faire au système, de partir du bon vouloir d'un principe qui a une partie de son fondement dans un des fondemens multiples de la vie, à l'exclusion des autres, et l'autre partie dans l'imagination. Il ne manque à cette dernière que la sanction de la nature. Le principe vital une fois simplifié au point de n'être plus que contractile et sensible, voyez combien simple devient la conception et l'explication de son désaccord! si la

contraction est portée trop loin, (et c'est presque toujours le cas, quoiqu'on ne nous dise pas pourquoi), voilà l'irritation qui commence; elle est d'abord locale, (sans qu'on ait pris la peine de nous en donner la raison); mais cet isolement ne sauroit durer, attendu la sympathie qui unit nos organes, et qui ne permet à aucun d'eux de souffrir, sans que sa douleur soit, à l'instant même ou elle commence, partagée par tous les autres. Mais le même degré de parenté n'existant pas entr' eux, c'est au plus proches parens à compâtir d'avantage à la souffrance de celui qui est le foyer primitif de l'irritation. C'est avec un haut degré de probabilité qu'on a créé le tissu cellulaire et le tissu nerveux, dépositaire de ce moyen de communication, soit physiologique soit pathologique, et avec non moins de vraisemblance établi la membrane muqueuse et les nerfs de l'estomac et des intestins, comme le premier réceptacle des sensations et mouvemens communiqués. On s'en étoit bien un peu douté jusqu'ici, car on parle depuis longtems d'irradiations, de néxus, de corrélation entre l'organe de la peau, et l'organe digestif, entre le cerveau et l'organe sexuel; du voyage des sucs viciés à travers les tissus, pour aller faire métastase sur des organes éloignés, vers lesquels ils sont conduits, non parce qu'ils sont moins nobles, mais parce qu'ils sont liés d'action avec celui qui leur envoie ses affections: tout cela étoit connu depuis long-tems, mais ce qu'on

n'avoit pas imaginé, c'est que cette irritation primitive et communiquée, fut toujours de la même nature; que les organes qui en sont affectés, fussent toujours phlogistiquement crispés et le sang, qui en forme les matériaux, dans un état d'ébullition et d'incandescence, tout près de l'inflammation. C'est tout ce qu'on pourroit penser, si l'anatomie n'avoit découvert, dans l'organisation humaine, qu'une seule forme de contexture, commune à tous nos organes. On conçoit que des organes semblables puissent et doivent n'éprouver qu'un seul genre d'altération, comme l'inflammation d'un oeil est de la même nature que celle de l'oeil son congénère: mais, lorsque chacun des organes est différemment constitué, malgré la similitude de ses parties élémentaires, pour accomplir des fonctions à lui propres, il est hasardeux de prétendre que son désaccord ne sera pas modifié d'une manière qui lui sera également propre. Ainsi donc, à ne s'arrêter qu'à cette seule considération, il est rigoureux d'admettre autant de modes inflammatoires, qu'il y a d'organes divers. La pathologie ancienne de l'inflammation étoit déjà riche de ces vérités, et, malgré sa vue uniforme à l'égard de ce mode de maladie, le nouveau théoricien de l'inflammation est forcé d'en convenir au chapître de l'inflammation des intestins, dans lequel il conseille de ménager l'émission du sang, comme frein de l'azot, dont ils sont d'autant plus remplis, que leur état inflammatoire est plus aigu. Voyez les idées de

l'auteur dans sa thérapeutique du typhus; la contradiction que présente leur rapprochement de ses idées générales sur l'inflammation, ne peut vous échapper.

Mais, non seulement la nature a imprimé à chacun de nos organes un sceau particulier qui le distingue de tous ceux qui ne lui sont pas congénères, mais encore, dans cette identité de fabrication, elle a compris des différences inapercevables pour l'anatomiste et le chymiste, qui ne sont marquées et susceptibles d'être découvertes que dans les actes de la vie, dont l'apparente uniformité couvre toutes les individualités de l'espèce humaine: Ce qui revient à dire, en d'autres termes, que chacun a sa constitution propre, en vertu de laquelle il est plus ou moins disposé à la maladie; et pourtant, il n'est, dans cette théorie, pas davantage tenu compte de ces spécialités, que des constitutions épidémiques générales. Les unes et les autres présentent une antithèse aussi remarquable qu'instructive, c'est que, les spécialités individuelles dérobent les maladies à une forme générale exclusive, tandis que le génie épidémique les fait disparoître toutes, en leur imprimant le cachet de l'uniformité. On est moins surpris de voir l'humanité affranchie par le nouveau système, du tribut imposé par les constitutions épidémiques. Cette compensation lui étoit bien due, de la part de celui qui l'a soumise, du moins pour quelque tems encore, à une épidémie inflammatoire permanente.

Un axiôme, brillant de simplicité, d'une expression heureuse, ouvre la nouvelle pathologie. C'est ainsi qu'Hyppocrate préluda à la sienne, par ses aphorismes. Mais le nouvel Hyppocrate est bien autrement rassurant que l'ancien. Quelle frayeur dans ces mots: *ars longa, vita brevis*. Et ces deux autres: *experientia fallax*, *judicium difficile*; que de défiance de soi-même n'inspirent-ils-pas? il falloit un courage peu commun, un rare amour de l'humanité, pour se dévouer à une carrière hérissée de ces difficultés. Grace au nouvel adage, l'étude de la médecine est devenue aussi facile que son exercice, et l'on ne doit pas plus redouter aujourd'hui de l'embrasser, que de mourir sans l'avoir approfondie. Broussais nous l'assure, que le tiers de nos maladies a sa source dans la membrane muqueuse de l'estomac et des intestins, c'est-à-dire, que la *gastro entérite* est la base de la pathologie. La surexcitation de cette enveloppe gastro-intestinale donne naissance aux maladies aigües, et sa sous-irritation, ou, comme il l'exprime, sa sub-inflammation, est le fondement de presque toutes les affections chroniques. On ne pouvoit mettre plus à l'aise, et le médecin, et la nature elle-même.

Malgré la nouveauté de cette opinion vraiment libérale, on ne sauroit y méconnoître un air de famille avec l'école gastrique, un peu passée de mode, à la vérité, mais qui forme encore toute la science de beaucoup de médecins, qui cherchent toujours

dans l'organe digestif, c'est-à-dire, les premières voies, les causes de tous nos maux. L'évidente liaison de ce grand organe avec tous les systêmes du corps, si prononcée tant dans les fonctions de la santé que dans les phénomènes des maladies, prête, en effet, beaucoup de vraisemblance à cette opinion. Quand on observe attentivement ce qui se passe dans l'acte de la digestion, on ne sauroit s'empêcher d'y voir, en miniature, il est vrai, tous les traits d'une maladie. Bien que les substances alimentaires, destinées à la réparation, soient en rapport d'amitié avec la muqueuse de l'estomac, cependant, de l'infinie distance qui les sépare de nos humeurs, dans la nature desquelles elles doivent être converties, ressort une sorte de caractère d'hétérogénéité relative, que fera disparoître la force digestive, mais que le travail même de la digestion oblige de reconnoître, en dépit du paradoxe apparent que semble renfermer cette idée. Que voit-on dans l'acte de la digestion des alimens les plus simples? une augmentation de la vie organique, une diminution de la vie animale, une nuance d'obtusion de la vie intellectuelle. Le sentiment, le mouvement ont décru dans l'homme extérieur, pour s'accroître dans l'homme intérieur. La chaleur a passé de la périphérie au centre; un peu de frisson même, que le vulgaire regarde comme le signe des bonnes digestions, se fait sentir à la surface, tandis que les centres s'échauffent davantage; le coeur et toutes ses dépen-

dances sont stimulées; le repos est préférable à la motion, le sommeil demande à succéder à la veille; il semble, enfin, qu'un peu de fièvre aille se développer. Voilà ce que j'appelle l'esquisse assez ressemblante d'une maladie. Que la digestion soit manquée, et on la verra sortir de cette esquisse, avec tous les traits qui lui appartiennent. C'est dans cette observation que l'école gastrique a puisé la vraisemblance de l'existence du siège de nos maladies dans les premières voies. Si cette opinion n'est pas la vérité elle-même, elle y touche au moins de bien près. Il faut bien le croire, puisque les théories les plus opposées de principes, ont donné la même importance aux fonctions du ventre, dont on pourroit dire qu'elles sont toutes sorties.

En effet, après la surface du corps, et celle interne du poumon, qui nous mettent en rapport avec l'atmosphère, la muqueuse interne, qui commence à la bouche pour finir au sphincter du rectum, n'est-elle pas, nuit et jour, en état de stimulus, excité par la foule des impressions variées que lui portent les alimens et les boissons, diversifiés comme la nature qui les renferme? nulle proportion ne peut être établie entre les fonctions des surfaces externes, et de cette dernière toute intérieure. Les alimens, ainsi que l'air, sont fabriqués par la nature. Mais nous respirons l'air, tel qu'elle nous l'offre, et la préparation des alimens est notre ouvrage. Si l'on excepte les fléaux

épidémiques et contagieux qui le vicient, l'air a toujours assez de vitalité. Aux erreurs inséparables du choix des substances alimentaires se joignent celles de la qualité et de la quantité, qui sont en notre pouvoir. On ne peut chercher ailleurs les raisons de la plus grande sujétion de l'organe digestif à l'état pathologique, et c'est aussi là que tous les systêmes ont cherché les causes de nos maladies.

De ce point de vue commun à toutes les théories médicales, sont sorties toutes les divergences qui les caractérisent. Si l'erreur les élève pour les renverser, et faire place à une autre erreur, c'est que l'on ne peut qu'errer, lorsque l'on quitte les voies de l'observation, pour la spéculation. Les partisans de l'humorisme ne voyent que des sucs viciés, produit de mauvaise digestion: une bile surabondante résultat d'une constitution bilieuse. D'autre-fois c'est le sang qui domine, toujours par l'excès de la diathèse sanguine. La pituite et l'atrabile avoient aussi leurs causes dans la prédominance d'un systême d'organes. La méthode évacuante a du leur paroître le mode de guérison par excellence, et leur thérapeutique fut modelée sur celle de la nature, qui termine nos maladies par des évacuations. Mais ces évacuations, que nous pouvons si facilement imiter, la nature ne les opère que consécutivement à une autre opération qui n'est point imitable, dont nous ne connoissons que le nom, et les phénomènes extérieurs qui l'accompagnent. C'est

le travail que les anciens ont appellé coction, maturation. On a demandé à la chimie, à la fermentation, à la trituration, quelle étoit l'essence de ce travail; ces arts ont osé répondre explicativement, mais leurs données, tout ingénieuses qu'elles furent, n'ayant point rempli l'attente, l'humeur s'en mêla, et l'esprit irrité de cet obstacle, aima mieux nier ce mystère, que de s'arrêter, comme les anciens, à sa contemplation. Les mêmes hommes qui avoient si bien observé la coction des alimens dans l'organe digestif, les phénomènes qui accompagnent leur conversion en notre propre substance, et leur séparation des matières grossières, que la nature n'expulse que plus tard, refusèrent d'y voir l'image en raccourci du même travail dans tous les états pathologiques. Chose étrange, ils n'avoient pu composer du chyle, du sang, que dis-je! il est même hors de leur pouvoir de fabriquer un crachat, et ils s'arrogèrent le droit de circonvenir un atôme délétère, inconnu dans son siège comme dans son essence, de l'envelopper, l'enchaîner et l'expulser, sans connoître d'autre loi que leur bon plaisir, mais avec l'orgueilleuse pensée de se substituer à la nature, et même de faire mieux qu'elle. Les crises furent volontaires, comme les instrumens pour les opérer, étoient libres. On connoit quel fut, pendant le régne de cette opinion, le sort de l'humanité, saignée jusqu'au blanc, purgée jusqu'à la défaillance. Molière en a fait

justice, comme de beaucoup d'autres ridicules, que ressuscite tous les jours l'amour de la nouveauté.

La même impuissance de comprendre les crises, et leur travail préparateur, a jetté le Professeur Broussais dans un autre extrême. Beaucoup de philantropie s'est mêlé à la pensée d'en affranchir l'humanité; il a cru possible de les prévenir, en saisissant leur facteur. Les humoristes l'avoient placé dans une matière âcre, qu'ils vouloient soustraire, en l'évacuant; le solidiste moderne, qui n'a interrogé qu'une des voix de l'organisme, a cru qu'en faisant taire celle de la sensibilité et de la contractilité, il rendroit inutiles tous les fraix que se proposoit de faire la nature. Il ne nous dit pas quel est le stimulus qui met ces deux forces en jeu. La maladie n'est qu'une exaltation des phénomènes vitaux, produite par une irritation, d'abord locale, puis généralisée. La cause de cette irritation est dans les influences excitantes de la vie elle-même. Elle ne devient cause de maladie, que par son excès, et son effet, la maladie, n'est autre chose qu'une excitation trop vive. La matière organique ne pèche par aucune altération: point d'âcre, point de sucs, point d'humeurs viciées. Mais tout cela peut arriver et arrivera infailliblement, si l'on ne se presse de calmer l'irritation. C'est en vain qu'on confieroit à la nature le soin de se soulager, et de se calmer, en s'affoiblissant elle-même. La nature de l'irritation, de l'inflammation, n'en sauroit être changée, quoiqu'il

arrive fréquement qu'une inflammation, celle des yeux, par exemple, qui dans son état d'acuité, auroit cédé à la saignée locale, dans la chronicité où la laisse tomber la négligence, réclame l'emploi des toniques, qui en triomphent. Il faut se hâter d'extraire du sang, sur-tout celui qui se porte vers l'organe générateur de l'irritation. Dès qu'elle est vaincue, la maladie se termine; aucune crise ne signale sa terminaison, autre que l'effusion du sang, fauteur, avec l'excitabilité, de tout le trouble de l'économie animale.

Il arrive bien quelquefois que la nature se décharge par les voies urinaires, alvines, ou cutanées, mais c'est, ou un effet du transport de l'irritation des organes nobles sur ceux qui ne le sont pas, (aveu toujours précieux de la part d'une théorie qui nie les crises), ou bien le retour à ses fonctions, de la nature réintégrée dans son harmonie, par la destruction du stimulus.

Puisqu'il est question de noblesse d'organes, on ne refuse sûrement pas ce privilège à l'organe de la respiration. Comment se fait-il, qu'en dépit des saignées et générales et locales, le sang qui doit tout désorganiser, quand il surabonde sur une partie irritée, se borne à s'y dépouiller d'une matière visqueuse, que l'expectoration expulse, au grand soulagement du malade qui trouve son salut dans cette évacuation. Ce n'est point subitement que se fait ce travail, la nature y travaille successivement, et souvent a be-

soin de deux semaines, pour l'accomplir. Voilà bien un organe noble, et très noble, qui s'est délivré lui même, sans le secours des organes qui ne le sont pas. Il y a plus, on a remarqué que ces organes du second ordre sembloient respecter ce travail, que les sectateurs de l'excitation ne respectent guères, se montrant aveuglément plus sages que ceux qui en les excitant, pour accélérer la guérison, la prolongeoient, et quelquefois la rendoient impossible. Pendant ce travail intérressant, on voit presque toutes les évacuations suspendues; le ventre est immobile, comme saisi de la crainte d'interrompre le mouvement curateur de la nature.

Je sais qu'on peut objecter que, quand l'irritation est née ailleurs que dans le poumon, où elle a été transmise sympathiquement, il y a métastase. Je suis loin de le nier, et je sais aussi que ces transports d'irritation sont entourés du danger le plus imminent, quoiqu'on ait vu encore assez fréquemment l'organe noble se délivrer tout seul, témoin le cerveau, par un écoulement du nez, ou des oreilles. Mais quand l'irritation est primitive dans le tissu pulmonaire, comment se fait-il que l'excitation qui a résisté aux saignées les plus abondantes, succombe devant l'excrétion d'une matière qu'on a bien appelée puriforme, mais qu'on sait n'être point du pus? ne seroit-ce pas que, malgré les forces que l'émission du sang a fait perdre à la nature, il lui reste encore assez de cette

excitation tant redoutée, pour expulser les hétérogénéités, soit antérieures à l'excitation, soit postérieures à elle et son propre ouvrage. Il y a donc, en dépit de la théorie qui en conteste l'existence, des crises, que cette thérapeutique retarde, prolonge, suspend quelquefois, mais qu'elle ne sauroit toujours prévenir, et toujours empêcher.

Je terminerai ces réfléxions critiques par un exemple tiré de l'inflammation érésypélateuse de la face. Quoiqu'elle puisse se présenter dans toutes les saisons, l'été est celle qui est la plus propre à sa génération. En voit-on beaucoup céder à la saignée, à l'application des sangsues? les boissons délayantes, rafraichissantes, suffisent-elles toujours à sa guérison? Obéit-elle toujours au stimulus d'un vésicatoire placé antagonistiquement? il est rare que cette maladie ne s'accompagne pas d'un grand désordre de la membrane gastro-entérique, pour parler le langage moderne. Hyppocrate parle souvent du *materia turgens sursúm, aut deorsúm.* Tout cet appareil morbifique a été rebelle aux sangsues placées à la tête et a l'abdomen. On craint la retraite du stimulus sur le cerveau, parce que déjà la face pâlit et se dégonfle, sans aucune amélioration. Ne voilà-t-il pas que tout à coup une hémorragie nazale se déclare, est suivie d'un vomissement bilieux, ou d'une diarrhée de même nature, et que le malade, condamné par la théorie qui n'a pu faire réussir la saignée, qu'elle redoute de répéter par

ce qu'elle seroit prise en contravention avec de vieux principes qu'elle n'a point oubliés, et sa propre expérience qui lui rappelle que le sang est le frein de la bile, dont cette maladie est toute composée, ne voilà-t-'il pas, ai-je dit, que le malade donne un démenti formel à la théorie qui le supposoit excité par le sang, lorsqu'il n'étoit stimulé et brulé que par la bile, et qu'il guérit, en dépit d'un traitement diamétralement opposé à la nature de sa maladie!

N'en déplaise aux très humbles serviteurs de la gastro-entérite, je ne saurois croire à cette susceptibilité extrême, cette exquise impressionabilité pathologique dont on veut la revêtir. Je ne saurois croire que ce grand chemin appelé cavité intestinale, dont l'estomac est la tête, fréquenté sans interruption par des milliers de corps si variés tant dans leurs formes que dans leurs propriétés, soit dans un état si prochain de l'irritation inflammatoire. Elle est douée d'un haut degré de sensibilité, on n'en sauroit douter, mais on n'a peut être pas assez remarqué que cette faculté vitale est modifiée autrement que pour l'inflammation. Cette force vitale est, en quelque sorte, éclairée, c'est-à-dire, qu'elle a une faculté d'élection, qui lui fait rechercher certains élémens, et une autre de répulsion, qui la prévient contre d'autres élémens. Elle s'épanouit devant les uns, se resserre devant les autres; elle s'irrite, et s'appaise suivant la convenance ou disconvenance des objets, avec lesquels elle est en

contact: on la voit convulsivement agitée dans le vomissement, dans la colique, dans les diathèses vermineuses, mais ce stimulus, tout ressemblant qu'il soit avec l'excitation inflammatoire, doit en différer essentiellement, autrement il ne céderoit pas aussi facilement au *vis medicatrix* de la nature si souvent livrée à elle-même, et céderoit moins encore à la foule des moyens stimulans dont chaque famille est en possession, sous le nom de remèdes domestiques, pour pouvoir en faire l'application, dans ces affections, de toutes les plus communes.

C'est donc bien gratuitement qu'on fait peur à l'humanité d'un danger toujours imminent, qui si rarement se réalise. Il y a loin de cette timidité médicale, à la confiance sans bornes que les hommes accordent à la force digestive de leur ventre. Je ne sais comment dinent les sectateurs de cette doctrine, mais à coup sur, le gros de l'humanité paroit, ou peu pénétré de la qualité stimulante de nos sauces épicées, ou bien confiante dans la vertu des sangsues, destinées à neutraliser leur stimulus. C'est toujours avoir beaucoup fait, lorsqu'on ne peut changer les hommes, que d'avoir trouvé un remède sûr à des pratiques vicieuses, auxquelles ils ont la folie de ne vouloir pas renoncer. Car alors, comme ils veulent continuer de jouir, leur fidélité à la doctrine préservative est d'autant plus grande. On les a vus, au sortir d'un repas piquant, et un peu copieux, couvrir leur estomac

de sangsues, comme aussi, en cuirasser leur coeur pour le délivrer des battemens qu'y avoit laissés un drame par trop noir. Le verre d'eau sucrée, dépossédé par ces animaux sanguinaires, s'est réfugié au barreau et à la tribune, tandis que la fleur d'orange est réduite à parfumer la pomade, tout au plus à aromatiser les oeufs au lait. *opinionum commenta delet dies.* Que ces illustres proscrits se consolent. L'histoire nous apprend que l'usurpation est momentanée: leur restauration n'est point désespérée.

Avant de quitter Broussais, il est juste de le louer sur son adresse à caresser les imaginations malades. La douleur lui a de grandes obligations. Eh! qui ne craint pas la douleur? Elle est l'antithèse du bonheur, vers lequel son absence est le premier pas. Elle ouvre le chemin du tombeau, qu'on voudroit bien fermer pour toujours. A défaut de ce miracle, l'art qui le cache à nos yeux, est un art chéri. En faisant taire la douleur, il écarte de l'esprit la pensée du trépas, et la reconnaissance s'entend avec l'admiration, pour exalter son hommage. La théorie qui s'intitule l'ennemie de la douleur, ne pouvoit paroître à une époque plus favorable à son admission, à sa propagation. Elle a été trouvée délicieuse, dans le siècle des délices. Au suffrage des hommes qui n'aiment point à souffrir, elle a joint celui des hommes qui n'aiment guère plus à penser. Son auteur, à qui on ne peut refuser une intelligence supérieure, s'est chargé, en

pensant beaucoup, du soin d'en dispenser les autres. Tout est enchainé, et clair dans sa doctrine, qui brille de justesse de raisonnement. Elle est circonscrite dans quelques centaines d'axiômes, tous également incontestables, dès qu'on a laissé passer le premier. Enfin elle est à la portée de toutes les intelligences, ce sont ses propres expressions.

C'est trop de bienveillance peut être. Il eut été prudent et sage de laisser à la nature quelques uns des voiles dont elle s'enveloppe, ne fut-ce que pour stimuler l'esprit humain, si enclin à la paresse. Eh puis, n'est-il pas à craindre qu'on ne se précipite vers l'étude d'un art, qu'on a rendu si facile ! alors, la douleur n'a fait que changer de place; c'est le médecin qui souffrira d'avoir trop peu à faire.

D'après ces considérations, un long régne semble être assuré au systême, et de vastes états. Un jour peut être s'appercevra-t-on que la douleur si bien suspendue, ne tarde que plus ou moins a revenir; que les maladies, qu'on empêche d'éclore, en en comprimant le germe, n'ont jamais tort; que pour avoir perdu leur caractère primitif d'acuité, elles n'en existent pas moins; que pour éviter une crise, qui eut garanti la santé pour un long tems, le malade conserve une santé valétudinaire, qui peut être utile aux marchands de sangsues, dont il sera tributaire à chaque rechûte, (et elles sont inévitables, quand la maladie n'est pas jugée); que chacune de ces rechûtes

n'est qu'un retour de la nature à un travail utile, dont une nouvelle saignée la détourne encore; que l'obstruction, l'endurcissement sont les suites nécessaires de ce rafraîchissement voluptueux succédant à une chaleur propre à la résolution, comme à la suppuration, qu'il est quelquefois dangereux d'empêcher, comme par exemple; dans la parotide critique, et l'abscès à l'anus, également critique dans quelques pulmonies aigües; qu'il est trop heureux que cette nature, dont on nie les forces, dont on méprise les loix, se lassant des entrâves qu'on lui oppose, et sentant sa dignité, use encore assez souvent de sa puissance, pour opérer des crises envers et contre toutes les sangsues du monde, qu'on oppose à leur exécution: que si la théorie, qui a reçu ce démenti, ne se corrige pas, le malade pourroit bien se corriger, et abandonner un médecin qui, voulant abréger son mal, l'a prolongé, et lui fait succéder une convalescence dont la lenteur est en raison directe de la foiblesse introduite dans l'organisme par des pertes de sang inutiles; enfin, que, malgré l'oubli dans lequel son auteur laisse la doctrine d'Hyppocrate, il se trouvera parmi ses disciples, des esprits curieux de l'antiquité, si riche en grandes conceptions, que l'étonnement de voir de si beaux esprits méprisés, conduira à l'étude de leurs ouvrages, où il verront les grands traits de cette nature, si rapetissée par les modernes, les loix multiples de la vitalité ramenées par eux au despotisme d'un seul organe, qui,

pour donner l'impulsion à tous les autres, n'en est pas moins dans leur dépendance ; ils y verront, ainsi que dans leur propre expérience, que tous les organes sont à la fois excitans et excités; que l'excitation étant partout, la maladie, qu'on dit n'être qu'une surexcitation de la vie, peut être aussi partout; qu'il est, à la vérité, des organes qui par leur position et leur fonctions sont plus exposés à cette surexcitation, mais qu'il est faux d'en accuser toujours le sang, qui n'aborde, que parce qu'il est attiré par une irritation qui lui a préexisté ; que c'est à connoître cette irritation primitive qu'il faut s'attacher, comme premier élément du mal, parce que sa disparition sera promptement suivie de la cessation de l'abord du sang, qui n'est jamais qu'une cause secondaire, mais dont il plait à ceux qui ne peuvent pénétrer la première, de faire une cause primitive : que cette cause primitive, tout inconnue qu'elle est et restera dans son mode d'action sur l'intérieur de l'organisme, se dessine en dehors de lui par des phénomènes qui frappent les yeux, insuffisans, il est vrai, pour faire juger sa nature, quand on les isole d'autres phénomènes propres à les éclaircir, mais qui rapprochés d'eux, mènent d'induction en induction jusqu'à la saisir dans leur corrélation avec ces mêmes phénomènes; et que pour cela, il ne faut pas refuser d'admettre les individualités de l'organisme, celles des constitutions de l'air, et des saisons, la variété des génies épidémiques, tou-

tes choses sans le secours desquelles la diversité des maladies ne peut s'expliquer, leur diagnostic s'établir, leur traitement être rationnel, et le prognostic s'accomplir définitivement: ils verront que c'est parce qu'il est plus facile de composer une nature, que de la bien observer, de lui donner des loix, que d'étudier celles auxquelles elle est soumise, de n'admettre qu'une seule cause de maladies, que d'en reconnoître un grand nombre, (ce qui commande une étude particulière de chacune d'elles) qu'on nous donne, pour la troisième fois, une théorie de l'excitation, malgré le *collapsus* qui a suivi les deux premières, et qui ne peut manquer de succéder à la troisième.

Me voilà arrivé à l'époque récente de la publication de la nouvelle méthode curative du docteur Hahnemann, nommée *Homéopathie*.

L'auteur de l'organon est peu connu en France, malgré la traduction de son ouvrage en langue française. On n'a pas cru devoir faire à son auteur l'honneur de le lire, on a mieux aimé le préjuger. Il est vrai qu'il part d'un principe qui n'est pas fait pour lui procurer des lecteurs, ni de l'école ancienne, ni des écoles modernes. Il n'a guère de respect que pour Hyppocrate, et les sectateurs de sa doctrine. Son axiôme renfermant la loi des contraires: *contrariia contrariis curantur*, ne trouve point grace devant lui, qui propose de lui substituer la loi des semblables: *similia similibus sanantur*.

A cette proposition faite pour étonner, comment continuer le livre, qui s'ouvre par ce que tout le monde regarde comme un paradoxe? quelques lecteurs, parmi lesquels je me suis trouvé par hazard, ont poursuivi, ne fut-ce que pour voir jusqu'où peut aller l'esprit frondeur du siècle. Et pourquoi ne liroit-on pas Hahnemann, quand on a lu les rêves de ses prédécesseurs, qui respectent encore moins ce qu'il y a de plus respectable dans le monde? que nous importe qu'ils admettent la maxime fondamentale du père de la médecine, lorsqu'ils renversent de fond en comble tout l'édifice de sa doctrine! Ce n'étoit pas la peine d'avouer la loi des contraires, pour faire le contraire de ce que cette loi prescrit.

En opposition à ces nouveaux chefs-d'école, Hahnemann laisse la doctrine d'Hyppocrate subsister toute entière. Elle est conséquente à son axiôme, qui a du paroître le plus sage, tant qu'on en connoissoit pas un meilleur. Il n'accuse ni les hommes, ni les siécles; on ne pouvoit pas mieux faire avec un principe que la raison et la morale devoient avouer, parce qu'il étoit raisonnable, dans l'ignorance où nous sommes des loix de la nature humaine, de supposer qu'elle procéde à la guérison de nos maladies, comme nous procédons nous mêmes à la satisfaction de nos besoins, qui sont des espèces de maladies, en leur opposant presque toujours des sensations contraires à nos sensations, comme le froid à la chaleur, la chaleur au froid, l'humidité à la sécheresse, et la

morale sanctionnoit ces oeuvres, dont le soulagement de l'humanité étoit l'objet. Tout cela subsiste depuis Hyppocrate, et subsistera éternellement, est vrai, sera toujours vrai, et moral, tant qu'on ne saura pas que cette voie de guérison n'est point unique, tant qu'on ne connoîtra pas, ou qu'on ne voudra pas connoître que, si l'on peut guérir en opposant du chaud au froid, ou du froid à la chaleur, ou en assoupissant une douleur, la guérison n'est pas moins certaine, en procédant en sens contraire, c'est-à-dire, en ajoutant un peu de froid au froid, un peu de chaleur à la chaleur, de même aussi un peu de douleur à la douleur, et qu'à la certitude de la guérison se joint l'avantage inappréciable de guérir doucement et plus promptement. Si donc il est vrai que l'on puisse guérir ainsi, il est également juste de reconnoître la vérité de la loi qui opère ces guérisons; par conséquent l'axiôme, *similia similibus curantur*, n'est pas moins l'expression de cette loi, que celui qui lui est opposé, n'est l'expression d'une autre loi de guérison, suivie et pratiquée depuis l'origine des hommes.

Telle est la proposition du docteur Hannemann, proposition qu'il fit à ses collègues il y a long-tems déjà, qu'ils rejetèrent, qu'il répéta à divers reprises, sans plus de succès, acceptée par quelques hommes impartiaux, que l'expérience convainquit, et qui par la multitude des cures brillantes qu'ils opérèrent, autant que par des écrits lumineux, ont enfin depuis

quelques années fixé l'attention publique. Quand les choses en sont venues à ce point, il n'y a plus à reculer: si la doctrine est fausse, il faut qu'elle succombe; les cent voix de la critique n'ont pu la renverser; donc elle porte le sceau indestructible de la vérité, et l'humanité va entrer en possession d'un moyen de plus, de terminer ses longues et nombreuses douleurs.

Que répondre à un pareil langage? renvoyer le prononcé du jugement après l'expérience. Toute autre conduite est suspecte de partialité. En effet, que signifie le procès intenté par plusieurs incroyans contre l'auteur? ils veulent le réfuter, en lui opposant leurs principes, qu'il ne nie pas, qui sont vrais dans leur ordre, qui n'empêchent pas les siens de l'être aussi dans le leur. Ils ont raison tous deux, comme cela arrive fréquemment dans certains litiges, et le combat continue, parce que l'on ne veut pas s'entendre. Continuez, leur dit-il, de guérir la brulûre par l'application des choses froides, ou calmantes; votre malade guérira, il n'y a pas de doute. Mais essayez de faire comme certaines gens, qui rapprochent la main du feu, pour éviter la suppuration, et vous verrez qu'il guérira également, mais plus promptement. Argumentant ensuite d'après eux-mêmes, il ajoute que, tout en niant la loi des semblables, ils en font l'application la plus rigoureuse dans la cure du membre gelé. Est-ce la faute de l'auteur, si l'on a rempli aveuglément et depuis si long-tems de semblables pra-

tiques, sans s'en être demandé la raison? On conseille au voyageur accablé de fatigue et de chaleur, de se rafraîchir et se conforter avec quelque peu de vin ou quelques gouttes de son esprit, parce que l'expérience a prouvé que c'est le meilleur rafraîchissant, le plus sûr confortatif en pareil cas, et l'on s'est arrêté là. Ne violoit-on pas la loi des contraires, en défendant à ce même voyageur de boire des liqueurs fortes, lorsque, saisi par un froid vif, il est porté au sommeil? et parce que l'auteur a marqué ces contradictions, on refuse de l'entendre! mieux eut valu se demander à soi même, comme il l'a fait, la raison de ces phénomènes et de leur constante apparition. Cette curiosité eut conduit à tenter, d'abord dans de légères indispositions, puis dans des affections plus graves, la guérison par des procédés, opposés, il est vrai, à la loi des contraires, mais aussi, analogues à ceux qui déterminoient ces cures, que nous opérons tous les jours, sans vouloir les comprendre, et la loi des semblables eut apparu, comme elle s'est révélée à l'auteur de l'organon. Nous lui devons, d'avoir élevé cette loi, considérée jusqu'ici, par le défaut de recherche, comme une loi exceptionnelle, au rang d'une loi générale de l'organisme. Qu'ensuite l'auteur ébloui par le brillant de sa découverte, comme par celui des nombreux succès de son application, se soit laissé entraîner par une sorte d'enchantement jusqu'au point de ne plus voir de vérité que dans cette loi nou-

velle; quel est l'homme assez maître de lui même, pour éviter cet écueil de l'amour propre, lorsque le nôtre succombe tous les jours à des tentations moins puissantes? cette prétention l'a quitté depuis long-tems. Hahnemann a reconnu depuis, qu'il n'a point créé l'art de guérir, mais ouvert une voie nouvelle de guérison à un art qui en possédoit déjà de multiples.

Toute incontestable qu'elle soit, la gloire attachée à cette grande découverte ne seroit qu'une vaine gloire, si cette loi, d'exceptionnelle qu'elle fut long tems, n'eut été généralisée dans son application. C'est ici que s'accomplit le grand homme, que laissoit déjà deviner sa première découverte. Tant qu'il eût manqué à l'art de guérir, des remèdes semblables dans leurs effets aux effets des maladies, *similia similibus sanantur*, la loi trouvée, ou restoit circonscrite dans le petit nombre des cas que l'empirisme reconnoissoit être le théâtre de son exercice, ou n'eut guidé que d'une manière incertaine le praticien, obligé de chercher l'action d'un remède au milieu de tous les actes qui accompagnent une maladie. Avec le talent même de la divination, l'erreur étoit inévitable. Il falloit un miroir plus fidèle, pour réfléchir les phénomènes médicinaux. Il le trouva dans l'homme qui jouit d'une santé parfaite. Il la perd sous l'influence d'un remède qui trouble son organisme. Mais du moins les phénomènes morbifiques qu'il éprouve et montre

à l'observateur, appartiennent-ils exclusivement à la substance médicamenteuse éprouvée. La maladie qu'elle a constituée, est son propre ouvrage. Elle dessine d'une manière sûre, avec des couleurs fidèles et vraies, les propriétés de cette substance. Supposons que la substance éprouvée ait produit des coliques, et du tenesme, avec de la diarrhée; des selles tantôt liquides, tantôt molles, tantôt dures, précédées, accompagnées et suivies de douleurs, avec l'envie de retourner à la selle tout de suite après en être revenu, mais avec impossibilité de rien rendre; si cet état du ventre, qui augmente par le mouvement, s'accompagne du pincement des intestins, et du ballonnement de l'abdomen, surtout de la région du nombril, avec le sentiment de la faim, qui n'est pas de l'appétit; si la soif n'existe pas, mais qu'il y ait de la chaleur à la face, dont tantôt une joue pâlit, et l'autre rougit, et que la tête soit lourde, et les membres brisés, le sommeil nul ou inquiété par des rêves, ce remède est celui qu'il faudra administrer à un malade dont tous les symptômes de la maladie répondront à ceux que je viens d'énumérer. Il s'appelle rhubarbe. Il guérira et très vîte, par la même raison que la partie brûlée, exposée à un degré de chaleur de plus, ou mouillée d'une liqueur spiritueuse guérit sûrement et plus promptement que par l'application du froid, ou des remèdes assoupissants. En multipliant les épreuves, et variant les substances à éprouver, toujours sur les

santés les plus belles, on se forme une collection de différentes maladies artificielles, dont le nombre finira un jour par égaler celui de nos maladies naturelles, et quand nous serons parvenus à ce niveau, il ne se trouvera plus une maladie dont l'image ne soit fidèlement représentée dans les tableaux divers des phénomènes pathologiques produits par les épreuves des substances médicinales. C'est alors que la loi nouvelle des semblables, en recevant une application générale, deviendra, comme l'a voulu prématurément le docteur Hahnemann, la seule voie de guérison, et l'unique fondement de la médecine. La loi des contraires, reléguée dans les archives de la science, y marquera chronologiquement combien fut lent le perfectionnement de l'art le plus utile à l'humanité, tandis que l'on voit marcher à pas de géant l'accroissement de ceux qui n'ont été inventés que pour lui nuire.

Il étoit juste que le médecin, qui ne veut pas cesser d'être rationnel, pût s'expliquer le mécanisme des guérisons opérées en vertu de la loi des semblables. Quoique cette prétention ne s'accorde guère avec l'insouciance empirique qu'on a toujours montrée pour le petit nombre de nos spécifiques, qui ne possèdent une vertu curative certaine et invariable, qu'à la faveur de cette loi, qu'ils ont aidé Hahnemann à découvrir, et que la science, qui, sans connoître le pourquoi et le comment de ses services rendus à l'huma-

nité, la serviroit avec plus de sureté, de douceur et de promptitude, et dans tous les genres de maladies, seroit déjà une science propre à satisfaire le coeur, et bien préférable à celle qui, pour raisonner à perte de vue, n'en sait pas mieux ce qu'elle fait, Hahnemann, en surprenant ce secret à la nature, et le soumettant à une observation scrupuleuse, le rattacha à d'autres loix également connues, mais qui, faute d'avoir reçu une juste interprétation, restèrent comme la loi primitive, isolées, et comme elle, d'une foible utilité pour l'intelligence de l'oeuvre des guérisons.

Il ne faut pas s'attendre a le voir descendre dans les profondeurs de l'organisme, pour y chercher, à l'instar de nos maîtres, la cause prochaine de son désaccord. Ce n'étoit pas la peine de substituer une hypothèse à une hypothèse. C'est parce que nos théories, enfans de l'imagination, ne l'avoient point satisfait, qu'il renonça quelque tems à l'exercice d'un art, où il trouvoit que c'étoit trop pour un artiste, d'ignorer à la fois et l'instrument dont il se sert, et la matière au travail de laquelle il doit servir. Il employa ce loisir à l'exploration de la matière médicale, et quand elle fut née de ses propres douleurs, que partagèrent avec lui ses disciples, il s'étonna de voir naître en même tems sa soeur jumelle, la pathologie. A la vérité, cette seconde science ne renferme ni classes ni genres; il ne naquit que ce dont la nature étoit enceinte, c'est-à-dire, des espèces, oui, des

maladies spéciales, qui ne peuvent être guéries que par des spécifiques.

Cette double naissance remplissoit à ses yeux tout le vide dans lequel nous avoit laissés la plénitude de nos systêmes, pour lesquels rien n'est inexplicable. Si la maladie du médicament peignoit mieux que toutes nos pathologies, les maladies auxquelles nous sommes exposés, à son tour l'ensemble des symptômes dont elles s'accompagnent, indique bien mieux que nos matières médicales le remède spécifique qui leur convient. Je sais que la cause n'a point encore paru jusqu'ici, et l'habitude de la voir, ou tout au moins de la supposer, rend ses juges inexorables sur ce point. L'humoriste s'attend peut être à entendre parler d'un âcre irritant; le solidiste d'un stimulus en plus ou en moins; le chymiste d'oxygène, l'hyppocratiste de constitution épidémique, ou de diathèse dominante, le contrastimuliste d'antagonisme.

Hahnemann est à la fois tout ce que chacun de ces messieurs est séparément: il ne leur refuse rien de ce qu'ils supposent, parce qu'il trouve que la machine humaine est assez compliquée, pour renfermer toutes ces causes à la fois. Mais il n'ose prononcer que chacune d'elle soit la cause efficiente du mal, comme chacun d'eux semble n'en pas douter. Cela pourroit lui être indifférent, pourvu que son remède guérisse, et en cela, il ne feroit qu'imiter ses collègues, qui administrent le kina, sans s'embarrasser de la cause

efficiente de la fièvre intermittente. Il feroit même mieux qu'un d'entr'eux qui la fait naître d'un stimulus qui se transporte de l'estomac à la peau, pour revenir le lendemain ou le surlendemain, de la peau à l'estomac, et néanmoins attaque ce stimulus avec le stimulus du quinquina, donnant ainsi un démenti à sa doctrine. Eh bien! cette cause est inconnue, impossible à connoître; on la cherche en vain depuis deux mille ans, on la cherchera autant de tems encore, sans plus de succès; mais heureusement, on peut s'en passer: c'est l'affaire de la nature, et celle du médecin est de connoître un remède qui l'anéantisse, et il l'anéantira, s'il a la propriété de produire sur l'homme sain des symptômes semblables aux symptômes de la maladie produite par cette cause.

Rigoureusement cette raison doit suffire, puisque la guérison s'en suit. Le malade s'en contente, et c'est pour les malades que la médecine a été inventée. Pour le professeur, plus difficile en matière de preuves, Hahnemann ajoute: « quand vous pourrez me dire com-
« ment le médicament donné à un homme sain désac-
« corde son organisme, je vous dirai à mon tour com-
« ment il est désaccordé par les causes ordinaires de
« nos maladies. Je vous préviens d'avance que je ne me
« contenterai pas de vos explications ordinaires, dont
« tous vos livres sont remplis, qui se contredisent les
« unes les autres, et n'apprennent rien; c'est pour cela
« que j'aime mieux me taire, que de vous en donner de

« semblables. Je me borne à répéter que cette cause « est, non seulement impossible à pénétrer, mais en- « core inutile à connoître; qu'il suffit du médicament « à symptômes analogues à ceux de la maladie, par ce « que, dés qu'il a la propriété d'engendrer les mêmes « symptômes, il doit avoir celle de désaccorder l'orga- « nisme de la même manière que l'a fait cette cause igno- « rée, laquelle est identique avec la cause renfermée « dans la vertu du médicament. Tout le reste est de « pure curiosité. Cela est si vrai, que même en con- « noissant cette cause interne, il n'y auroit encore autre « chose à faire que ce que l'on fait, en l'ignorant. » Il assure ceux qui voudront l'imiter, que la guérison s'opère, comme par miracle. Donc ce mode de gué- rison ne recevroit de la connoissance de cette cause aucun perfectionnement.

Il reste au docteur Hahnemann à expliquer com- ment les symptômes du médicament enlèvent ceux de la maladie, ou bien, en d'autres termes, comment la cause morbifique artificielle dn médicament déplace la cause morbifique naturelle de la maladie. Car, pour qu'il y ait guérison, il est indispensable que ces deux causes quittent l'organisme, après le départ desquelles il ne restera que la santé. Je pourrois renvoyer le lec- teur à l'ouvrage, où ces développemens sont offerts par l'auteur avec une logique irrésistible.

Mais puisque j'ai commencé l'exposé abrégé de sa doctrine, je le terminerai, en répondant pour lui que,

l'analogie de ces deux causes donnée, (je veux dire, la cause de la maladie artificielle semblable, et la cause de la maladie naturelle, et elle est démontrée par la conformité des effets de l'une et de l'autre, qui se ressemblent), il faut, de toute nécessité, que le remède, qui renferme la première de ces causes, entre en contact immédiat avec la seconde, c'est-à-dire, qu'il se rende immédiatement à l'organe souffrant, qui en est le siège et qui ne souffre que par sa présence. (Cette assertion est encore placée hors de doute, par la faculté que possède ce remède de constituer dans le même état de maladie le même organe chez un homme sain). De ce double phénomène il résulte, qu'on ne peut se dispenser d'y voir une affinité, à laquelle on donnera tel nom qu'on voudra, entre cette cause artificielle et cette cause naturelle, affinité en vertu de laquelle il s'établit dans le même organe une seconde maladie semblable à la première. Y resteront-elles toutes deux? non, car le malade auroit perdu plutôt que gâgné à cet évènement. Cependant l'expérience journalière prouve que le malade éprouve un surcroît des mêmes symptômes. Ce surcroît ne peut venir que de l'addition des symptômes du médicament analogues aux symptômes semblables de la maladie; mais comme ces symptômes sont de la même nature, ils doivent, en raison de leur prévalence sur ceux de la maladie, faire disparoître ces derniers relativement plus foibles, parce que

deux sensations de même espèce ne peuvent occuper à la fois la nature, qui devient insensible à la plus foible, pour se laisser impressionner par la plus vive. Il reste encore une maladie, mais ce n'est plus la maladie naturelle, dont la cause est vaincue par la cause plus active renfermée dans le médicament. Le même désaccord de l'organe subsiste, il est même augmenté, mais ce désaccord est le même que nous avons vu le médicament produire sur l'homme sain. Ce n'est plus le désaccord que produisoit la cause naturelle, c'est celui que le médicament a la faculté de produire, et dont la terminaison est en la puissance du médecin, parce qu'il est maître de la dose de son médicament.

Telles sont les conditions rigoureuses de la guérison dans l'emploi homéopathique des médicamens. Sans l'affinité dont je viens de parler, qui n'est autre chose que la spécificité, si mal comprise jusqu'ici, et sans l'empire le plus absolu du médecin sur la matière médicale, cette méthode de guérir, la plus parfaite de toutes celles connues, seroit la plus incertaine et à la fois la plus dangereuse. On peut en voir tous les jours les effets pernicieux dans la pratique de quelques médecins qui, pour s'être fait une fausse idée de la facilité de l'exercice de la médecine homéopathique, ou nuisent à leur malades, ou ne leur font aucun bien. Ils pèchent contre la spécificité des médicamens, ou contre la justesse de la dose, sur la quantité de la-

quelle, comme dans l'allopathie, ne règne pas l'arbitraire.

Mais jusqu'ici, objectera-t-on avec fondement, la guérison n'est point encore opérée, puisqu'il survit à la maladie de la nature, la maladie du médicament. Il y a même aggravation du mal, détérioration du malade, qui souffre davantage sous l'influence du médicament, qu'il ne souffroit sous l'influence de la nature. L'auteur en convient non seulement, mais il ajoute qu'il le faut, sous peine de voir manquer la guérison. Faisant abstraction de cet accroissement du mal, contre lequel l'humanité semble avec une apparence de raison s'élever, derrière lequel la mauvaise foi veut se retrancher, et sur lequel l'auteur rassurera les uns et les autres, il argumente comme l'école ancienne, quand elle argumente bien, et prenant en considération ses propres principes, et ses aveux, comme par exemple; après des évacuations abondantes du ventre, on voit succéder la constipation; après la sensation d'un grand froid, survenir une vive chaleur; après l'usage de l'opium, l'état d'une veille prolongée; il en conclut que l'organisme est soumis à une autre loi, en vertu de laquelle chacune de ces sensations est constamment remplacée par la sensation contraire; et comme la sensation ne peut y naître sans une cause qui l'excite, cette cause, en médecine étant médicamenteuse, il en résulte que le médicament qui l'excite, a deux effets visibles: un effet primitif, marqué, pour

le purgatif, par exemple, par l'évacuation; un effet consécutif, qui se manifeste par une suppression de l'évacuation, qui garde avec elle un rapport d'égalité, ou d'équilibre. Pour éviter toute dispute, il se presse d'annoncer que de ces deux effets qu'il prête au médicament, il n'y a que le premier qui puisse être considéré comme actif, le second étant une suite inévitable du premier, que la nature reçoit passivement, et contre lequel effet primitif s'opère sa réaction, qui donne naissance à l'effet consécutif, où elle est toute active, et le médicament en état de passivité.

Ces principes admis, et considérés une fois comme incontestables, il n'est plus difficile de comprendre pourquoi la maladie du médicament ne tarde pas à disparoître, après la disparition de la maladie naturelle. Cette seconde loi n'est pas moins invariable que la première dans ses résultats; et, puisque la prévalence de la maladie médicinale sur la maladie naturelle a forcé cette dernière à la retraite, par l'accomplissement de la première loi, il faut, en exécution de la seconde, que l'effet consécutif succède à l'effet primitif. Or, l'effet primitif étant la maladie qui est restée après la fuite de la maladie naturelle, il disparoîtra, cet effet primitif, aussitôt que l'effet consécutif commencera, lequel effet consécutif étant le contraire de la maladie, ne peut et ne doit être que la santé elle-même, c'est-à-dire, la guérison.

Il ne reste plus à démontrer, après la corrélation du remède avec l'organisme souffrant, c'est-à-dire, sa spécificité, qui consiste dans la faculté de produire des symptômes semblables à ceux de la maladie, il ne reste plus, dis-je, à démontrer, que la condition nécessaire du rapport de sa force d'action avec la force de sentir de l'organisme. Voilà une seconde affinité d'une importance non moins grande que la première. Car, s'il importe que le remède, pour enlever la maladie, jouisse de la spécificité, il importe bien davantage encore, que sa dose soit exactement mesurée sur le degré de receptivité de l'organisme. L'auteur se plait à croire que le médicament se rend directement à l'organe siège du mal. Il fonde cette opinion sur ce que, plus ou moins promptement, cet organe est plus douloureusement affecté, après l'administration du remède. Il n'est aucun inconvénient à laisser l'option entre la voie directe et celle de la sympathie. Qu'importe le chemin que fait le remède, pourvu qu'il arrive au siège du mal! mais il importe infiniment que la prévalence de ses symptômes propres sur ceux du mal soit la plus foible possible, pour réduire l'aggravation nécessaire du mal à son *minimum*. Il prie donc les médecins, que la nécessité de cette aggravation allarme, comme aussi ceux qui n'ont que l'air de s'en affliger, de croire qu'il ne leur communique point sa méthode, sans leur communi-

quer en même tems le moyen de préserver le malade d'une aggravation trop forte.

C'est dans l'épreuve des remèdes sur l'homme sain, qu'ont été puisées les règles du traitement de l'homme malade. On voit toujours l'auteur s'adresser aux sources d'une eau vive et pure, pour y saisir les images qu'elle seule peut réfléchir purement. Si l'état parfait de la santé des hommes qui ont subi ces épreuves, ne produisit, comme une terre vierge, que les fruits uniques et purs des germes médicinaux qu'on y avoit semés, il fournit également à l'auteur de ces essais un thermomètre, indicateur sûr de la sensibilité. Cette faculté n'est point répartie à l'universalité du genre humain, dans la même mesure. Son échelle est graduée presque à l'infini, et c'est sur cette échelle que l'expérimentateur dose les substances destinées à convertir ces belles santés en maladies momentanées et institutrices.

Vouloit-on simuler l'hydrophobie, l'épilepsie, la mélancolie, il n'étoit pas administré la même quantité de belladona, de cuivre, et d'or, aux personnes sujets de ces expériences. Les fautes étoient inséparables de ces essais; mais toujours étoient-elles moins nuisibles que celles qu'on ne sauroit éviter, en éprouvant un remède sur l'homme malade, qui apprenoit ainsi, et souvent tout seul, sans utilité pour l'art, que le remède étoit contraire à son mal et ne lui convenoit pas. Cette échelle de sensibilité une fois dressée

sur l'homme en santé, il apparoit d'abord au bon sens, et comme principe général, qu'elle doit recevoir de l'état de maladie une exaltation inconnnue à l'homme sain: de là les divisions et subdivisions de la substance médicinale, jusqu'à des fractions, dont l'extrême a paru ridicule, parce qu'on voit dans le monde des personnes d'une sensibilité inexprimable, d'une sensibilité portée, selon l'expression usitée, jusqu'au ridicule; il falloit que la dose le devînt aussi. C'est à l'oeil, c'est au tact de l'homme de l'art à appliquer avec justesse ces graduations, en y employant d'une manière utile le tems qu'il perd à la recherche d'une cause efficiente, qui semble le fuir, à mesure qu'il la poursuit.

Ce travail, qui est loin d'être facile, répond au reproche qu'on a fait à cette méthode, de paralyser l'entendement, et de mettre la pensée dans les yeux et les oreilles. S'il est vrai que la comparaison soit à la fois une des plus belles formes du langage, et un des plus grands moyens de l'éloquence persuasive, la méthode homéopathique non seulement laisse ces deux précieux avantages au médecin, mais encore en met la possession au rang de ses premiers dons, comme au nombre de ses premiers devoirs.

C'est avec ce levier puissant de l'intelligence, qu'il soulevera la masse d'obscurité qui couvre nos maladies. Ces ténèbres conservent encore toute leur épaisseur, en dépit des efforts de tous les autres pouvoirs.

de l'esprit pour les dissiper. L'imagination s'offrit, pour percer le nuage, qu'elle épaissit encore, au lieu de l'éclaircir. Ses illusions séduisirent, mais ne donnèrent pas le mot de l'énigme, qui ne peut se trouver que dans la force intellectuelle dont l'objet est de rapprocher, de comparer, de chercher les similitudes, de remarquer les dissemblances, que présentent les objets entr'eux.

Qu'on essaye ce travail, et l'on verra que pour manquer d'attrait, il ne manque pas de difficulté. Il faut tout l'intérêt que l'humanité réclame, pour décider au courage de la vaincre, et à dévorer l'ennui que ne peut manquer d'éprouver, dans cette occupation, l'homme que n'animeroit pas vivement l'amour de ses semblables. Que si ce mobile venoit à perdre de sa force, l'esprit n'est-il pas là pour le remonter, ou le remplacer par le plaisir, si fortement senti de la difficulté vaincue.

L'auteur devra-t-il se justifier du reproche d'aggraver le mal, pour le guérir? il n'est que deux tribunaux auxquels on puisse le citer, celui de la nature, et celui de l'humanité. La nature l'a déjà absout du crime d'avoir osé échanger les longues angoisses de la crise, contre une nuance de douleur, qui lui rend plutôt son harmonie. Et les hommes seront-ils plus sévères que leur mère commune? je n'ose croire que, l'orsqu'on a tant de compte à rendre soi-même, on puisse en exiger avec rigueur des autres. Et cette

foule de remèdes essayés, avant de rencontrer celui qui doit faire du bien, peuvent-ils soutenir le parallèle avec la courte irritation d'un remède sûr, dont l'action disparoît promptement avec la maladie qu'il emporte? au reste, ce procès est déjà jugé au lit du malade, prêt à permuter une série de douleurs contre l'épreuve d'un moment. Ce genre de courage est le plus commun. Ce sont les longues souffrances qui effrayent la patience de l'homme, toujours plus courte qu'elles.

On trouvera peut-être étrange de m'entendre, après avoir fait le procès aux faiseurs de systêmes, prodiguer l'éloge à celui de Hahnemann. Je ne sais si je me trompe, mais Hahnemann n'a rien de commun avec les chefs de nos écoles. Il peut avoir d'un principe vrai tiré de fausses conséquences, tandis que ses antagonistes ont d'un principe faux déduit des corrolaires d'une justesse admirable. Son tort pourroit être d'avoir voulu systématiser ses connoissances nouvelles. Qu'eût-on dit, s'il les eût offertes incohérentes et sans ordre? est-on reçu aujourd'hui dans le monde, sans parler le langage du monde? qui loge dans un édifice, qui ne soit pas avoué par l'architecture, et comme on veut des fondemens, une façade, des aisles, et des compartimens à sa maison, de même aussi, exige-t-on qu'une science, toute neuve qu'elle soit, ait les formes dont sont revêtues les autres sciences? Les idées de Hahnemann auroient peut-être pu s'en passer. Quand cela n'eut servi qu'à leur donner une sorte

de nudité, caractère exclusif du vrai, et bien préférable à ces vains ornemens qui, comme les élégantes façades de Potsdam, annoncent mensongèrement le plein, tandis qu'elles ne cachent que le vide.

Hahnemann ne ressemble qu'à Hyppocrate. Comme lui, il a trouvé une loi de la nature, incontestable, quoique contestée, la loi des semblables. Chacun de nous eut pu en faire la découverte; elle lui est propre; mais à défaut de propriété, nous pouvons la lui emprunter, et d'autant plus facilement, qu'il nous l'offre lui-même. L'application de cette loi aux maladies, en abrège le cours, en diminue les dangers; elle supprime les crises, ou plutôt les avance, en aggravant un instant le mal, (car c'est une crise que cette aggravation, seulement plus douce, et placée au début du mal, tandis que la nature soumise à la loi des contraires, l'exécute orageusement et comme une catastrophe terminant de longues et périlleuses douleurs). Tout cela n'est point arbitraire, comme la volonté de nos théories; c'est la nature elle-même, qui s'exécute, quand le remède qu'on lui présente est semblable à la maladie qui l'opprime, et qu'elle ne vaincra, qu'après avoir appelé longtems et douloureusement une irritation de même nature, mais de quelque chose plus forte que l'irritation à laquelle elle est en proie, tandis que, la recevant du médicament spécifique qui la renferme, elle ne passe instantanément à une douleur plus vive, toujours en vertu d'une loi également

incontestable, que pour échapper plus promptement à l'une et à l'autre.

Ce n'est point gratuitement que Hahnemann envisage cet accroissement de la maladie, comme un phénomène critique. Sectateur de sa doctrine, je puis assurer que les cures homéopathiques s'opèrent rarement, sans produire les évacuations concomitantes des crises, qui sont l'oeuvre de la loi des contraires. Elles doivent en différer par la violence des mouvemens, comme dans la quantité des matières évacuées, et voici l'idée que je m'en forme. Dans une affection bilieuse, l'organe de la bile, désaccordé sépare une énorme quantité de cette humeur, sans qu'on sache pourquoi, ni comment. On la voit couler abondamment pendant le cours de la maladie ; on l'aide même à sortir, et son dernier éclat signale le moment critique, ou le foie va rentrer dans son accord naturel. Qu'un remède homéopathique soit administré dans le principe de l'affection, il n'y a point d'évacuation, parce que la secrétion est à peine commencée; un peu plus tard, elle se montrera; plus tard encore elle sera plus abondante. Je garantis, avec toute la foi de l'honneur, que j'exprime ce que j'ai vu, et comme je l'ai vu. La conséquence que j'en ai tirée m'a paru naturelle: que la pathologie humorale n'est point un vain songe, mais que le rêve se trouve dans l'idée de faire rentrer, par les évacuans, l'organe qui secrète trop, ou secrète vicieusement, dans son accord naturel. Il

est bien plus juste de penser que cette secrétion vicieuse, ou trop abondante, ne cessera, que quand l'irritation qui forme ce désaccord, aura cessé. Si sa nature pouvoit être connue, il y a longtems que l'art de guérir auroit la certitude des sciences exactes et positives. Dans l'impuissance où l'on se trouvoit de la signaler, il a bien fallu recourir à l'invention.

J'ai dit plus haut ce qu'on a essayé de mettre à la place de la nature, qui refuse de se laisser pénétrer, comme de se laisser faire violence; ce qui ne nous a point contentés, et ne peut nous satisfaire encore. Hahnemann propose de substituer à cette irritation, dont il s'embarrasse peu de connoître la nature intime, une irritation de même espèce, de la rendre un peu plus vive que la première, pour soustraire la nature à la sensation de la maladie primitive et l'occuper exclusivement de la maladie du médicament, qui est une maladie volontaire, dont la naissance, le cours et la terminaison sont au pouvoir de l'homme de l'art, qui possède sa matière médicale. Enfin, forçant l'aveu des médecins, qui veulent absolument connoître cette irritation primitive, avant de l'attaquer, il leur dit: que cette irritation primitive, est la même que celle qui est renfermée dans la puissance du médicament spécifique, où il n'est pas plus possible de la voir, que dans l'organe qui en est atteint, mais que la faculté qu'elle a de désaccorder l'organisme de la même manière qu'il

l'est par l'irritation primitive, indique assez son identité avec elle, et que cette démonstration équivaut à une preuve oculaire, laquelle preuve oculaire, si on l'exige rigoureusement, est administrée par l'inspection de ses effets sur l'homme sain, qui contracte, sous son influence, une maladie semblable à celle de l'homme malade, et par l'inspection de l'homme malade, dont la maladie ressemble à celle qu'a contractée l'homme qui jouissoit de la santé, avant de l'avoir perdue sous l'influence de l'irritation médicinale.

J'ai dit que Hahnemann avoit de la ressemblance avec Hyppocrate. En effet, plus on les compare, plus on trouve de points de contact dans leur génie, comme dans l'usage qu'ils en ont fait. Quoique ce ne soit pas le moment de les juger comparativement, ils est hors de doute que le médecin Grec, né dans les tems modernes, eut dévoilé ce que la nature a découvert au docteur allemand, comme aussi ce dernier eut également fondé, il y a deux mille ans, l'école des crises, nécessaires à la nature abandonnée à elle-même.

On sait que sa conscience, répugnant à la pratique de la médecine ordinaire qui attaque une cause inconnue avec des remèdes qu'elle connoît moins encore, se renferma, comme le vieillard de Cos, dans l'observation des procédés de la nature, qu'il ne s'est point amusé à peindre, parce que cela est fait, et qu'il eut été difficile de le faire mieux que ne l'a fait Hyppocrate. Mais le tems que ce dernier donna à ces belles

descriptions, Hahnemann le consacra à l'étude des propriétés des médicamens, étude d'où sont sorties ces beaux tableaux de maladies médicinales, qui ont tant de ressemblance avec nos maladies naturelles, qu'il entrevit l'analogie de la propriété des médicamens avec la propriété des causes internes de ces maladies.

De ses observations lumineuses, le père de la médecine conclut, que la nature procède à la guérison des maladies, en marchant d'irritation en irritation, jusqu'à ce que, la mesure en étant comblée, elle fasse un sublime effort, pour se délivrer de son ennemi. Chargé de l'aider dans ce combat, il ne s'attachoit qu'à tempérer cet effort qui, dans les maladies aigües, lui sembloit démesuré de grandeur avec l'attaque, et scellé de la foiblesse, dans les maladies chroniques, où il demandoit à être soutenu et excité, et le succès de ces deux pratiques fonda la loi des contraires, si parfaite pour remplir ces deux grandes indications.

De ses comparaisons de nos maladies avec les maladies des médicamens, Hahnemann conclut qu'il y avoit identité entre la manière dont certains médicamens dérangent l'organisme sain, et celle dont il est troublé par les causes de certaines maladies naturelles. La similitude des symptômes lui fit soupçonner la similitude des causes. Hyppocrate avoit dit: *Ex duobus doloribus major obscurat minimum*, et cette loi s'étoit nombre de fois justifiée sous ses yeux.

Il dut penser qu'une irritation substituée à une irritation, feroit cesser la première, en la prédominant. Mais il avoit vu en pratique, que souvent cette irritation substituée ajoutoit au mal, sans le faire finir; il dut se demander de quelle nature devoit être l'irritation médicinale? C'est ici qu'est marqué l'immense avantage d'être né deux mille ans plus tard que le médecin grec, qui n'eut d'autre lumière que celle de son génie, tandis que le docteur allemand trouva dans tout ce qui l'a précédé, la réponse qu'il eut vainement attendue dans l'enfance de la médecine. Les traditions, les descriptions, la lecture, sa propre pratique, et celle des autres, lui enseignèrent que c'est à une irritation semblable que la nature cède sa sensibilité à l'irritation de la maladie, pourvu que l'irritation nouvelle l'emporte sur l'irritation primitive, et le succès de cette pratique fonda la loi des semblables, si parfaite pour étouffer une maladie dans son germe.

Je ne m'arrêterai pas à la démonstration de la nécessité de cette similitude, qui se manifeste, tant dans les pratiques de la médecine domestique et populaire, que dans nos cures méthodiques par les spécifiques en petit nombre que nous connoissons. Combien de fois n'avons-nous pas arrêté le vomissement par le vomissement, la diarrhée par le purgatif, la sueur par les sudorifiques; guéri la gale avec le soufre qui donne des éruptions galeuses, la syphylis avec le mer-

cure, qui gonfle les glandes, et excorie la peau à la manière du chancre? et la scarlatine prévenue ou guérie promptement par la belladonne, qui rougit la peau! et cette variole détruite dans son germe par le ...cin qui engendre des boutons semblables à elle! ... effets, pour être moins marqués, moins visibles ...s les autres affections pathologiques, n'en sont pas ...ins les effets de la loi des semblables, dont l'appli...on peut se généraliser, à la faveur d'une matière ...dicale, également générale. Mais pour cela, il ne ...t pas continuer à rire et à se moquer des petites ...ses médicinales, dont cette loi fait une condition ...goureuse de la guérison.

Accoutumé qu'on est aux doses grandes et héroïques, on trouve la distance trop éloignée d'une dragme à un millionième de grain; l'habitude et l'inertie empêchent de vouloir la parcourir. Pour qui se pénétrera bien que cette loi prescrit d'ajouter au mal, pour le guérir, il devient subitement intelligible, que, pour que cette addition soit infiniment petite, le remède doit être également infiniment exigu. Un atôme d'esprit de vin suffit pour exaspérer la douleur d'une main brûlée, pendant que l'autre, plongée dans ce liquide, n'éprouve qu'une légère sensation de chaleur. Voilà le mot de cette énigme tant ridiculisée, lorsqu'il n'y a de ridicule que l'obstination à ne pas vouloir se placer au revers de la loi des contraires, à qui les grandes doses sont aussi nécessaires, que les petites

sont indispensables à la loi rivale. Il peut dépendre des adversaires de cette loi, de refuser de reconnoître son existence, mais il n'est point en leur pouvoir d'anéantir les faits innombrables qui l'ont fondée et la consolident tous les jours. En dépit d'eux, elle grossit journellement la liste des remèdes spécifiques, dont on entend tous les jours se plaindre que le nombre est trop circonscrit, rendant ainsi, aux termes de l'évangile, le bien pour le mal qu'on veut lui faire, et dont elle a triomphé.

Je ne saurois me défendre du sentiment d'une joie tendre, à la pensée qu'un jour la médecine aura autant de spécifiques à opposer aux maladies, qu'il y a d'espèces de maladies qui les réclameront. Sans doute ils sont encore éloignés de nous, ces tems heureux, où chacune d'elles n'embarrassera pas le médecin qui doit la traiter, n'allarmera pas le malade qui doit la subir, davantage que la fièvre intermittente n'embarrasse l'un, et n'afflige l'autre. Qu'ai-je dit, la médecine spécifique, éclairée par la doctrine de la loi des semblables, l'emporte de beaucoup sur cette même médecine spécifique, telle que nous la pratiquons. Dans l'ignorance où nous étions du véritable caractère de la spécificité, que l'on sait aujourd'hui consister dans la similitude des symptômes des médicamens, et de ceux des maladies, le malade, dirigé d'après la loi des contraires, étoit toujours exposé, ou à une aggravation trop forte, ou au défaut

de cette même aggravation; le premier, par la dose trop grande, mesurée en opposition avec la maladie qu'elle devoit prédominer, le second également par la raison de cette grandeur, dont il résultoit souvent une forte évacuation, qui emportoit le remède tout entier, laissant derrière lui la maladie subsister tout entière.

Avec la lumière que la doctrine homéopathique répand sur la double spécificité du remède et de la maladie, le médecin éclairé sur l'affinité qui existe entre l'un et l'autre, comme sur la vertu du premier, et la nécessité de la ressemblance de leurs symptômes réciproques, met avec certitude la force excitante du médicament en rapport avec l'excitabilité de l'organe siège du mal. L'aggravation s'en suit, parce que le remède est spécifique, mais elle ne prévaut jamais, entre les mains d'un observateur exact, l'irritation primitive que de la quantité nécessaire à son anéantissement. De là, point de trouble, point de mouvement; tout se passe en silence, ce qui fait croire à beaucoup de gens encore, vu l'infinie petitesse de la dose du remède, qu'il n'y a point de traitement, que tout gît dans l'imagination du médecin, comme dans celle du malade, et que le merveilleux a fait tous les frais de la cure, que l'on n'ose pourtant contester.

Il est vrai qu'on peut encore s'en prendre au régime, dont l'appareil est bien plus grand que celui du remède, ce qui a fait dire à ceux qui ne croyent

plus au merveilleux, qu'un régime aussi sévère pouvoit bien amener les guérisons, dont on refuse d'attribuer l'exécution à ce qu'on appèle un atôme. On a suffisamment répondu à ces objections. Au sujet de la dernière, l'Homéopathie invite ceux qui la font, à essayer de guérir par ce moyen unique. Il peut bien, en réformant du régime les causes occasionnelles de ce que nous appelons des indispositions, les guérir et en empêcher le retour, mais il manquera toujours de force, pour réaccorder un organisme profondément désaccordé. On pourroit encore répondre, en demandant pourquoi la médecine n'a pas senti plutôt le besoin de cette sévérité diététique, qui, quand même elle seroit tout le mérite de la médecine homéopathique, ne la laisseroit pas sans recommandation aux yeux de la science, et à ceux de l'humanité. Au reste, toutes ces argumentations sont des passe-tems de cabinet. Qu'on se donne la peine de pratiquer cette médecine, en préparant le malade, comme il doit l'être, pour que l'atôme ridicule arrive à son adresse. Il ne peut manquer d'arriver au nouveau praticien, de forcer un peu trop la dose, qu'il craint, dans ses habitudes, de donner trop foible; et si son remède est vraiment spécifique, il ne tardera pas de se convaincre de la souveraine puissance de cet atôme, qu'il ne manquera pas d'affoiblir, à la répétition de son emploi, pour éviter consciencieusement de faire acheter la guérison à son malade, au prix de trop

vives douleurs, qu'il est le maître de lui épargner.

J'ai dit que la doctrine de Hahnemann nous a été offerte avec la parure obligée, exigée par l'habitude, ce qui lui donne un air systématique. Dans le sens propre de ce mot, c'est un ordre quelconque, qui n'est que l'assemblage des principes sur lesquels elle est établie, et des corollaires qui en découlent naturellement. Cet ordre est celui de la nature même, qu'il n'a ni faussée ni violentée, respectant ses secrets, que d'autres ont voulu lui arracher, mais observant mieux que d'autres, tout ce qu'elle veut bien nous montrer, et qui, dans l'ordre de la justice éternelle, devoit suffire à la guérison des maux dont sa rigueur nous a frappés.

Quelque variés que soient les dons répartis entre les hommes, on ne peut y trouver celui de créer. L'auteur de la nature se l'est réservé pour lui seul. Mais il fut d'autant plus prodigue envers nous du talent de l'observation, dont nous faisons si peu de cas. C'est pour avoir négligé d'en faire usage, que nous avons passé si longtems à côté de la vérité, sans la reconnoître. Le goût du brillant, l'amour de l'éclat, qui lui sont étrangers, l'éclipsoient sans cesse, aux yeux de ceux mêmes qui la recherchoient sincèrement.

Je ne doute pas que le costhume peu élégant dont l'auteur de l'Homéopathie a revêtu sa fille, ne nuise quelque tems encore à son établissement. S'il eut créé

un dogme brillant, mais nouveau; s'il eut refondu toute notre science, pour la refaire au gré de ses vues, et s'il eût, d'empiétemens en empiétemens, subjugué l'économie animale, et mis la nature aux ordres d'un organe unique, ou d'une humeur dominante, cette nature qui présente aux yeux non prévenus le plus beau modèle d'une république; s'il eut présenté cela, avec les formes que l'on aime, le ton d'assurance qui étonne et asservit: il eut déplacé les auteurs ses contemporains, et obtenu cette fleur de succès, condamnée, à la vérité, comme toutes les fleurs, à se faner, mais dont le parfum eut pu, rigoureusement, l'accompagner jusque dans la tombe, au delà de laquelle n'ont pu vivre ceux qui ne lui ressembloient pas.

Hahnemann ambitionne une gloire plus durable, celle qui s'attache aux éminens services rendus à l'humanité. Non seulement il confirme, mais il éclaire ces pratiques populaires que nous avons l'air de mépriser, et auxquelles nous sommes trop aises de recourir, lorsque le flambeau de l'hypothèse cesse de nous éclairer de sa fausse lumière, mais encore il soulève, pour le savant, le voile qui couvroit le mystère de leurs miracles, et, par l'inquisition sévère à laquelle il soumet les corps de la nature, appelés médicaments, il fournit les moyens de les multiplier, en multipliant les spécifiques avec lesquels on les opère. Et c'est à cet homme qu'on a prodigué l'odieuse épithète de charlatan, d'empirique! tout offensante qu'elle

est, je l'accepterois, à sa place, ne fût-ce que pour avoir quelque ressemblance avec les grands maîtres ses adversaires, dans l'emploi qu'ils font, de concert avec lui, des spécifiques anciens, qui furent toujours rebelles à leurs doctrines diverses, sans qu'ils pussent se décider à renoncer à leur usage, *tout empirique qu'il étoit*. J'aimerais ensuite à différer d'eux, par l'heureuse découverte de la loi de la spécificité, qui explique si bien ce qu'aucune théorie n'a jamais pu expliquer : que le kina ne guérit la fièvre d'accès chez le malade qui en est atteint, que parce qu'il a la propriété de la donner à l'homme sain, qui prendroit quelque tems ce remède; qu'au lieu d'être un remède fortifiant direct, il ne fortifie qu'après avoir affoibli, ce que démontre encore son usage dans l'homme sain, et ce qu'ont remarqué mille fois ceux qui aiment mieux préjuger la vertu des médicamens, que de les soumettre à l'épreuve unique, découverte et proposée. Et pour m'en séparer davantage encore, je concluerois affirmativement, consécutivement à cette découverte, qu'il eût été heureux pour l'humanité, que la médecine jusqu'ici n'eut été qu'empirique, en pouvant opposer à chaque maladie un remède qu'elle n'eut pas mieux connu que le quinquina, mais qui, comme lui, eut guéri sûrement; qu'à la vérité, nous eussions été, avec cette médecine toute silencieuse, mais tout efficace, peu connus dans le monde littéraire, que nous avons rempli de nos divagations, scandalisé par nos mutations sé-

culaires, et qui ne nous absout que sur l'intention, mais qu'en revanche, si tout notre édifice scientifique n'eût point été élevé, tout au moins n'eût-on pù reprocher à notre art le tort d'être conjectural, tort dont n'ont pu le venger les faiseurs de systêmes, et que fait disparoître la connoissance de la vertu des médicamens, dont l'ignorance où nous sommes encore de leurs propriétés, nous a justement valu ce sobriquet.

Il est tems de finir la justification d'une doctrine, qui se justifie d'elle-même par l'expérience. Il est bien singulier que l'on refuse si obstinément de la passer à cette pierre de touche! Ne seroit-ce pas un secret préssentiment, qu'elle sortira triomphante de cette épreuve, qui a déjà réprouvé tant d'erreurs?

C'est toujours de la chaire et du cabinet, que partent tous les argumens qu'on lui oppose. Ce procédé manque de justice. Toute lutte, pour être équitable, doit être soutenue avec les mêmes armes. L'Homéopathie, tout expérimentale, ne sauroit entrer en lice avec une science qui est toute hypothétique. Autre chose est de rêver un ordre qui n'est point celui de la nature, et de la forcer à le sanctionner, autre chose est d'observer les loix de la santé et celles de la maladie, telles que la nature les présente, sans addition, sans soustraction, avec les hiatus nombreux qu'elle offre, et de les coordonner dans l'ordre de leur succession, laissant à l'observation successive le soin de

remplir les lacunes, s'il est possible, aspirant plutôt à être utile qu'à être élégant, ce qui convient davantage au malade, et renonçant à faire un tout parfait avec des matériaux imparfaits, ce qui peut tromper un oeil superficiel, mais n'en imposera jamais au véritable observateur.

La législation médicale ressemble, ou doit ressembler à celle que Solon donna aux Athéniens. Ce ne sont pas les meilleures loix possibles, mais celles qui conviennent à la nature, qui doivent la composer. En peut-il être de plus convenables que celles que lui donna son auteur? Elles sont en petit nombre, il est vrai: qu'importe, si elles suffisent à l'organisation humaine, au maintien de son harmonie, et à son rétablissement, quand elle est troublée? il ne faudra pas s'étonner, de les voir renfermées dans un mince volume. Qui sait si ce code exigu ne jouira pas, comme la page des aphorismes d'Hyppocrate, de l'honneur de régir nos derniers neveux! Ce n'est pas toujours avec un gros bagage que l'on va plus sûrement à la postérité. Du moins cette brieveté ne fera point pâlir la mémoire de l'étudiant du premier des arts: mais qu'il ne commette point la faute d'induire de cette brievété la facilité de l'exécution. Cette doctrine s'est resserrée de tout ce qui agrandit les autres. Elle a élagué les ordres, les genres et les classes, dont elles sont enflées, pour ne conserver que les espèces, seules créations de la nature, ajoutant ainsi au domaine

de la pensée, ce qu'elle a ôté au domaine de la mémoire. L'Homéopathie a moins de livres à dévorer, mais aussi quel champ elle ouvre à l'observation, à la méditation! ce n'est pas dans les analogies de maladies à maladies qu'elle cherche la nature du mal, et son traitement, encore moins dans les descriptions nombreuses qui ont fait éclore tant de volumes; c'est dans la ressemblance des symptômes des maladies médicinales. Ce n'est pas à grands traits qu'elle peint l'image des uns et des autres. Il lui faut un portrait fidèle, accompli, comme elle a tracé les plus légères nuances symptomatiques des médicamens. Vient ensuite la comparaison laborieuse de l'original avec la copie. Elle ne sauroit être faite légèrement, sous peine de manquer le spécifique, le grand oeuvre, en quelque sorte, la pierre philosophale.

C'est là que tout doit aboutir; c'est la pensée, la pensée attentive et profonde, qui guide la main du médecin vers le remède qui doit guérir, et qu'on ne rencontre que par hazard dans les nombreuses matières médicales que nous possédons.

Qu'on cesse donc de se plaindre, comme on le fait, d'être condamné par Hahnemann, à l'exclusion de la pensée et du raisonnement! l'auteur de l'organon, relève le médecin à ses propres yeux, au lieu de l'abaisser. Il le rehausse davantage encore dans l'opinion des hommes, auxquels il est tems d'arracher l'arme du ridicule, dont ils ont le droit de frapper

la conjecturalité de notre science. Quand la réforme médicale sera adoptée, le malade imaginaire disparoîtra de la scène. Il restera à l'auteur de cette pièce, amusante à force de vérité, encore assez de gloire dramatique, et la médecine, entrant en possession d'une gloire réelle, et incontestable, ne sera plus ridiculisée sur nos théâtres. Puissé-je vivre assez, pour assister à cette restauration!

PRINCIPES FONDAMENTAUX
DE
L'HOMÉOPATHIE.

Avant de relater les cures que j'ai opérées dans l'esprit de la doctrine homéopathique, je dirai comment je suis arrivé à la connaissance de cette doctrine. Un ancien proverbe dit, que les voyages forment la jeunesse ; ils donnent quelquefois aussi d'utiles leçons à la vieillesse, je vais en fournir la preuve.

En 1824 je traversai l'Allemagne accompagnant aux eaux minérales d'Ems l'illustre Epouse de Son Altesse Impériale Monseigneur LE GRAND-DUC CONSTANTIN. Au retour, le besoin de repos, le désir de consulter un médecin que l'on dit célèbre, décidèrent l'auguste famille à séjourner quelque tems à Dresde. On voulait conserver les effets miraculeux de la cure des eaux, et s'aider de quelques conseils supérieurs pour l'avenir. Résolu de mettre à profit le tems que je passerois dans cette ville, si riche en monumens des sciences et des arts, je visitai ses galeries, ses bibliothèques, ses savans ; ses hopitaux ne furent pas oubliés, non plus que les établissemens où se forment les médecins destinés à les desservir.

Partout je vis les institutions à la hauteur des lumières du siècle, la science en possession de toutes les découvertes modernes et le peuple le plus heureux bénissant le respectable monarque, auteur de tous ces biens.

Une paix profonde, une opinion calme et tranquille permettoient de goûter un bonheur presque sans mélange, on eut dit ce pays, si bien traité par la nature, un autre Eden! mais au paradis terrestre, on le sait, jadis la discorde pénétra, et depuis ce tems, on le sait encore, l'homme fut condamné aux passions qui troublent son bonheur. La guerre est celle qui tourmente le plus son ame, et quand la lassitude de la victoire, la fatigue des conquêtes l'ont rendu à un repos vivement désiré, vous le voyez, quittant la lance meurtrière, armer sa main de la plume, enflammer son imagination du feu de la controverse, attaquer les opinions de ses semblables avec le même acharnement qu'il mettoit à leur arracher la vie pour un morceau de terre. Tel est le nuage qui obscurcissoit le beau ciel sous lequel j'ai vécu deux mois.

Un homme d'un beau génie, amant passionné du vrai, plus ami encore de ses semblables, s'avise, il y a quelques années, de vouloir les éclairer et les rendre meilleurs, et tout à coup le tocsin de l'Allemagne, pour prix de son zèle et de ses efforts, sonne de toutes parts contre lui.

Que vouloit, que veut encore cet homme? rien de

plus, sinon que nous nous portions mieux, et que nous prenions le chemin le plus court et le plus sûr pour rentrer dans la santé, quand nous en sommes sortis. Pouvoit-on se présenter devant l'humanité les mains chargées d'un plus beau présent? et cependant, l'anathême est lancé contre lui, ses principes ridiculisés, sa doctrine baffouée, et sa personne poursuivie, au nom de l'humanité qu'il veut servir.

Tel était le langage des partisans du Docteur Hahnemann, langage auquel se trouvoit mêlé l'accent du sentiment, une sorte d'apitoiement, cachet du vif intérêt porté à sa doctrine.

Quel étonnant et pénible contraste offroit celui des opposans à la réforme de l'art de guérir! Selon eux il n'étoit question de rien moins que du renversement de toute la médecine, et de priver ainsi tout-à-coup l'humanité souffrante des secours et des consolations dont l'art de guérir entoure le lit de la douleur. Quelle audace inouïe, quelle impiété, disoient-ils presque, d'oser toucher au temple d'Hippocrate, debout depuis tant de siècles! Quoi, tant et de si nobles efforts de l'esprit humain n'auroient, au travers de tant de siècles, conçu, enfanté et pratiqué que l'erreur; et la raison solennelle de toute l'antiquité viendroit s'abaisser devant la présomption d'un seul homme, donnant ainsi le démenti à la masse imposante et innombrable de ses prédécesseurs!

A ces déclamations outrées, à ce caractère d'acri-

monie de l'attaque et de la défense, il me fut facile de reconnoître un des plus hauts intérêts de l'humanité. Médecin, je ne pouvois assister froidement à cette lutte, où l'on débattoit la vie et la mort. Praticien du premier des arts, que j'exerce avec quelques succès, je ne pus croire que l'erreur en pût être la source. Un seul moyen s'offroit, pour sortir de ce doute désolant, c'étoit de prendre communication des pièces du procès. Je lus Hahnemann et ses adversaires, avec la froide impartialité d'un homme qui cherche la vérité (*). L'avouerai-je, je fus presque séduit par l'assertion du premier, promettant à l'homme une longue carrière exempte de douleurs, et le secret d'échapper promptement à la maladie, quand elle vient l'assaillir! C'étoit l'entrainement du coeur, même un peu d'amour de la vie, qui me conduisoient à mon insû. Ainsi s'explique l'engouement du public non médecin pour une doctrine qui crée de si brillantes espérances! mais

---

(*) L'ouvrage fondamental de la nouvelle doctrine médicale du Dr. Hahnemann est son *Organon de l'art de guérir.* Il en existe déjà une traduction française par le Baron E. G. de Brunnow, qui a paru à Dresde chez M. Arnold, 1824.; elle se trouve à Paris chez M. M. Bossange frères. Le même traducteur nous a encore donné un aperçu de l'histoire de la doctrine homéopathique, intitulé : *Exposé de la réforme de l'art médical, entreprise en Allemagne par le Docteur et Conseiller S. Hahnemann;* cette brochure se trouve également chez Mr. Arnold à Dresde, et chez M, M. Bossange frères à Paris.

je l'ai dit, cette séduction fut celle du coeur; elle resta isolée dans la sphère des désirs et du sentiment, mon esprit n'y prit aucune part. Avec ce dernier je relus les ouvrages de l'école régnante, dont ma jeunesse avait été nourrie, et j'y retrouvai le caractère qu'elle a porté dans tous les siècles, c. à. d. d'avoir plus d'éclat que de solidité, plus de raisonnement que d'expérience, plus de préjugés que de vérités, plus de croyance que de conviction, enfin plus d'amour de soi que d'amour de l'humanité.

Qu'y a-t-il, en effet, de plus éclatant, de plus pompeux que ces théories explicatives des phénomènes de la nature? qui ne se croiroit, en sortant des écoles, ou après la lecture d'un système nouveau, en possession de la toute puissance de la nature, pour signaler une maladie, ses causes cachées, et le remède qui doit en triompher? J'en appelle à tout homme de l'art, abordant pour la première fois le lit d'un malade! que devient cette assurance qu'il a puisée dans les leçons de ses maîtres? que devient cette vive lumière dont son esprit étoit illuminé? Où est le guide sûr et fidèle qui doit conduire ses premiers pas? Il a le signalement de toutes les maladies dans le grand cadre que la spéculation a dressé à la nature, mais lorsque cette dernière s'avise de différer d'elle-même, de devenir nouvelle dans ses formes et ses créations qu'on ne peut limiter, que lui reste-t-il à faire? de la ployer et la soumettre à la science destinée à rece-

voir ses lois. Voilà ce que j'appèle avoir plus d'éclat que de solidité!

J'ai dit que le raisonnement s'y est presque toujours mis à la place de l'expérience. D'abord cette dernière est trompeuse, a dit le père de la médecine, *experientia fallax, judicium difficile.* L'expérience en médecine s'entend presque exclusivement du choix et de l'application du remède: tel est le grand but, le centre vers lequel doivent converger toutes nos méditations. Guérir est la destination du médecin, et, si déjà l'expérience offroit quelque chose de trompeur, de dangereux à Hippocrate, si pauvre en médicamens, combien ces illusions ne doivent-elles pas se multiplier en face de cette foule innombrable de remèdes, dont les siècles ont enrichi notre matière médicale? En est-il beaucoup sur les vertus desquels on s'accorde? De grands médecins ont existé sans doute. En mourant, quelques-uns d'entre eux ont légué à la postérité les armes avec lesquelles ils triomphoient des maladies; comment se fait-il que ce dépôt soit si stérile entre les mains de leurs successeurs, non moins instruits qu'eux? Cependant ils passent pour nous avoir transmis toute leur expérience. Elle n'étoit donc pas un fondement solide; leur tort, au milieu de leurs brillans succès, a été d'avoir généralisé là où ils ne devoient voir que des individualités. Ils mirent des règles générales à la place des règles particulières qui les avoient guidés. Aussi la nature n'a

confirmé leur théorie chez leurs descendans, que lorsqu'il lui a plu de représenter à leurs yeux les formes parfaitement analogues à celles qui créèrent leurs succès. Mais le génie impose du respect, on jura sur la parole du maître. C'est ainsi que l'erreur établit et conserve son empire.

Ce qui a rendu la médecine presque immobile au milieu de ce mouvement des esprits, poussant toutes les sciences vers leur perfection, c'est la croyance aveugle à la parole du maître. C'est une chose bien digne de remarque que la foi implicite que le jeune médecin accorde à cette parole, et l'incrédulité par laquelle il finit, lorsque la pratique de son art lui a révélé quelques-uns des secrets de la nature! Le sanctuaire de la médecine n'est donc pas toujours le tabernacle renfermant les tables de la loi de la nature malade! qui de nous ne s'est pas trouvé maintes fois en position de reconnoître cette affligeante vérité? quel est le médecin qui, désespérant de son malade, traité toutefois selon les règles de l'art, n'a pas quelquefois opéré son salut, en violant toutes ces règles? Il suit de ce que je viens de dire que le jeune médecin, à mesure qu'il marche en avant dans l'exercice de son art, est tenu d'oublier une partie de ce qu'il a cru, pour se créer des articles d'une foi plus pure, qu'il puise dans l'observation de la nature. Alors seulement commence pour lui le règne de la conviction, déplaçant le préjugé. Le dernier reproche que j'ai fait aux ad-

versaires de Hahnemann est de manquer d'amour pour l'humanité.

Je sais qu'il est pénible au voyageur de revenir sur ses pas ; l'amour propre se détermine plus difficilement encore à une marche rétrograde. Et combien d'amours propres ne heurte pas la doctrine nouvelle? qui peut, sans frémissement, s'entendre proposer l'aveu, qu'on n'a pas toujours su ce qu'on faisoit, ce qu'on disoït? la médecine telle qu'on l'a étudiée, pratiquée, n'est-elle pas comme la propriété de celui qui l'exerce, la fortune de celui qui la pratique? personne ne veut consentir à être dépouillé; réputation, fortune, célébrité, les adversaires de la méthode nouvelle ont cru voir tout attaqué, ébranlé, menaçant ruine. Qui ne voit ici l'amour de soi, se préférant à tout, et oubliant l'humanité qui doit avoir tout à gâgner à la réforme de l'art! du moins telle est la promesse consolante que nous fait son auteur. Voyons s'il a rempli son engagement.

Hahnemann veut que nous vivions plus long-tems, et sans éprouver le sentiment de la douleur. Il veut plus, il propose aux médecins un nouveau mode de guérison, celui d'étouffer la maladie dans le principe, au lieu d'en abandonner le cours à la nature, qui en triomphe souvent, mais souvent aussi succombe dans son entreprise.

La première partie de sa proposition est sans doute l'objet du plus vif désir de l'humanité. Ici Hahnemann

n'est pas tout-à-fait neuf dans sa conception. Sans compter les grands maîtres qui dans tous les tems ont travaillé à mettre les hommes en possession de ce bonheur, combien de philosophes moralistes se sont occupés utilement des moyens de prolonger la vie des hommes, en la simplifiant! Mais pour arriver à cet important résultat, ils proposent, ainsi que notre réformateur, d'abandonner des jouissances dont le sacrifice coûte plus que la douleur. Pour prix de son bonheur, ils demandaient à l'homme de consentir à vivre selon l'ordre de la nature; mais subjugué par l'habitude des jouissances, il resta sourd à leurs conseils. Prêtera-t-il une oreille plus attentive au médecin qui lui propose de renchérir encore sur ses privations? c'est encore au nom de son bonheur que Hahnemann lui demande de ne faire usage des remèdes que quand il est malade, et l'on sait que beaucoup de substances médicinales se sont, à la faveur du goût, introduites dans son régime diététique. Or, ces matières médicamenteuses, ne trouvant dans un corps sain aucune maladie à combattre, y doivent exercer leur action contre la santé elle-même; c'est aussi, en effet, ce qu'elles produisent, en stimulant le principe de vie, et faisant vivre l'homme, à la vérité, plus sensuellement, mais aussi plus rapidement. Elles lui font perdre un grand nombre de jours, pour embellir ceux qu'il veut rendre plus heureux. Encore s'il en étoit quitte pour cet appauvrissement! Par combien de

douleurs et d'infirmités il achète cet enrichissement d'une partie de son existence! on connoît tous les maux que le luxe a enfantés, maux inconnus aux peuples qui l'ignorent.

Les adversaires de la réformation ont cru trouver ici la matière d'un reproche grave à faire à son auteur, celui de vouloir faire rétrograder la civilisation. Hahnemann ne veut rien faire rétrograder. Il propose à ses semblables d'user de toute l'étendue de leur existence, mais sans abus. sans doute sa doctrine tend à rétrécir la sphère des plaisirs, qui énervent le corps et affoiblissent l'ame, mais quelle immense compensation il place à côté de l'abstinence! S'il est vrai qu'il ne soit point de plaisirs sans de vrais besoins, le plaisir entre donc dans le plan de la nature; mais il n'est vivifiant, salutaire et conservateur, que quand il est goûté avec elle; et puis l'homme n'est-il donc que matière? Compte-t-on pour rien cette émanation de la divinité, qui en fit un être pensant? Quel vaste domaine à exploiter, qui, en absorbant les facultés de l'entendement, ménage aux sens le repos réparateur qui les rend plus propres à de nouvelles jouissances! La véritable civilisation est celle qui garantit à l'homme le développement le plus complet de toutes ses facultés: c'est l'art de faire un homme tout entier. Ainsi que l'Evangile, la diététique a résolu ce problème: l'un et l'autre lui proposent de régner sur la nature entière, ce qui est beaucoup plus honorable

que de s'en faire l'esclave. Toutefois Hahnemann, s'il n'est point écouté de l'homme qui jouit de la santé, n'aura point travaillé sans fruit, et si ses préceptes ne peuvent arracher l'homme à ses habitudes vicieuses, ils concourront du moins à le soustraire plus facilement aux dangers de mort que lui font courir les maladies. Sa diététique est une des conditions rigoureuses de la guérison. Passons maintenant à la réforme proposée dans l'art de guérir.

Avant de descendre dans l'arène, notre athlète avoit, comme ceux de l'antiquité, monté ses forces au ton qui prépare les succès, qui assure la victoire. Nourri de la lecture de tout ce qui est écrit, initié aux mystères de la chimie, qu'il a enrichie et illustrée, admis dans le sanctuaire de la médecine, à laquelle il propose d'élever d'autres autels, de rendre un culte plus éclairé, Hahnemann rappelle Lycurgue proposant aux Lacédémoniens d'honorer la nature, en la replaçant dans toute la dignité de ses droits. Comme le législateur de Sparte, le réformateur de la médecine veut purifier le code de la nature malade, de toutes les hétérogénéités qui obscurcissent les lois qui règlent son retour à l'état de santé.

En habile ouvrier, il a, comme on le fait de tems immémorial, démonté la machine humaine, examiné ses ressorts constituans, mais il n'a vu jusque là que de la matière morte que le principe de vie a abandonnée, comme il a quitté le sang extrait d'une veine,

et dans lequel quelques médecins cherchent encore aujourd'hui la cause de plusieurs maladies. Sans doute la plus légère lésion, le plus petit dérangement dans cette machine si compliquée, devient une cause de maladie, comme le confirme l'ouverture du cadavre. Mais quelles que soient les prétentions de l'anatomie pathologique à l'honneur d'éclaircir la diagnostic des maladies et leur curation, Hahnemann ne voit dans cette science qu'un guide infidèle et souvent démenti par le témoignage des sens; c'est une science morte, comme l'objet de ses études.

Le feu sacré de la vie anime tout-à-coup ce chef-d'oeuvre du créateur et commence alors un ordre de mouvemens et de fonctions que nous appelons la vie. La vie! qu'elle chose brillante, considérée dans ses effets visibles! quel mystère impénétrable, si nous voulons rechercher son essence! abaissons-nous devant son auteur, qui s'en est réservé le secret. Mais s'il nous fit de son premier mobile un mystère, il livra à notre observation, ainsi qu'à notre admiration, tous les phénomènes qu'elle enfante!

La philosophie qui recueille ces phénomènes, et les place dans l'ordre de leur développement successif, sous toutes les formes que leur impriment les influences physiques et morales, s'est intitulée le code de l'homme en état de santé. C'est ainsi que l'astronomie, comptant les astres, leur mouvement propre, et leurs rapports respectifs, nous à donné la science

de la sphère. C'est la physiologie du ciel, la carte du firmament. Voilà ce que le Grand-Être qui l'habite a livré à notre admiration et à nos hommages. La vanité des systêmes qui ont essayé d'expliquer les causes internes de tous ces mouvemens harmonieux, prouve assez la vanité des efforts de l'esprit humain, cherchant à dérober le feu du ciel. *Coeli enarrant gloriam Dei.* Voilà tout ce qui nous est permis d'y voir.

La même faute fut commise par les physiologistes. Ils voulurent, et veulent encore expliquer ce qui est inexplicable. Les phénomènes de la santé, voilà tout son objet. L'Hygiène nous enseigne à la conserver, en nous signalant les influences morbifiques de tout les corps qui nous entourent, avec lesquels nous avons des liaisons réciproques. Mais toutes les fois qu'elle a voulu descendre dans la structure des organes, en expliquer le jeu, en décider les produits, elle s'est exposée à nous donner des rêves pour des réalités. Je n'en veux pour preuve, que l'inconstance de cette science, lorsqu'elle a voulu nous rendre compte du phénomène de la digestion. On connoît la variété des hypothèses qui ont pour objet le procédé de la nature dans l'admirable métamorphose de la matière alimentaire en fluide vivant. Cette prétention de la science physiologique, tant qu'elle se borne à la spéculation, n'a pas autrement de danger en médecine; elle a même ses agrémens pour l'intelligence, toujours avide de connoître, aimant mieux une brillante erreur

que le néant. C'est un portrait de la nature, élégant, gracieux, bien colorié, seulement il ne ressemble pas, c'est le roman de la nature. Mais cette prétention est d'une bien autre conséquence, lorsque s'introduisant dans la pathologie, la thérapeutique, elle trace de fantaisie les portraits des maladies, et signale les remèdes qui leur conviennent.

Jusqu'ici modérant son zèle, Hahnemann professe encore quelque indulgence pour l'erreur qui n'est pas nuisible. Mais son indignation n'a plus de bornes, lorsqu'il voit la vie des hommes exposée à la chance d'un jeu de cartes. Qu'on me passe cette comparaison, dont la justesse est signalée dans l'obscurité qui enveloppe encore les vertus des médicamens, obscurité qui équivaut aux ténèbres qui environnent le destin.

De même que la physiologie n'est que l'image de l'homme en santé, dont l'existence se manifeste en dehors par des signes sensibles et visuels, de même aussi la pathologie a pour objet de peindre l'homme malade, en rassemblant tous les traits caractéristiques de cette aberration de la santé, qu'on appèle maladie.

En peintre d'histoire, la médecine jusqu'à nos jours à dessiné à grands traits le tableau général de l'homme malade; elle a tenu compte de quelques détails, de plusieurs nuances distinctives, analogues aux faces variées sous lesquelles se montre la nature souffrante, abandonnant le reste à la sagacité, à l'habitude du médecin, pour lequel elle travaille; elle a créé des or-

dres, des classes, des genres, des espèces, parce que la nature offre ces divisions et subdivisions; mais elle a plutôt cherché son point d'appui dans la foiblesse de l'intelligence, qu'elle vouloit aider dans l'étude de la science, que dans la nature, sur laquelle elle devoit se fonder: aussi possédons-nous des tableaux pathologiques dans lesquels l'homme malade reconnoît bien quelques-uns de ses traits, mais ne peut jamais se voir tout entier. De quel intérêt n'est-il pas, cependant, que cette image soit aussi parfaite que possible! veut-on savoir à quel point il importe, de rassembler tous les traits d'une maladie pour la guérir? Que l'on se permette la plus légère altération dans le portrait de la personne qu'on connoît le mieux, l'ami a disparu, pour faire place à l'étranger! Mais, dira-t-on, voulez-vous qu'il y ait autant de traités pathologiques qu'il y a de maladies, même d'individus différens? c'est nous jetter dans l'indéfini, et passer d'une pauvreté malheureuse à une richesse accablante; on se plaint déjà de la multitude de livres à dévorer, pour arriver à la connaissance incomplète de l'art. Quelle mémoire pourra suffire à l'immense galerie de tableaux que vous proposez! Il le faut pourtant, sous peine de rester dans les incertitudes de la conjecture, dans les ténèbres de l'erreur. Hahnemann ouvre la route qui conduit à cet important résultat. Il établit un principe qui brille d'évidence. Un homme, dit-il, est lui-même, et ne ressemble qu'à lui-même. Sa maladie portera

nécessairement le caractère qui lui est propre. Il va plus loin : il admet que son principe de vie étant soumis à de continuelles variations, chaque maladie nouvelle, participant à ces mutations, présentera un être particulier, individuel, distinct de tout autre individu, étant essentiellement lui-même, c. à. d. en d'autres termes, qu'il n'existe que des espèces dans le système de la nature.

Qui pourroit lui contester cette vérité ? est-il une seule feuille sur le même arbre qui ressemble à une autre feuille de cet arbre ? il est des analogies, des identités, mais toujours morcelées et incomplètes. Ainsi conclure de l'analogie d'un remède avec telle maladie par l'analogie de cette maladie avec une autre maladie, c'est tirer une conséquence fausse, parce que deux maladies ne peuvent avoir, et n'ont jamais, en effet, une parfaite ressemblance. Telles sont cependant les bases incertaines, sur lesquelles la pathologie et la thérapeutique ont fondé, l'une le diagnostic, l'autre le prognostic et la cure. Si telle n'est pas la manière d'étudier la nature, où est donc le sentier qui mène à l'observation pure de ses phénomènes?

Hahnemann peu satisfait de la façon dont la théorie procède à l'investigation des maladies, du doute qui accompagne le choix du remède et son application, se demanda un jour, comment les médicamens guérissent les maladies ? Il voyoit, sans pouvoir s'en rendre compte, qu'ils en enlèvent la cause (il entend

parler ici de la cause intérieure, c. à. d. ce dérangement propre de l'organisme, qui développe des phénomènes diamétralement opposés à ceux de la santé, la cause occasionnelle, bonne à connoître sans doute, ayant presque toujours disparu quelques momens après son influence) et soupçonnoit l'existence d'une loi qui exigeoit une connexion, un rapport particulier entre le médicament et la cause du mal. C'est à trouver cette loi qu'il appliqua son esprit éminemment observateur. Il n'existoit que deux sources d'observation: le procédé de la nature abandonnée à elle-même, et le procédé de l'art, agissant de concert avec la nature. Chez les malades livrés aux seuls soins de la nature, il vit cette dernière procéder à la guérison par une série de nuances augmentatives du mal, aboutissant à un terme plus ou moins orageux, dans lequel le malade comme suspendu quelque tems entre la vie et la mort, échappoit à cette dernière ou succomboit, après avoir éprouvé ce que nous appelons une crise, mouvement dont la perfection lui sauvoit la vie et dont l'imperfection, lorsqu'il la conservoit, la lui laissoit entourée de toutes les infirmités d'une maladie mal jugée, selon l'expression admise. Mais toujours et constamment ses yeux étoient frappés de cet accroissement du mal, soit dans l'organe siège du mal, soit dans un organe éloigné, mais d'après les lois de l'harmonie, toujours en intelligence de sensibilité et d'irritabilité avec le foyer primitif. Que la

maladie fut aigüe ou chronique, toujours ce phénomène se présentoit à ses yeux, comme l'arme favorite de la nature présidant au maintien de l'ordre ou à son rétablissement. C'est la massue d'Hercule purgeant la terre de ses monstres.

Le père de la médecine, Hippocrate, avant que rien n'existât, chargé de créer l'art, assista long-tems à ce spectacle, condamné par l'impuissance des moyens, et l'enfance de la médecine, au rôle de la contemplation de la nature contrainte de se suffire à elle-même. Aussi recueillit-il ses oracles sans distraction; aussi ses portraits sont-ils fidèles. Il la vit souvent triompher, le plus souvent succomber. Aucun antécédent lumineux ne pouvant lui offrir un guide, il étoit placé dans la position la plus heureuse pour surprendre son secret. Dans ce drame, dont toutes les scènes sont tour-à-tour cause et effet, un phénomène fixa principalement son attention, je veux dire, l'évacuation plus ou moins abondante qui accompagne et suit l'instant si orageux de la crise. Il la crut nécessaire, indispensable, entrant essentiellement dans le plan de guérison de la nature. Il en fit la condition rigoureuse du salut du malade, et dressa les tables de la loi des crises, qui a franchi les siècles pour arriver jusques à nous, qui la respectons encore.

Le génie d'un grand homme peut influencer l'univers jusqu'à la postérité la plus reculée. Soit respect pour ses vastes lumières et ses importans services,

soit sentiment d'impuissance de faire mieux que lui, ses erreurs passent sans contradiction, cachées sous le manteau des brillantes vérités dont elles réfléchissent l'éclat. la doctrine des crises est encore suivie; elle doit l'être, tant que nous n'aurons pas trouvé le secret d'étouffer une maladie dans son germe. C'est la semence confiée à la terre; si le vent ne l'enlève, si la bêche ne la déplace, elle doit se féconder et fournir sa récolte.

Quel dommage que ce beau génie ait donné si peu d'attention aux guérisons sans crises, que la nature opéra sous ses yeux! Il fut souvent témoin du Lysis, espèce de guérison, qui laissoit le malade aussi sain et moins foible qu'après les crises, et il n'en conclut qu'une seule chose, c'est que la nature avoit ses exceptions; il en ressortoit pourtant une vérité, dont il étoit réservé à Hahnemann de signaler l'évidence, c'est que toutes les maladies ne sont pas matérielles. Mais s'il commit cette omission dans le traitement des maladies aigües, on le voit, dans celui des maladies chroniques, se rapprocher de la nature, qu'il ne craint pas de stimuler, d'exciter, cherchant à lui imprimer un mouvement, une énergie qui tendoient à donner à ces maladies lentes et froides l'activité et le feu qui caractérisent les maladies aigües. Ici perce déjà cet aperçu que l'augmentation du mal est la condition *sine qua non* de la guérison du mal; mais il n'en tira point d'autre conséquence. le mouvement critique, mar-

qué par les évacuations, lui paraissant être la loi définitive de la guérison, son intention étoit de faire rentrer ces affections sous le régime de cette loi, dont elles lui sembloient s'être écartées.

Passant de l'observation de ce qui se voit dans les maladies aigües à l'observation des phénomènes produits par l'application des médicamens au corps malade, Hahnemann s'arrêta d'abord à celles qui sont externes, par conséquent soumises à la perception de nos sens. Ici la nature se montre à découvert: point d'enveloppe qui couvre le mystère de ses opérations: la cure des membres gelés, par l'application du froid, la cure des membres brûlés, par celle de la chaleur, attirent son attention autant que son étonnement.

Le membre gelé, mis en contact avec la chaleur, la partie brûlée, rafraichie par l'eau froide, lui montrèrent toujours le premier passant de l'agréable sensation de la chaleur à l'insensibilité et à la mort, la seconde achetant du prix de l'inflammation et de la suppuration, le court instant de bonheur produit par le froid. Reportant cette précieuse remarque dans l'observation de l'action des médicamens dans les affections internes, il remarqua, dans certaines maladies populaires, des pratiques constantes depuis des siècles, et toujours couronnées de succès. Il vit le peuple employer le purgatif dans le dévoiement, l'émétique dans le vomissement, et les sudorifiques contre la sueur. il le voyoit recourir à ces moyens, lorsque l'art, déses-

pérant de pouvoir maîtriser ces accidens par les méthodes consacrées par le tems et l'autorité, les livroit, en les abandonnant, à une mort qu'il regardoit comme inévitable.

Je pourrois multiplier les cas analogues à ceux dont je viens de parler, mais le nombre ici n'a rien à faire. Quelque nombreuses que soient les maladies qui affligent l'humanité, leur nombre n'entraîne pas avec lui autant de modes d'action de la nature; les moyens dont elle se sert peuvent être multiples, mais la loi motrice et régulatrice de la vie est une, essentiellement une. Que sont les maladies? rien autre chose que des mouvemens augmentés ou diminués, ou aberrés dans un ou plusieurs, ou tous les systêmes de la machine humaine; des sécrétions, des excrétions, ou trop actives ou trop lentes, supprimées ou suspendues? Eh bien! le dévoiement dont je viens de parler ne m'offre-t-il pas l'image de toute autre évacuation augmentée? l'irritation de la brûlure ne renferme-t-elle pas le type de toutes les irritations inflammatoires? et le membre gelé ne contient-il pas la copie de tous les mouvemens ralentis et représentant l'asthénie, précurseur de la mort?

Hahnemann fut donc autorisé à conclure du procédé décisif de la curation dans les maladies dont je viens de faire le tableau, à l'identité de procédé de guérison dans toutes les autres, quelques multiples que soient les formes sous lesquelles elles se présen-

tent. En logicien sévère, il a induit plus haut, que l'art, imitant la nature, devoit ajouter au mal, pour opérer la guérison; avec non moins de justesse, il a le droit d'induire ici que le médicament, pour guérir, doit ajouter au mal un mal semblable.

Qui ne se trouveroit arrêté, à la pensée d'ajouter à un mal qu'on est chargé de guérir? la conscience et l'humanité semblent se réunir pour interdire une semblable méthode. Cependant l'observation de ce qui se passe dans la cure du membre gelé et dans celle du membre brûlé, encourageoit à l'imitation. En y réfléchissant profondément, en se faisant lui-même le sujet de l'expérience, Hahnemann pensa, et sentit que l'application de la chaleur au membre brûlé, que l'application du froid au membre gelé, produisoient des douleurs semblables à celles que produisent ces deux agens, et alors, comme Archimède, il put s'écrier: j'ai trouvé!

Telle est la source pure où il puisa sa loi de guérison, qui amena l'axiome: *similia similibus curantur*, si fort en opposition avec celui qui depuis Hippocrate jusques à nous, fut la règle de tous les médecins: *contraria contrariis*. Telles furent les eaux dans lesquelles il baptisa son système, qui reçut le nom d'Homéopathie. Ceux qui savent le grec n'ont pas besoin d'interprétation; je dirai à ceux qui ne le savent pas, que ce mot est composé de deux autres: *omoion* (ὁμοιον) *pathos* (πάθος), ce qui signifie douleurs semblables.

Cependant toutes les maladies n'étant pas brûlures, ni gelures, ni vomissemens, ni dévoiemens, ni sueurs, comment s'y prendre pour découvrir les substances médicamenteuses propres à produire des phénomènes semblables à ceux qui accompagnent toutes les maladies ? C'est la seconde question que dut se faire Hahnemann.

Ici encore, sans recourir à l'invention, l'auteur de l'organon fut aidé, dans la solution de ce problême, par l'observation de tout ce qui avoit existé avant lui, de tout ce qui se trouvoit autour de lui. L'histoire des empoisonnemens, volontaires ou fortuits, ouvrit un champ vaste à son esprit observateur. Combien d'infortunées victimes d'un accès de désespoir furent rendues à la santé, par les soins bienfaisans de l'art de guérir ! combien de victimes de la jalousie, de la vengeance, développèrent à ses yeux d'horribles symptômes qui, après avoir donné la mort, devoient nous apprendre à conserver la vie ! et la foule de gens qui croyant satisfaire un goût, contenter une gourmandise, avalèrent un remède destiné a un malade, ou le reste d'un remède déjà pris ! Hahnemann, dans le besoin où le constituoit sa découverte, de rallier des phénomènes égaux à ceux des maladies qu'il vouloit guérir homéopathiquement, rassembla tous ces signes épars, effets de l'action des médicamens sur l'homme sain, les consigna dans des écrits qu'il nous a commu-

niqués, pour servir de termes de comparaison avec les signes qui sont les effets des maladies naturelles.

Cependant après un laps de tems considérable, de si pénibles recherches n'avoient enfanté qu'un recueil maigre, imparfait, et marqué au coin de la pauvreté. Avant Hahnemann, des médecins philantropes avoient eu le courage d'éprouver sur eux-mêmes l'impression de certains médicamens, dont ils brûloient du désir de connoître la vertu. Je ne les nomme pas: la muse de l'histoire leur a depuis long-tems assigné une place distinguée parmi les bienfaiteurs de l'humanité. Hahnemann se sentit le courage d'aspirer à la même gloire. Il prit la même route, et les nombreux ouvrages où il a déposé le fruit de ses découvertes, je pourrois même dire, de ses douleurs, déposent assez en faveur du service solennel qu'il rendit à la science. Ne manquons pas d'associer à cette gloire les nombreux disciples qui, partageant avec lui ses pénibles expériences, doivent aussi partager ses lauriers glorieux.

Qui ne connoît pas la *materia medica,* ce recueil encyclopédique des douleurs de l'humanité, cette espèce de Panorama, où Hahnemann fait passer devant les yeux du lecteur les nuances variées des maladies également diverses, dont le tribut nous est imposé! C'est le type le plus parfait de la nature en souffrance; encore un demi siècle de l'étude des corps de la nature qui peuvent être appelés à secourir l'homme dans ses

maux, et nous aurons autant de miroirs fidèles, réfléchissant les mille et une infirmités de la nature humaine. Passons maintenant à l'application de cette loi principale au traitement des maladies.

On connoît la division des médicamens établie par Hahnemann d'après leur action sur le corps malade, en trois catégories, les seules que puisse admettre l'humaine raison; d'eux d'entre-elles ont formé jusqu'ici les règles de la thérapie. Le besoin de calmer le symptôme dominant, regardé comme le pivot de la maladie, donna naissance à la méthode palliative; c'est l'action antipathique de Hahnemann. Si le médecin, qui n'en connoît pas d'autre, ne peut mériter le nom de guérisseur, du moins ne peut-on lui refuser celui de consolateur; celui qui verse le baume dans nos plaies, l'ami qui mêle ses larmes aux larmes de son ami affligé, seront toujours des êtres chers à nos coeurs. Souvent la nature se plait à récompenser les efforts du médecin palliateur, et les cures des maladies aigües et rapides, que cette palliation n'empêchoit pas la nature d'opérer, lui ont valu aux yeux de la science, comme à ceux de la reconnaissance du malade, le titre usurpé de méthode éminemment curative? Veut-on la preuve que cette méthode est étrangère au véritable procédé de la curation? Qu'on essaye de l'appliquer au traitement des maladies chroniques! Elle n'est, dans les maladies aigües, que le sommeil artificiel de la sensibilité qu'on engourdit pour la rendre sourde à l'orage (la crise),

dont on espère de voir arriver la fin avant son réveil, qui, dans les affections chroniques, précède toujours la terminaison. De nouvelles douleurs amènent de nouvelles doses du calmant, qui fait acheter son bienfait au prix de l'endurcissement du mal, ou de la naissance d'un mal plus fâcheux encore. Il n'est point de praticien un peu éclairé, qui n'ait remarqué le danger des calmans dans le traitement des maladies chroniques. S'ils sont utiles dans les affections aigües, ce ne peut être en qualité de puissances actives et efficientes, puisqu'ils suspendent en quelque sorte le travail de la nature, et comme tels, ne peuvent que retarder la guérison, en enchaînant le mouvement médicateur de la nature. Toutefois Hahnemann les permet et y a lui-même recours; mais qu'on remarque bien ici le motif de leur application.

Les ressorts de la vie sont entravés, le coeur a cessé de battre, le poumon de se dilater, enfin la vie est suspendue; ou bien, l'irritation est extrême, l'exaltation de la sensibilité portée au suprême degré, la mort va terminer incessamment ces deux scènes, si un secours héroïque n'est administré à l'instant même. Dans le premier cas, Hahnemann conseille les irritans; dans le second, il permet un remède sédatif, contradiction apparente avec sa doctrine réprobatrice de l'action énantiopathique des médicamens. Mais qu'on y regarde de près, cette contradiction n'est vraiment qu'apparente. il ne peut y avoir d'exception à la doctrine, quand

il n'y a pas d'application de la doctrine. C'est le cas où se trouvent les deux malades ci-dessus mentionnés. Tout traitement est suspendu; on ne peut commencer chez le premier, jusqu'à ce que le principe vital ait repris son mouvement, sans lequel il ne peut y avoir ni santé, ni maladie. C'est la pendule, à laquelle le mouvement du balancier rend la faculté de marquer les heures. Chez le second, où le principe de vie menacé d'être suffoqué sous le poids d'un symptôme épiphénomène, c. a. d. une anomalie nerveuse surajoutée extraordinairement, et qui fait disparoître tous les autres symptômes, comme les étoiles disparoissent devant l'éclat du soleil, le traitement ne peut commencer, ou il doit être suspendu, jusqu'à ce qu'un calmant ait rendu à la nature les conditions sans lesquelles la cure ne peut s'opérer, je veux dire, la faculté de sentir, et l'impression de la maladie qui existe et ne peut se développer et l'impression du médicament. Encore, dans ce dernier cas, agira-t-il toujours directement, lorsque la matière médicale sera assez riche pour lui offrir un remède direct, qui doit exister, tout inconnu qu'il puisse être. Jusques-là, la méthode palliative jouit du droit d'employer les calmans, dont elle retire les effets les plus salutaires; ils replacent la nature dans les voies de la guérison, et l'art dans les moyens de la servir.

La seconde catégorie de l'action des médicamens est loin de mériter le même reproche. C'est le côté

vraiment solide de l'école médicale, et si son mouvement tumultueux, perturbateur, fit de nombreuses victimes, que de conquêtes ne fit-elle pas sur la mort, à qui elle arracha sa faux, toute prête à frapper! La méthode allopathique, en soulevant un orage à côté d'un autre orage, parvient souvent à faire prendre le change à la nature. Lorsque l'organe, siège du mal, n'a subi encore d'autre changement que celui de son désaccord dynamique, un autre désaccord, élevé subitement dans un système éloigné, se prévaut de toute l'attention de la nature attirée vers lui, pendant lequel tems l'organe primitivement souffrant rentre dans son accord naturel, tandis que la maladie artificielle substituée à la sienne termine son cours, réglé sur la dose du remède qui l'a provoquée. C'est à cette loi de l'antagonisme qu'il faut justement rapporter les succès dont sa connoissance profonde et son emploi éclairé furent la source. C'est elle seule, pour ainsi dire, qui forme toute la dignité de la médecine, et l'activité du médecin, par le fondement solide qu'elle donne à la première, et la part réelle qu'elle fait au dernier dans les honneurs de la guérison.

C'étoit avoir bien étudié la nature que de chercher à l'imiter, en substituant, comme elle le fait, une maladie à une autre. On ne vit pas tout de suite que la maladie substituée devoit être de la même nature que la maladie combattue, mais il n'échappa pas au médecin observateur que cette dernière ne cédoit sa place

qu'à la prépondérance de la nouvelle maladie dans le système sensible et irritable. Cependant, tout imparfait qu'il étoit, cet apperçu devint la première lumière de l'art, comme son premier moyen d'attaque, souvent, et très-souvent couronné de succès. Dans cette position antagonistique de deux maladies dont la plus forte doit faire cesser la plus foible, ne voit-on pas clairement l'augmentation du mal, exigée par Hahnemann, devenir le véritable moyen de guérison? Dans cette aggression brusque et violente, effet des médicamens vifs et nombreux, familiers à la médecine allopathique, il se développe inévitablement une foule de symptômes nouveaux, dans le nombre desquels il doit s'en trouver qui soient analogues aux symptômes du mal primitif, et, leur force d'action l'emportant sur celle des premiers, la guérison s'en suivoit, sans qu'on apperçût la loi primitive de l'enlèvement des symptômes par des symptômes semblables. Les cures manquées par la méthode allopathique ne peuvent et ne doivent être attribuées qu'à l'excès de prédominance des symptômes artificiels sur les symptômes matériels, malgré leur ressemblance, ou à l'absence complète des symptômes analogues à ceux du mal. Dans le premier cas, on a déterminé une maladie plus grave, en ajoutant au mal un mal plus grand qu'il ne faut pour le guérir; dans le second cas, la maladie, qui n'a été qu'opprimée par l'orage excité dans le voisinage de son siège, reparoît, après le calme rétabli, la même

qu'elle étoit, et quelquefois aussi avec un degré de gravité de plus, comme l'expérience le prouve si souvent.

Je ne saurois donc partager l'anathême lancé par Hahnemann contre une méthode, peut-être inutile à son expérience consommée, mais dont ne peut se passer l'homme de l'art, qui ne la possède pas. Je n'en doute nullement, c'est cette proscription intempestive qui a soulevé contre lui le plus d'indignation. Le public même en impose l'obligation au médecin. Quelle sera la conduite de ce dernier, lorsque, appelé pour secourir, il trouvera dans le malade qui l'a appelé, un incrédule de la méthode qu'il veut rendre exclusive? N'est-il pas également nécessaire de garder le respect dû à l'antiquité, la reconnoissance pour la mémoire des hommes qui ont servi l'art, dont les théories, sans être la vérité elle-même, s'en rapprochent, dont les travaux et les veilles nous ont fait présent de ces belles connaissances qui, si elles ne forment pas la médecine, ont contribué à l'embellir, en l'enrichissant?

Si Hahnemann n'a pas craint d'être atteint personnellement des traits lancés contre lui, du moins, en père tendre, devait-il ménager l'enfant qu'il fit naître, tandis que son berceau est entouré des sifflemens de l'envie, toujours prête à étouffer le précieux fils de son cerveau. Sans doute il ne pouvoit naître adulte et tout formé, comme Minerve sortit du cerveau de Jupiter, mais son enfance n'eut point été élevée dans

le tumulte d'un camp, dont cette tyrannie lui fait encore disputer la propriété. De l'aveu de l'auteur de la réforme, nous sommes loin encore de posséder une matière médicale complète. Il faut donc conserver nos anciennes armes, jusqu'à ce que la philantropie médicale ait ajouté à l'arsenal de la médecine ce qui lui manquera peut-être long-tems encore.

Il ne reste plus qu'un rapport du remède avec le mal, c'est de lui ressembler dans les symptômes qui l'accompagnent, en le manifestant. Cette méthode est proprement nommée la méthode directe, c. à. d. celle qui attaque la maladie par la voie la plus courte, et dans les organes même qui en sont le sujet et le siège.

L'homéopathie attaque les maladies en opposant à leurs symptômes des symptômes semblables, lesquels, en se substituant aux symptômes de la maladie, les font disparoître avec la cause qui les produisoit, laissant à la place de cette cause une cause artificielle qui disparoît à son tour avec les symptômes qu'elle avoit produits, et d'autant plus vite que le remède qui l'a engendrée étoit plus analogue à la cause première, et sa dose plus petite, n'ayant besoin que de prévaloir le moins du monde possible cette cause, pour l'anéantir.

Le premier apperçu qui ressort de cette définition, formant aussi la matière du premier reproche fait à cette doctrine, est que la médecine n'est plus qu'une science bornée à la recherche et à la pour-

suite des symptômes des maladies. Un tel rétrécissement apporté au domaine de l'art de guérir, traité par quelques médecins de profanation, n'a paru à beaucoup d'autres qu'une disgrace complète, qui le privoit de sa dignité rationnelle, et le faisant déchoir de son autorité dogmatique, le réduit à n'être plus qu'une Empirie automatique.

L'humeur, et plus, l'ébranlement imprimé en sens contraire aux esprits soumis aux lois de l'habitude, ont pu seuls exhaler une plainte aussi ridicule, un reproche aussi mal fondé. Sans doute Hahnemann ferme la porte au raisonnement qui ne s'exerce que dans le domaine de l'hypothèse, mais combien est vaste la région où il replace l'intelligence du médecin! De toutes ses facultés, il n'en est qu'une seule dont il circonscrive la sphère d'action, c'est l'imagination; et qu'a à faire l'imagination dans le domaine d'une science entièrement fondée sur l'expérience? L'imagination est la mère de l'invention, par conséquent ne peut être celle de la médecine, qui est fille de l'observation. La première crée, la seconde observe ce qui est créé. Mais pour ne point se livrer aux rêves brillans de la première de ces facultés, le médecin est-il pour cela condamné à la paralysie de l'entendement? Il manque nécessairement de bonne foi dans ce reproche si peu mérité. Je ne puis m'empêcher d'y reconnoître la révolte de la licence, ramenée par la force de la raison aux prin-

cipes d'une sage liberté. Faire la guerre aux symptômes des maladies est désormais, disent les adversaires de la doctrine, tout ce qui reste à faire à l'homme de l'art.

D'abord cette pratique n'est pas nouvelle. Que fait la médecine énantiopathique, c. à. d. palliative, depuis l'origine de l'art? Ne concentre-t-elle pas toute son attention dans le symptôme marquant, caractéristique, pivot de la maladie, et foyer de tout le danger? Ne dirige-t-elle pas toute l'action de ses remèdes contre lui, pour en diminuer la violence, cherchant ainsi à écarter le danger, abandonnant le reste au cours de la nature, à laquelle elle laisse le premier rôle?

Comme la médecine énantiopathique, l'homéopathie concentre toute son attention sur les phénomènes d'une maladie, mais mieux qu'elle, elle les inspecte, les rassemble, n'en omet aucun, quelque insignifiant qu'il puisse être; elle n'oublie pas, surtout, les mouvemens qui se passent dans l'âme. De toutes ces couleurs diverses elle forme un tableau aussi complet qu'il est donné aux sens externes de le former, et, quand ce portrait est achevé, quand cet ensemble est accompli, Hahnemann regardant dans ce miroir, y découvre la maladie toute entière.

Ici éclate le grand caractère d'innovation qui distingue d'une manière tranchée la nouvelle méthode de toutes celles qui l'ont précédée. Que devient la cause interne tant recherchée, tant étudiée,

jusqu'ici l'objet de tant de voeux, et le sujet de tant d'erreurs ? Quelle théorie ne s'est pas flattée de l'avoir trouvée? et cependant, une théorie nouvelle dépouillant la première de sa conquête, pour y substituer un principe nouveau qui devoit être le seul véritable, s'est vue, à son tour, vaincue par une hypothèse nouvelle, qui n'est pour nous la vérité, que parce que le tems n'a pas marché assez, pour lui donner un successeur.

Cependant, quelque immense que paroîsse la distance qui sépare les deux méthodes, il est néanmoins un point commun par lequel elles se touchent, et ne sont, en quelque sorte, que deux soeurs. Le célèbre *tolle causam* est le point d'union qui les rallie, et les confond. L'identité du point de départ et l'unité du but auquel elles tendent, permettent à peine de croire à l'énorme divergence des routes dans lesquelles elles marchent, pour arriver au même terme ; à peine se sont-elles quittées, qu'elles cessent presque aussitôt de s'apercevoir. C'est que l'une marche au pôle arctique, et l'autre au pôle opposé. L'école régnante a pris la route de traverse, tandis que son émule est restée sur la grande route. Dans la première, qui n'est éclairée par aucun fanal, la raison, abandonnée à elle-même, a du se fourvoyer, prenant pour guide unique ces feux trompeurs de l'imagination, si semblables à ces lueurs émanées des abymes, où elles précipitent le voyageur qui a le malheur d'en suivre la direction. Hahnemann, ne quittant point le sentier battu, illu-

miné par l'ensemble des phénomènes qui composent l'image de la maladie, y trouve un foyer de lumière dont l'éclat soutient, éclaire et dirige ses pas, jusqu'à ce qu'il soit arrivé au grand but, la guérison du mal.

Ce ne peut être la matière d'une contestation sérieuse, que l'obscurité qui règne sur la nature de la cause interne des maladies. Ouvrez les archives de toutes les écoles qui dès l'origine de l'art se sont succédées jusqu'à nous; lisez les ouvrages des hommes formés à la même école; faites plus, reportez-vous au lit du malade entouré de plusieurs médecins, dont on a réuni les lumières pour conjurer le danger qui le menace, que voyez-vous, qu'entendez-vous? partout dissentiment, opposition, contradiction. Il n'est pas jusqu'au public qui ne s'en soit apperçu. Ce public si intéressé à la solution du problème, n'est pas plus convaincu que nous de la certitude de nos principes, ce qu'il exprime clairement en taxant notre science, de science conjecturale. Le fameux procès entre Hippocrate et Galien n'est pas encore jugé. *Ita, ait Hippocrates : non, Galenus.* Eh! pouvoit-il en être autrement avec une doctrine qui procède de l'inconnu au connu? marche inverse de celle de toutes les sciences qui se glorifient de belles et solides connoissances, tandis que, malgré nos longs et pénibles efforts, nous en sommes encore réduits à la conjecture. C'est envain que la médecine se donne tous les dehors des sciences exactes, le jeune néophyte, en dépit des préceptes

innombrables dont on a chargé sa mémoire, n'en est pas moins, comme Midas, réduit à l'indigence au milieu de toutes ces richesses. Éclairé par le flambeau de la pathologie, il fait, sans craindre de s'égarer, le tour de la galerie où sont exposés par la théorie les tableaux de toutes les maladies; l'échelle de leurs variétés lui sert à monter, à descendre dans les divers systêmes du corps où il suppose leur siége; les solides, les fluides ont des rôles qui leur sont assignés; point d'effets dont il ne puisse rendre compte, point de symptômes dont il ne signale la cause; à l'entendre, c'est une montre à jour, dont tous les ressorts sont découverts, dont tous les mouvemens lui sont connus; changez les rôles: qu'il passe de la chaîre académique dans les salles d'un hôpital, et, s'il est de bonne foi, qu'il dise si vingt fois la nature n'a pas donné un dementi à sa science orgueilleuse, qui prétend la diriger? plutôt rendons grâce à la toute-puissance de cette bonne nature, qui fait si souvent le miracle de triompher de la maladie, et du remède qui ne lui convenoit pas!

L'homéopathie, comme ses deux soeurs, convient qu'on ne peut guérir une maladie, sans enlever sa cause, mais sa manière de concevoir cette cause et de procéder à son enlèvement, est essentiellement différente. J'ai dit que l'école régnante attaque une cause inconnue, pour enlever des symptômes connus. L'homéopathie procède en sens inverse; elle attaque des

symptômes connus, pour anéantir leur cause, qu'elle ne connoît pas, qu'elle n'a pas la prétention de connoître, parcequ'aucune science ne peut la découvrir. Quel oeil humain a jamais vu l'impression produite par une joie trop vive, une épouvante extrême, un miasme délétère, sur l'organisme animal? et cependant, c'est sur cette supposition plus ou moins ingénieuse de la nature de ce dérangement que repose le choix du médicament qui doit la faire cesser. Aussi ses effets sont-ils fortuits comme la cause sur laquelle il doit agir. Ecoutons Hahnemann et surtout, regardons le pratiquer.

Si la disparition des symptômes d'une maladie, dit-il, devant un médicament propre à produire les mêmes symptômes, fait succéder d'une manière prompte et durable la santé à la maladie, n'est-il pas permis d'en conclure que la cause est si étroitement liée avec les symptômes, *et vice versa*, les symptômes avec la cause, que la cause et les symptômes ne font pour ainsi dire qu'un? Mais comme il impliqueroit dans les termes qu'une cause fût une seule et même chose avec ses effets, bornons-nous à dire que leur union est si intime que, non seulement la cause ne peut pas plus exister sans les effets que les effets sans la cause, Mais encore, que qui enlève les effets, ne peut opérer cet enlèvement, sans opérer celui de la cause elle-même. Aller plus loin seroit établir une dispute de mots.

Telle est la grande vérité dont la découverte est dûe à l'emploi homéopathique des médicamens! qui ne

voit empreint ici dans l'ensemble des symptômes d'une maladie le portrait de cette cause interne, dont il faut désespérer de trouver jamais l'original? ne s'y trouve-t-elle pas dessinée comme le soleil se dessine dans les rayons de chaleur et de lumière émanées de son orbe? pour en compléter l'image, il faut rapprocher de cet ensemble la copie des symptômes produits par les remèdes éprouvés sur l'homme sain, et lorsqu'ils offrent une parfaite similitude avec les symptômes de la maladie naturelle, vous avez dans la puissance du médicament qui est propre à les produire, la cause d'un dérangement égal au dérangement qui constitue la maladie, par conséquent, vous avez aussi les moyens de le faire cesser. Il est, à ce qu'il me semble, quelque chose de plus précieux encore que de connoître la cause d'une maladie, c'est de l'avoir en sa puissance! Ce trésor, Hahnemann l'a trouvé, il nous assure que chacun de nous, le cherchant de bonne foi, en suivant la même route, ne peut manquer de le découvrir.

Qui de nous, s'il porte un coeur sensible et un esprit droit, n'a pas gémi cent fois sur l'imperfection d'un art chargé de si grands intérêts, et n'éprouve pas le besoin de voir se dissiper les ténèbres qu'il est obligé de traverser, pour chercher son semblable, dont il entend les plaintes, sans appercevoir l'infortuné qui les profère?

C'était peu pour Hahnemann d'avoir trouvé la grande loi de guérison des maladies par l'opposition

des symptômes semblables à ceux du mal à guérir, cette arme puissante, destinée à vaincre, eut pu devenir meurtrière, si l'art de s'en servir n'étoit soumis à des règles positives. Ce second travail fut, pour ainsi dire, et est encore aujourd'hui l'occupation de toute sa vie. Non seulement il enrichit tous les jours, de concert avec ses nombreux disciples, sa matière médicale, le plus bel oeuvre de l'esprit humain, mais il nous a donné sur l'emploi des médicamens, des préceptes fondés sur les expériences les plus scrupuleuses. On s'est étonné, et on s'étonne encore tous les jours, de l'exiguïté des doses dans lesquelles il les offre à ses malades. Pour la faire comprendre, il s'appuie d'un axiôme presque aussi sentimental qu'intellectuel: que la puissance d'une impression sur un organe souffrant est d'autant plus grande, que la sensibilité de cet organe est plus exaltée. Or, le remède homéopathique étant destiné à se rendre immédiatement à l'organe sujet de la douleur, pour substituer son influence à celle de la maladie, substitution qui fait le phénomène de la guérison, sa dose ne peut par conséquent être trop ménagée.

Hahnemann parle d'un léger accroîssement du mal, comme d'une nécessité conditionnelle de la cure. En effet, il ne suffit pas, pour l'opérer, de substituer les symptômes du remède aux symptômes semblables de la maladie; il faut encore que les premiers aient une intensité plus grande que les seconds, pour que ces

derniers cèdent leur place aux autres; et s'il est vrai que, de deux douleurs données, la plus forte fait disparoître la plus foible, la maladie naturelle disparoît devant la maladie artificielle du médicament, dont la durée d'action est au pouvoir du médecin. Si cette seconde loi, dont chacun peut trouver l'existence dans sa propre existence, et dont Hahnemann fait une si heureuse application, n'existoit pas, sa doctrine ressembleroit à toutes les théories qui l'ont précédée, dont le défaut est de manquer de fondement.

En effet, ce n'est que parce que la nature perd sa sensibilité pour une douleur moindre, quand on la met en contact avec une plus forte, que les symptômes de la maladie naturelle cèdent leur place aux symptômes de la maladie artificielle. Mais, dira-t-on, que gâgne le malade à ce changement de maladie? ce qu'il gâgne, est ce que chacun de nous voudroit gâgner dans toutes les entreprises de sa vie, c. à. d. d'arriver par la voie la plus courte, la plus douce, la plus sûre, au but de son entreprise, et d'en conserver le fruit. La durée d'une maladie, ainsi que le genre de sa terminaison, restant toujours plus ou moins obscurs aux yeux du praticien le plus instruit, n'est-ce pas lui rendre le plus grand service, que de le rendre maître de la durée, et de l'issue du mal? C'est ce que nous propose Hahnemann, en nous démontrant avec la dernière évidence que le remède bien choisi, et proportionné dans sa dose à la dose de la sensibilité du malade, ne pro-

duit qu'une affection douce, innocente et passagère. Lisez ses ouvrages, assistez à sa pratique, parcourez les archives des cures opérées dans l'esprit de sa doctrine, et, comme le Thomas de l'écriture, vous toucherez du doigt et de l'oeil la vérité.

Hahnemann dit au monde savant: «ne croyez point à mes paroles; expérimentez vous-même ce que j'ai fait, mais faites comme j'ai fait moi-même; et si la nature, interrogée selon ses lois véritables, ne vous répond point comme elle m'a répondu, alors vous aurez droit de me repousser, et de me ranger dans la classe des visionnaires». Frappé de l'accent de conviction attaché à ces paroles pleines de probité, entraîné par le désir si naturel de voir le doute dans lequel le médecin semble condamné à vivre, faire place à la certitude, subjugué, surtout, par la consolante pensée de tout ce que l'humanité souffrante avoit à gâgner à cette découverte, je n'hésitai pas un seul instant de chercher à convaincre mes yeux de ce qui avoit si vivement intéressé mon esprit, et de retour à Varsovie, où je rapportai tous les élémens de la médecine réformée, je commençai de suite à l'exercer, et voici les faits qui en résultèrent.

Premier cas.

Une femme accouche heureusement d'un enfant qu'elle auroit pu mettre au monde un mois plutôt, ayant été épouvantée jusqu'à la défaillance qui lui causa une chute sur les reins, ce qui amena un commence-

ment de travail que j'eus le bonheur d'arrêter par une abondante saignée. La grossesse arriva à son terme, et l'enfant, qui naquit fort et bien conformé, offrit pendant les 4 premiers jours le tableau des symptômes suivans.

Portrait de la maladie.

Agitation continuelle, insomnie complète; son corps resta tout ce tems d'un rouge vif, d'une chaleur brûlante; une soif ardente lui faisoit boire avec délices de l'eau sucrée qu'on lui donnoit à tout instant. Présenté plusieurs fois au sein, il le refusoit toujours. Le méconium étoit sorti, les urines couloient sans difficulté. Sans cesse il gémissoit, ou jetoit des cris.

Thérapie.

A ces traits, qui ne reconnoît une fièvre inflammatoire? les sangsues à la tête et au cou, les bains tièdes ne procurèrent qu'un soulagement momentané. Bientôt tous les symptômes se rallumèrent, et l'enfant donnant à ses parens la crainte d'une mort prochaine, un prêtre fut appelé pour le baptiser. Pendant qu'on songeoit au salut de son ame, je pensois à celui du corps, et retraçant à ma mémoire l'état d'épouvante que sa mère avait éprouvée un mois plutôt, je rapprochai cette impression, à laquelle l'enfant avoit dû participer, de l'état pathologique dans lequel il se trouvoit. L'aconit me parut, d'après le tableau que Hahnemann présente de ses symptômes, le remède qui répondoit le mieux à l'état morbifique de cet enfant.

une octillionième partie de teinture spiritueuse d'aconit, mêlée avec un peu d'eau sucrée, lui fut administrée; une heure après, l'enfant devint plus calme, il éprouva un sommeil de quelques heures, à la suite duquel il prit le sein avec appétit. Depuis ce jour tous les symptômes se sont dissipés avec une vîtesse extraordinaire.

Deuxième cas.

La mère de cet enfant éprouva une violente commotion de l'ame le treizième jour de ses couches; cette impression fut immédiatement suivie d'une hémorragie utérine abondante, accompagnée de fortes douleurs dans les reins et dans le bas-ventre, qui descendoient vers la matrice, avec un sentiment de pression ressemblant aux douleurs de l'accouchement; le pouls étoit plein et dur, la chaleur de la peau moyenne, interompue par de courts frissons, la bouche sèche et la tête douloureuse avec vertiges; le ventre habituellement serré, les urines chaudes. Le sang sortoit, tantôt en coulant, tantôt sous forme de caillots d'un rouge noir, mais sans odeur, la foiblesse presque nulle.

Thérapie.

La constitution de la malade, forte, sanguine, et la nature des symptômes représentant l'image de ceux que le fer est propre à produire, déterminèrent l'emploi de ce médicament. je mêlai deux gouttes de teinture de Bestouscheff avec 4 onces d'eau distillée et sucrée, dont je donnai une cuiller à thé à la ma-

lade. L'hémorragie sembla augmenter dans les deux premières heures après la prise de ce remède, Mais les douleurs des reins et du ventre cédèrent promptement à son action. L'hémorragie, après cet accroîssement peu inquiétant, diminua graduellement, de sorte qu'au bout de 24 heures elle avoit complètement cessé, ainsi que les symptômes qui l'accompagnoient. Il ne manquoit plus à une santé parfaite que de recouvrer la liberté du ventre. Un millionième de gouttes de la teinture de noix vomique leva cet obstacle dans l'espace de 24 heures; mais comme la constipation étoit dans les habitudes de l'organisme, je continuai de loin en loin à la personne l'usage de petites doses de la teinture, afin de détruire le type habituel de ce symptôme.

Troisième cas.

Un aide de camp du Prince que j'ai l'honneur de servir, avoit depuis deux mois un rhume sec et nerveux, qui le fatiguoit beaucoup. Il ne le traitoit point, se contentant de lui opposer la force de la nature à l'âge de 22 ans.

Portrait de la maladie.

Enchifrenement continuel, avec privation de l'odorat, la tête habituellement lourde, la toux fréquente, sèche et sonore, point ou très-peu d'expectoration. La toux arrivoit par quintes, à la manière des toux de coqueluche. Les accès en étoient longs, surtout la nuit, où ils duroient quelquefois une heure. Chaque secous-

se de cette toux répondoit à la tête, où il éprouvoit comme des coups, des battemens très-douloureux qui retentissoient jusqu'à l'estomac, ce qui déterminoit des nausées et le vomissement; une sueur générale accompagnoit cette scène qui se terminoit par une foiblesse marquée, que le sommeil qui lui succédoit, faisoit disparoître. Les autres fonctions étoient normales, à l'exception d'une respiration légèrement gênée.

Thérapie.

Je ne doutois nullement qu'un vomitif, en secouant l'estomac et toute la machine, ne fît une révolution heureuse qui eut amené la guérison, comme cela m'a souvent réussi. Mais le malade avoit à gâgner à être traité homéopathiquement. Je me décidai donc à lui donner une petite fraction de la dose du remède émétique que j'eusse employé selon la méthode ordinaire; un vingtième de grain d'Ipecacuhana mêlé avec du sucre suffit pour vaincre cette toux si opiniâtre. Ce remède fut administré à 8 heures du soir, et le malade s'étant couché à 9 heures, dormit jusqu'au lendemain. On conçoit son étonnement et sa satisfaction au moment du réveil, je le visitai à midi où il m'apprit cette agréable nouvelle. Comme l'action de ce remède est très-fugitive, je lui répétai cette dose encore deux fois de 24 heures en 24 heures, et la maladie a été radicalement guérie.

Quatrième cas.

Une femme, se promenant avec son mari, alloit rentrer chez elle, lorsque l'obscurité (c'étoit le soir après

le coucher du soleil) lui cachant une voiture qui venoit à gauche dans une direction latérale, l'empêcha d'éviter le timon dont elle fut frappée violemment sous le sein gauche et sur les fausses côtes. L'épouvante et la douleur la firent tomber en défaillance. Transportée chez elle, on lui fit toute la nuit des frictions spiritueuses et des applications de même nature sur les parties souffrantes. Appelé le lendemain, je la trouvai dans l'etat suivant.

Portrait de la maladie.

La malade éprouvoit une douleur sourde dans la partie frappée; tout mouvement du tronc sur les membres et de ceux-ci sur le tronc, ne pouvoit s'exécuter, sans causer de violentes douleurs. L'éternuement, l'action du moucher en faisoient éprouver de déchirantes. Le pouls étoit plein et dur, la soif modérée, l'appétit nul, la tête saine, mais la face pâle, contrairement à l'habitude de la malade, habituellement très-colorée.

Thérapie.

Je fis appliquer sur le champ dix sangsues sur le lieu souffrant. 24 heures s'écoulèrent, sans apporter le moindre soulagement. J'avois à craindre l'inflammation des parties fortement contuses. Je me décidai à recourir à l'arnica. L'infusion très-légère des fleurs de cette plante, aidée d'un régime approprié et d'une diète sévère, fit disparoître en quelques jours tous les accidens. Aujourd'hui 2 ans, cette personne ne conserve pas le plus léger ressentiment de cet accident.

Cinquième cas.

Une jeune femme de 26 ans s'échauffa tellement en soignant nuit et jour son enfant gravement malade dune fièvre ardente, qu'elle tomba malade elle-même, aussitôt après l'entrée de son fils en convalescence. Son tempérament est pituiteux, débile, enclin aux fleurs blanches; son estomac mauvais, et sa menstruation trop abondante, ce qui débilite ses nerfs, et entretient sa maigreur.

Portrait de la maladie

Une forte esquinancie, dont elle souffroit depuis deux jours, rendoit la déglutition presqu'impossible. Elle éprouvoit des élancemens dans le gosier et les deux oreilles. La tête étoit douloureuse, la face brûlante et les joues très-rouges; une fièvre continue avec exacerbation vers le soir, et du délire une partie de la nuit; la soif vive, le pouls roide, et la peau chaude et sèche. Le ventre constipé, les urines rouges; quand je la vis, les parotides commençoient à être douloureuses et à se gonfler.

Thérapie.

La belladonne m'offroit dans ses effets sur le corps sain une image aussi parfaite que possible des symptômes ci-dessus énoncés; dans la disette où je me trouvois de médicamens préparés avec le soin qu'exige Hahnemann, je fus obligé de me servir de l'extrait de la belladonne, tel qu'il existe dans toutes les pharmacies. Je fis broyer pendant une heure un grain de

cet extrait avec une drachme de sucre de lait. Cette poudre fut dissoute dans deux onces d'eau distillée, et la malade en prit une cuiller à thé deux heures après-midi. A trois heures, sans éprouver le moindre accroissement de son mal, elle s'endormit et se réveilla à 8 heures du soir, couverte d'une moiteur générale, sans fièvre, et presque sans douleur à la gorge ; elle but beaucoup d'eau sucrée jusqu'à 11 heures qu'elle s'endormit de nouveau, et le lendemain, elle vaquoit au soin de son ménage.

Sixième cas.

Un militaire agé de 28 ans, d'une constitution sanguine, visage fleuri, caractère doux, et jouissant depuis sa naissance d'une excellente santé, la perdit en quittant le service actif du front, pour passer scribe dans un magasin militaire. Les premiers effets de ce genre de vie nouveau, furent la perte de l'appétit et de la gaieté familière à son humeur. Bientôt après, les hémorroïdes le tourmentèrent; la constipation vint s'y joindre, et amena avec elle les douleurs des reins, des hanches, et même des traces de sciatique à la cuisse gauche, qui rendirent la marche difficile. Tous ces accidents furent combattus par les moyens ordinaires, qui ne remédièrent à rien. Son état en fut même aggravé, et, après un an et demi d'impotence anticipée, il se décida à faire un traitement homéopathique. Voici le tableau fidèle de la situation où je le trouvai.

Portrait de la maladie.

La face pâle, les yeux éteints, environnés d'un cercle

bleuâtre; la tête est lourde, sans douleur; le sommeil est pesant, et le malade n'en sort le matin qu'avec un accablement qui se prolonge j'usqu'à son déjeuner. L'appétit est languissant, malgré les remèdes amers dont il use tous les jours, pour le rappeler. La soif est nulle, il a souvent de la sécheresse dans la gorge, et le matin sa langue est très chargée d'une saburre blanchâtre. La région épigastrique est tendue, surtout après le repas, le bas ventre de même. Il sent un poids continuel dans cette dernière région, de fréquentes envies d'aller à la garderobe, sans rien obtenir. Les reins sont très douloureux, mais seulement quand il veut se mouvoir, la marche est presque impossible, parce qu'à la douleur se joint une foiblesse considérable dans tout le bassin et l'extrémité inférieure gauche, s'étendant jusqu'au genou. Dans le repos, assis ou couché, il n'éprouve plus dans ces organes que de l'accablement. Les évacuations du ventre ne s'opèrent depuis long-tems que par artifice. Elles sont toujours l'effet des laxatifs et des lavements; le caractère est devenu triste, morose et grondeur.

Thérapie.

Il est évident que la nature est primitivement innocente de tous les torts que la société a fait à cette constitution, originairement si heureuse. C'est le passage de la vie active à la vie sédentaire qui a posé les premiers fondements de cette maladie, qui, dès sa naissance, pouvoit être victorieusement combattue par

la diététique. La médecine en jugea autrement, et ses moyens vinrent ajouter à ce désaccord naissant ce qui lui manquoit, pour devenir une affection très grave.

Il est des tempéramens qui peuvent se plier à toutes les situations, on le sait. Ce privilège paroît exclusif à l'espèce humaine, la seule presque, qui s'accommode de tous les climats. A cette règle, mon malade formoit une des nombreuses exceptions dont elle est susceptible. L'homme, né sanguin, pourra peut-être passer d'un pôle à l'autre, sans payer tribut à la maladie, parce que ce tempérament est infiniment mobile et flexible, mais c'est celui qui répugne le plus à l'immobilité. Il conserve jusqu'à un âge avancé les qualités de l'enfance, dont le mouvement est le premier besoin.

Mon malade avoit tellement changé de goûts, que le mouvement lui faisoit horreur, sans doute, parce qu'il étoit marqué par la souffrance. Pour le lui faire aimer de nouveau, il falloit le lui rendre agréable, et c'est le prodige qu'opéra la noix vomique, dont il prit un sextillion de goutte, après avoir suivi pendant quinze jours un régime dégagé de toute influence médicamenteuse. L'effet immédiat de ce remède fut de rétablir l'appétit et les selles. Bientôt après disparurent les douleurs des reins et de la cuisse: le dixième jour après l'administration de ce remède, il ne restoit plus que de la foiblesse, résultat bien naturel d'un

état de souffrance si longtems prolongée. J'aurois pu livrer le malade à la nature, sous l'influence du régime, que je ramenai peu à peu à ses habitudes premières. Mais n'oubliant pas que je traitois une maladie chronique, je m'attachai à déraciner complètement un mal qui tenoit de l'ancienneté, la gravité de son caractère. Le remède lui fut rendu à deux reprises différentes, et à des intervalles toujours plus éloignés. Deux mois ont suffi pour replacer cet homme dans l'état florissant de santé, dans lequel il avoit toujours vécu. Pour le conserver, je fis comprendre à mon malade que les jouissances qu'il avoit pu goûter impunément dans la vie active, étoient incompatibles avec la vie sédentaire, à laquelle il étoit condamné. Il avoit reporté dans son bureau, le caffé, le vin, les liqueurs, les mêts épicés de la plupart de nos tables. Il en continuoit l'usage, au milieu des poudres, des pillules, des mixtures dont la médecine allopathique le nourrissoit depuis un an, sans se douter un seul instant que ces substances avoient la plus grande part à sa maladie. Il me fut difficile de le persuader. Toutes ces choses avoient été si long tems innocentes, et elles étoient si agréables! Une infraction au régime présent étoit nécessaire, pour opérer sa conversion. Il la commit, et les avant-coureurs du retour de son mal furent plus éloquens que tous les discours que je lui avois tenus. Ce malade rentrant dans son régime, est rentré dans une santé parfaite.

Voilà ce que l'on a tant de peine à faire comprendre aux gens du monde, que, le régime de notre vie doit être en harmonie avec notre position dans ce même monde. Mais le plaisir parle plus haut que la raison. Cette dernière pourroit encore se faire entendre, si quelques exemples rares de personnes en apparence privilégiées, ne montroient de tems en tems la plus belle santé, réunie à tous les genres d'excès. La sensualité tire la conclusion, et l'on croit avoir rempli tout son devoir, en offrant à la médecine en honneur une obéissance aveugle, une soumission sans bornes.

Septième cas.

L'épouse du malade dont je viens de donner l'histoire, n'étoit guère moins souffrante que son mari, mais par des causes bien différentes, et sans l'avoir mérité.

Agée de 26 ans, mariée depuis 8 ans, elle n'avoit point encore montré le premier signe de la puberté des femmes. Le flux menstruel étoit à venir. Je n'ai pas besoin d'observer que tout l'espace de 14 ans à 26 n'avoit été pour cette personne qu'un long espace de maladie. Ses parens la marièrent nonobstant, ne doutant pas que le mariage seroit le remède le plus sûr, et le plus doux tout à la fois, à son mal. Leur attente ne fut point remplie, et le mari, convaincu plus tard qu'il ne guériroit point sa femme, la remit entre les mains des médecins. Saignées générales, locales, préparations ferrugineuses, à l'extérieur, à l'in-

térieur, bains, fumigations, tout fut employé par eux, et sans succès. Le résultat en fut un affoiblissement général, qui ressembloit au marasme, et un écoulement abondant de fleurs blanches, qui l'épuisoit. Le succès de la cure du mari détermina ces deux époux à me charger du traitement de cette dernière maladie; en voici le tableau fidèle.

Portrait du mal,

Pâleur du visage, maigreur générale; la tête habituellement douloureuse, des vertiges en se baissant, et dans tous les mouvemens un peu vifs. Elle aimoit à en faire, parce qu'ils la soulageoient. L'appétit foible, la digestion difficile, une prodigieuse quantité de vents qui tendoient le bas ventre. Point de soif, point de selles sans l'intermède d'un lavement; des renvois continuels, la bouche pleine de colle, l'entre-deux des épaules, les reins douloureux; un poids à la région de l'utérus, et de fréquentes envies d'uriner; les urines pâles, aqueuses, et déposant une matière blanche. Un écoulement blanc très abondant, moindre la nuit que le jour. Un sentiment de froid général; le sommeil engourdi et long; elle auroit pu dormir 24 heures, sans être satisfaite. Le caractère doux, patient, angélique.

Thérapie.

Voudra-on croire que cette affection profonde, cette lésion dans la fonction la plus importante de la vie d'une femme, a cédé à un quadrillionième de goutte

de la teinture de pulsatille? Le choix de ce remède ressortoit facilement du parallèle des symptômes ci-dessus décrits, avec ceux qui sont propres à ce remède. La ressemblance étoit frappante, l'effet le fut également. Malgré l'exiguité de cette dose, la malade en fut affectée au point d'éprouver 23 évacuations alvines, dans l'espace de 24 heures. Elle pouvoit les soutenir, c'est pourquoi je ne pensai point à arrêter ses effets, par un antidote. Disons-le ici en passant, non seulement l'Homéopathie guérit doucement et promptement, mais elle sait encore remédier incontinent au mal qu'il peut lui arriver de faire. L'allopathie pourroit-elle en dire autant, elle, à qui sa soeur offre de si bonne grâce des antidotes surs, en reconnoissance desquels elle lui prodigue tant de dédain? Le froid, dont le remède augmente aussi l'intensité, fut la deuxième aggravation dont la malade eut à se plaindre. Mais ces symptômes avoient disparu le deuxième jour. Depuis ce moment, la malade n'eut qu'à se louer de la confiance accordée à l'Homéopathie. L'appétit et les digestions se rétablirent, le sommeil redevint naturel, les selles eurent lieu tous les jours, la chaleur remplaça le froid dans toute l'habitude du corps, et, de toute la maladie, il ne resta plus que l'écoulement blanc, dont la quantité diminua sensiblement de jour en jour. Le quatrième jour, époque de la cessation d'action du remède, je fis un nouveau relevé des symptômes, et je trouvai le tableau suivant.

Portrait du reste de la maladie.

Un peu de gonflement du bas ventre, après avoir mangé ; il y a de la pression dans l'estomac, et des renvois d'air pur. Les selles sont régulières tous les jours, mais tantôt difficiles, à cause de la dureté des excrémens, tantôt fluides et glaireuses. Il y a des pressions partant du nombril, et se rendant à la matrice, semblables à des douleurs d'accouchement. L'urine est chaude, et cause de la douleur dans son expulsion. Il y a un peu de soif, et mauvais goût à la bouche. Les reins font encore du mal.

Thérapie.

En comparant ces deux états morbifiques de la même personne, on voit que les choses ont bien changé de face. L'état nerveux a fait place à l'humoral, pour parler le langage ordinaire. De chronique qu'elle étoit, l'affection a passé à l'état d'acuité. C'est toujours ainsi que la nature, et l'art, son fidèle imitateur, ont procédé à la curation des maladies chroniques. L'Homéopathie n'a donc fait qu'imiter la nature et l'art lui même ; mais quelle différence dans les frais ! Elle va compléter cette cure avec la même simplicité; il suffit pour cela d'un remède spécifique, que j'ai trouvé dans le *menispermum cocculus*. Un octillonième de goutte de la teinture de ce remède a fait disparoître en quelques jours tous les symptômes qui avoient résisté à la pulsatille. Cependant il n'y avoit point encore santé parfaite ; il ne peut en exister pour les femmes que

dans la régularité du flux menstruel, et il manquoit encore. Quoique cette jeune dame n'eût jamais éprouvé ce flux, j'ai cru devoir la considérer comme se trouvant en état de suppression de cette fonction. On sait que généralement les personnes du sexe, affectées de fleurs blanches abondantes, sont médiocrement réglées, cet écoulement tenant, en quelque sorte, lieu du flux menstruel. L'écoulement ayant cédé au traitement, et la malade continuant à éprouver un poids dans le fond du bassin, accompagné de mouvement de pression vers la matrice, je le regardai comme un effort curateur de la nature, et ces symptômes répondant à ceux de la pulsatille, ce remède fut administré de nouveau, et à deux reprises différentes, avec les intervalles voulus par sa durée d'action. Les effets en furent si heureux, que le sang menstruel se fit jour à la fin de l'action de la seconde dose du médicament.

En tout, cette cure a duré sept semaines, et l'allopathie y avoit employé 8 années, sans obtenir le moindre succès. Comme elle, l'Homéopathie désireroit pouvoir rendre compte de la nature du dérangement organique qui servoit de cause à cette maladie longue et opiniâtre, comme aussi du mode d'action du remède qui l'a fait disparoître; mais puisque la nature en a conservé pour elle le secret, elle se contente d'appliquer la loi qui lui est révélée, et par cette application, de soustraire ses malades aux épreuves de la

spéculation, aux dangers de la conjecture. L'Homéopathie, je l'ai dit quelque part, disserte moins que sa soeur aînée, c'est le reproche qui lui est généralement adressé; mais elle préfère guérir avec un ou deux principes incontestables, et laisse à son éloquente antagoniste le stérile honneur de prouver hypothétiquement à son malade, que son affection est incurable. Ce n'est pas, toutefois, que la doctrine homéopathique n'ait de très bonnes choses à dire au sujet de cette cause interne, si recherchée, et du mode d'action des médicamens dont elle fait usage. Mais à quoi bon rappeler les principes que l'on ne veut pas reconnoître, et répéter sans cesse que cette cause interne, c'est-à-dire, le désaccord organique que nous ne pouvons pénétrer, est le même que celui que le remède, dont les symptômes ressemblent à ses symptômes, ne manquera pas de produire sur un homme sain qui en feroit usage. C'est tout ce que l'Homéopathie veut connoître de la cause interne, et cela lui suffit toujours pour en opérer l'enlèvement, sans s'inquiéter aucunement de son essence.

On ne sauroit lui contester cette assertion. Car, les symptômes du remède étant les mêmes que les symptômes de la maladie, il est rigoureux d'en inférer que les uns et les autres sont les effets d'une même cause. C'est tout ce qu'il importe à l'homéopathe de connoître. Il substitue la cause médicamenteuse à la cause naturelle, c'est-à-dire, qu'il remplace la maladie na-

turelle par la maladie du médicament, et par une suite nécessaire de la prépondérance de la première sur la seconde, il termine tout d'un coup le désaccord primitif, ne laissant au malade que les symptômes de la maladie artificielle, dont la durée se mesure toujours sur la dose du médicament.

Il est incontestable que les maladies dont je viens d'offrir le tableau, le traitement et la cure, ont cédé plus promptement, plus doucement, et d'une manière plus durable, aux doses infiniment petites des médicamens que je leur ai opposés, qu'elles ne l'eussent fait à toute autre méthode. Cependant, c'est cette même exiguité de la dose du remède, qui jusqu'ici a opposé le plus grand obstacle à la propagation de cette découverte. Ce n'est pas le malade qui s'avise de la trouver ridicule à force d'exiguité ; elle ne sauroit être trop petite, pour l'organe de son goût, comme pour l'intérêt de sa bourse. Aussi le public profane montre-t-il autant d'amour pour cette méthode, que le public médecin fait paroître de répugnance.

Cette prévention subsistera jusqu'à ce que les médecins se placent dans un autre point de vue, pour envisager les phénomènes de la vie organique. Tant que nous continuerons à matérialiser le principe de vie, nous continuerons aussi à ne voir dans la santé que des combinaisons chymiques, des équilibres hydrauliques ; dans la maladie, des produits matériels, et dans les médicamens, des réactifs, des

évacuans, et des contre-poids, propres au rétablissement de l'harmonie. Assez d'expériences comme assez de dissections nous ont démontré la vanité de ces lois directrices de la matière inerte, introduites dans le corps humain, comme forces motrices et régulatrices de ses fonctions. Sans doute, la nature humaine compose et décompose sans cesse des solides et des fluides; sans doute il entre dans ses opérations des principes d'attraction et de répulsion: on y voit des canaux, une circulation, des sécrétions et des excrétions; du sentiment, du mouvement; une volonté, enfin une substance intelligente qui influence, qui est influencée, mais tous ces phénomènes s'exécutent en vertu d'une dynamique spéciale, qui n'a rien de commun avec les lois qui régissent le grand tout; ou, si l'on veut que ce soient les mêmes lois, qu'on accorde au moins qu'elles sont modifiées d'une manière qui leur est propre, pour la production des phénomènes de la vie animale, qui n'ont rien de commun avec les propriétés de la matière inorganique. Sensibilité, irritabilité, tel est le trait caractéristique et différenciel de l'animal, à tout autre corps de la nature étranger, inconnu! Ces deux forces immatérielles, répandues dans tous les systêmes, dans tous les organes, dans la proportion nécessaire à leurs fonctions, établissent dans ces systêmes, dans ces organes, comme autant de vies particulières, mais qui subsistent et s'exercent à la faveur d'une alliance générale qui les rend tributaires

les unes des autres, dépendance réciproque qui, formant de toutes les parties un tout harmonieux, ne laisse appercevoir ni maître ni sujet, ni commencement ni fin, tous vivant ensemble et en commun, et se prêtant mutuelle assistance, sous peine de dérangement de l'harmonie, ou de la dissolution du corps.

Voilà le dessein général de l'homme vivant sous les lois du principe vital. Van Helmont s'étoit élevé à une pensée sublime, lorsqu'il disoit y voir l'abrégé de l'univers; aussi appelloit-il l'homme, le petit monde. En effet, ses organes diffèrent entre eux autant et plus encore que les parties constituantes de l'univers. Les lois secondes n'ont point échappé à l'oeil scrutateur de la philosophie, mais quand elle veut monter plus haut, elle arrive à un nuage qui, enveloppant la majesté suprême, la dérobe à ses yeux. Aussi mystérieuse est l'essence de la sensibilité et de l'irritabilité. Étudions-la dans le jeu des organes, où ces deux puissances immatérielles sont en action constante, comme Dieu lui-même est en action permanente, dans le mouvement balancé des mondes.

C'est de ce point de vue élevé, presque aérien, que Hahnemann contemple les phénomènes de la vie. Il distingue soigneusement les matériaux de l'architecte. Tout est grossier, matériel, passif dans les premiers; tout est actif, subtil, immatériel dans le second. Une impulsion donnée, un mouvement imprimé a des résultats visibles, dont notre esprit, nos sens

peuvent s'emparer, pour les prendre à leur source, les suivre jusque dans leurs effets derniers. C'est à peindre le cours de ces résultats avec un pinceau fidèle, des couleurs vraies comme la nature qui les offre, que la science doit s'appliquer, pour être la véritable interprète de ses oracles. Tant que ce principe moteur, tour-à-tour cause et effet, qui agit et réagit, qui attaque et se défend, n'a à répondre qu'aux influences conservatrices et réproductrices de la matière, qui tend sans cesse à s'altérer et à s'évaporer, l'oeil de l'observateur, soit qu'il regarde hors de lui, soit qu'il se réfléchisse sur lui-même, n'apperçoit, ou n'éprouve que l'impression de l'ordre et de l'harmonie. Hors de lui, il apperçoit le bel idéal de l'existence; il en est averti au dedans, par la sensation d'hilarité, qui accompagne la santé. Qu'un miasme délétère, que le feu de la colère, la glace de l'épouvante, viennent tout-à-coup troubler cet ordre harmonieux, le tableau de la vie change subitement de couleur; une révolution commence, qui se compose, comme toutes les révolutions, de chocs, de déplacemens, d'exaltation d'un côté, d'affoiblissement de l'autre, enfin de tout ce qui n'est plus l'ordre. On voit bien que c'est toujours la nature, mais la nature en courroux contre les élémens perturbateurs de ses fonctions.

Le premier qui vit une maladie, dut songer d'abord à éliminer la cause première de tant de désordres; on la chercha dans l'influence externe qui l'avoit précédée

et comme elle fuit presque aussitôt après son impression, on crut la voir dans l'ensemble des dérangemens dont elle étoit suivie. Elle s'y trouve, en effet, dessinée avec tous les traits qui la caractérisent. Tel fut le point de départ pour l'attaquer. Mais la résistance des symptômes apprit bientôt, que cette voie n'étoit point la véritable. On fit du bien pourtant, et le malade recueillant quelque soulagement de l'homme de l'art, la médecine resta en possession d'être l'auxiliaire indispensable de la nature, qui conservoit le premier rang.

C'est pour servir la nature, que Hahnemann nous propose de la déposséder de ce privilège, dont il s'est emparé. Loin d'ici toute idée de profanation! La profanation, si elle existe quelque part, c'est dans l'offense faite à l'harmonie de ses fonctions! la réintégrer de suite dans ses droits, est sûrement le plus bel hommage qu'on puisse lui rendre. Ce n'est point par des ris, par une joie immodérée, qu'un ami parvient à consoler son ami affligé: l'aspect d'une douleur égale à la sienne, même un peu plus déchirante, le menera plus promptement au repos consolant, qu'il veut lui faire goûter. C'est ainsi que le véritable ami de la nature s'y prend pour la restaurer, lorsque la maladie la trouble. Il la soumet à une impression de la même nature, seulement d'un millième de degré plus forte que celle qui lui fut communiquée par l'influence morbifique, et, comme l'ami dont je viens de parler, il essuie miraculeusement ses pleurs.

CONSIDÉRATIONS

SUR LA SPÉCIFICITÉ DES MÉDICAMENS.

L'ART de guérir possède depuis la plus haute antiquité des remèdes qu'il appèle spécifiques. Dans l'acception vulgaire de ce mot, les médecins ont toujours entendu parler de la propriété spéciale de ces remèdes, dans la guérison de certaines maladies, également spéciales. Etoit-il question de fièvres intermittentes, de la gale, de la siphilis : au nom seul de ces maladies, le médecin déterminoit le médicament qu'il devoit employer à leur guérison, et toujours, lorsque son application étoit réglée par la prudence expérimentale, ses effets remplissoient et l'attente du médecin et l'espoir du malade.

Pourquoi la médecine ne manie-t-elle pas tous ses remèdes avec la même sureté? cette question, faite dans tous les tems, équivaut à un reproche, et rappèle sans cesse à l'homme de l'art, que sa science est imparfaite, et que la douleur ne peut toujours attendre d'elle un soulagement assuré.

On y a répondu, en objectant que la nature n'offre pas constamment des formes pathologiques fixes et déterminées. En effet, si l'homme n'avoit à payer d'au-

tres tributs que ceux que lui imposent les maladies que je viens de nommer, son destin seroit prospère, et l'art de guérir, héroïque. Malheureusement il n'en est pas ainsi, et pour quelques vérités qui brillent çà et là dans le domaine de cette science, comme pour la consoler, et nourrir son espoir d'un mieux être futur, que d'erreurs se sont, à la faveur de l'obscurité qui l'environne, glissées sur son territoire, dont l'aridité première étoit plus instructive que la culture que lui a fait subir le faux savoir!

On n'en sauroit douter, les premiers qui cultivèrent un art si pauvre en moyens de soulager l'humanité si riche en souffrances, durent gémir de cette indigence, et l'homme, maître de toute la nature, la mit à contribution, en appelant à son secours tous les élémens qui la composent. Des milliers d'épreuves furent faites, d'innombrables expériences furent tentées, dont les unes faillirent, les autres donnèrent d'heureux résultats, que la douleur recueillit, que la religion consacra, que l'amour de l'humanité livra, par la tradition, aux générations futures. Les murs d'Epidaure, si le tems, ou les hommes eussent respecté le temple qu'ils soutenoient, rediroient encore les bienfaits de la science, et les remèdes avec lesquels elle les rendoit.

Cependant, à travers les siècles, et les révolutions qu'ils amènent, sont parvenus jusqu'à nous des médicamens dont le nom est vénéré, et l'usage consacré.

Non seulement ils ont échappé à l'oubli qui engloutit tout, mais ils ont résisté à la mode, qui change tout, et n'osa les toucher. Le quinquina, le soufre, le mercure, éclipsent toujours les fébrifuges, les antipsoriques, et antisiphillitiques, qu'on a essayé de leur donner pour suppléans. C'est en vain qu'on a tenté de détrôner ces remèdes, souverains dans les maladies dont ils sont l'antidote. C'est la guerre des pygmées contre les géants. Vaincus par l'expérience, ils tombèrent, prosternés devant la toute puissance de ces substances spécifiques. Quelle est donc la source de tant de vénération et de soins pour la conservation de ces médicamens?

Il ne faut attribuer l'immortalité dont ils jouissent qu'à la vérité, dont ils portent le cachet. Voilà ce qui les sauva du naufrage qui engloutit chaque jour, sous nos yeux, tant de découvertes qui ne périssent, que par ce qu'elles n'ont pas tenu la parole qu'elles avoient donnée. Quel dommage que le nombre en soit aussi circonscrit! quelle chétive proportion avec l'échelle des maux qui nous sont imposés! on seroit presque tenté d'accuser la nature de manquer de tendresse pour ses enfans! loin de nous, toutes fois, cette injuste pensée! pourrions-nous avoir été moins bien traités que les espèces secondaires? l'instinct les conduit sûrement vers l'antidote de leurs douleurs: la raison nous y mèneroit-elle avec moins de sureté? si nul d'entre nous ne voudroit échanger ce lévier puissant contre

l'odorat des quadrupèdes, cherchons ailleurs le principe de notre ignorance et de notre pauvreté.

La constante efficacité de certains remèdes dans certaines maladies ne pouvoit pas plus échapper à l'observateur médecin, qu'au malade qui en étoit toujours soulagé, ou guéri. Et cependant, on voit souvent encore le premier oublier, repousser même un remède qui, à ses yeux, n'a d'autre tort que celui d'avoir vieilli, et de déplaire au système qui ne peut plier son action à ses vues, tandis que le sauvage opère avec lui des guérisons, auxquelles est forcée de renoncer la science élégante et orgueilleuse qui ne fait grace qu'à ce qu'elle comprend. Peut-être devons nous à la pertinacité de l'homme des champs d'en avoir conservé plusieurs! rendons grace aussi à l'opiniâtreté des maladies dont ils triomphent si héroïquement! non seulement ces maladies reparoissent de tems en tems, comme pour soutenir la célébrité de leur antidote, mais encore leur apparition a lieu sous des formes, qui paroissent leur être exclusivement imprimées. Ces maladies, d'une espèce particulière, distincte essentiellement de toute autre, ont valu aux remèdes qui les guérissent toujours, le nom de spécifiques, ce qui veut dire, propres à l'espèce à laquelle on les oppose.

Ce mot spécifique, qui renferme une si grande pensée, ne fit naître qu'un voeu, à la vérité, inspiré par l'amour de l'humanité, mais qui resta presque stérile dans le coeur de ceux qui le formèrent, celui de

voir découvrir autant de remèdes spécifiques, qu'il y a de maladies. Ce voeu n'étoit point le rêve d'un homme de bien, un de ces sentimens nobles et généreux qui prennent leur source dans l'idée d'une perfection imaginaire. Il est aussi le corollaire du principe religieux de la justice éternelle, qui balance l'humanité entre des sommes égales de biens et de maux. Celui qui fit l'homme sujet aux maladies, put-il oublier le baume qui doit être versé dans ses plaies! si cette vérité est écrite dans les cieux, elle ne nous apparoît pas moins visiblement sur la terre, où elle est gravée dans l'admirable variété des productions dont son auteur l'a embellie.

N'en doutons pas, il ne doit pas être une maladie qui n'ait son remède, disons plus, il n'en est aucune de toutes celles qui ont passé sur nous depuis la création, qui ne l'ait déjà rencontré, même un grand nombre de fois. Je n'en veux d'autres preuves que les nombreux ouvrages qui renferment leur description, et celle du remède qui en a triomphé. On ne sauroit révoquer en doute la fidélité des observateurs, qui nous ont transmis le mode de guérison qui leur a réussi: nul doute que le remède employé ne fût spécifique, puisqu'il fut efficace; mais ils oublièrent de penser et de nous avertir qu'ils n'avoient triomphé que de l'espèce à laquelle il étoit appliqué, et que, cette espèce étant fugitive, la vertu spécifique du remède devoit l'être comme elle. Pleins de confiance dans la pureté

de leur conscience, comme dans l'étendue de leurs lumières, ceux qui les prirent pour modèles, ne tardèrent pas à s'appercevoir que leur ouvrage étoit imparfait. On les a vus même, ces peintres fidèles d'une seule et unique espèce de maladie, dupes de leur propre conviction, avouer plus tard que le remède, si héroïque dans une épidémie, sembla perdre toute sa force contre le même fléau, apparoissant de nouveau, et bravant les traits jadis si victorieux, du médicament. Ne trouve-t-on pas dans la franchise de cet aveu, la présomption au moins, que la nature, en dépit de ses grands traits de ressemblance, est dans presque toutes ses oeuvres, différente d'elle-même?

Ce caractère de mobilité, la nature semble s'en être interdit la licence dans les maladies miasmatiques. Cette fixité est devenue le privilège du remède qui doit toujours leur ressembler, et, comme ces maladies, Dieu en soit loué, sont assez peu nombreuses, le nombre des spécifiques connus est borné comme elles. Cependant, s'il est permis de penser qu'il n'est aucune maladie qui n'ait trouvé un remède triomphateur, ainsi que le démontrent les succès de la médecine dans tous les tems, comme ces maladies n'ont pu être guéries par les remédes employés contre elles, que parce que ces remèdes étoient propres à l'espèce qui en faisoit l'essence, nous avons le droit d'en conclure qu'il doit exister autant de spécifiques qu'il y a de maladies connues.

Comment donc arriver à l'accomplissement du voeu partagé par le médecin et son malade, de voir la médecine en possession de remèdes spécifiques contre tous les maux.

Il semble, au premier coup d'oeil, que ce problême pourroit trouver sa solution dans la description de chaque espèce individuelle, telle qu'elle a paru depuis que l'on observe et que l'on écrit. Cela suppose nécessairement que toutes les espèces de maladies observées jusqu'ici, ont trouvé un peintre, ce dont il est permis de douter ; et puis, en supposant l'existence de cette description, devra-t-on toujours en admettre la fidélité? en accordant cette qualité si rare, où est la mémoire qui pût embrasser un si vaste magasin? Cette galerie de tableaux pathologiques, toute immense qu'elle puisse être, renfermera-t-elle la totalité des formes que peut prendre la nature en souffrance? nous courons le risque de manquer la spécificité du remède, lorsque la nature se revêtira d'une forme neuve, et non encore observée.

Mais s'il est impossible de rencontrer deux affections morbifiques qui ayent une similitude qui s'étende jusques à leurs plus légères nuances, ce qui nous interdit tout diagnostic fondé sur l'analogie, au moins ne l'est-il point de trouver des médicamens qui produisent sur l'homme sain des phénomènes qui répondent parfaitement aux phénomènes qui accompagnent les maladies. Or, la guérison d'une maladie n'étant,

d'après la grande loi homéopathique révélée à Hahnemann par la nature, que l'enlèvement des symptômes de la maladie naturelle par les symptômes semblables d'une maladie artificielle, il s'ensuit que, lorsque nous aurons découvert les substances médicamenteuses dont les effets sur l'homme sain répondront aux effets des maladies naturelles, la médecine possédera autant de spécifiques, que la nature offre de maladies.

Cette conséquence est rigoureuse, incontestable; elle sort si immédiatement du principe également incontestable de la substitution d'une maladie artificielle à une maladie naturelle, dans le procédé de guérison usité par la nature, que, qui voudra se donner la peine de rechercher ce principe, en tentant ce mode de curation, trouvera, comme Hahnemann, la nature toujours prête à le lui révéler, avec cette conséquence si riche de la spécificité.

Tout esprit de système à part, il n'y a qu'un pas de la doctrine régnante de l'école ancienne à la doctrine de l'école nouvelle. Que fait tous les jours le médecin allopathe, quand il secoue l'estomac par l'émétique, les intestins par un drastique, qu'il stimule la peau par un rubéfiant, ou un vésicatoire? n'est-ce pas une substitution réelle qu'il tente, en provoquant une douleur plus vive que celle qu'il combat? où est donc la barrière qui les sépare? elle tombe, dès l'instant que les anciens médecins voudront changer le lieu de la scène, c'est-à-dire, placer leur sub-

stitution dans l'organe siège du mal, au lieu de l'établir dans l'organe étranger à la maladie. Dans le premier cas, il y a certitude de substitution, pourvu que le remède soit bien choisi. Les règles qui dirigent son choix ont sur le procédé habituel l'avantage de la précision mathématique, tandis que le second expose à des erreurs inévitables.

D'abord toutes les maladies ne sont pas attaquables par la méthode provocante; et, lorsque la méthode énantiopathique, c'est-à-dire, palliative, semble l'unique ressource dans les affections d'une acuité extrême, le rôle du médecin devient expectatif, c'est-à-dire, que la nature, abandonnée à elle-même, s'en tire comme elle peut, souvent par une crise heureuse, plus souvent encore par une catastrophe qui, si elle laisse la vie, la laisse grevée de foiblesse et d'infirmités, qui, en abrégeant l'existence, ne finiront qu'avec elle. Au lieu de cela, placez la substitution dans le foyer même de la maladie, vous êtes maîtres aussitôt de l'incendie, parce que vous l'êtes de l'étincelle qui l'a allumé. Le foyer fume encore, mais ce n'est plus du feu de la maladie première; la chaleur, que le malade ressent, appartient au feu passager du médicament, dont l'exiguité de la dose assigne à cette chaleur une intensité et une durée, mathématiquement limitées.

Mais c'est en vain que l'abstraction spéculative approche de l'esprit cette vérité expérimentale, elle ne peut y faire plus d'impression que la couleur sur un

oeil fermé; ouvrez-le, pour contempler le spectacle où l'expérience se passe, et la lumière se fera jour au travers des préjugés dont la science a obscurci les esprits, sans éclairer davantage les maladies, qu'elle se flatte de connoître et de guérir.

Voyez comme la nature étudiée dans ses véritables loix, interrogée sur ses véritables intentions, est franche et généreuse! il y a loin de ce langage à celui que lui font tenir les chefs des diverses écoles qui se sont faits ses interprètes. Dans quel dédale d'interprétations ne se sont-elles pas jettées, pour expliquer la cause invisible des phénomènes pathologiques, qui brille d'une lumière si éclatante dans ces phénomènes eux-mêmes? quel tissu de contradictions entre les médecins auteurs, lorsqu'il est question de préciser les propriétés des remèdes, et leur administration! lisez la description des maladies qu'ils ont traitées, et voyez les du matin au soir, du jour au lendemain, changer le plan de guérison, en changeant la recette, qui n'a pas satisfait leur intention! et quand la nature, résistant à tant d'obstacles, en triomphoit, ainsi que du mal primitif, quel est de ces remèdes nombreux celui auquel nous devons donner raison, et faire les honneurs de la cure?

Il n'est donc pas si condamnable, l'homme dont l'esprit, ami du vrai, refuse de voir l'évidence où il n'existe que des ténèbres; de concéder des principes, où il n'apperçoit que des spéculations, enfin de recon-

noître la vérité, où il ne voit que de l'hypothèse! tel est cependant le reproche adressé à Hahnemann! en fut-il jamais de plus injuste et de plus déraisonnable?

Mécontent de l'infidélité de la matière médicale, telle qu'elle existe dans les écoles, infidélité qui passe à la thérapeutique, dont elle fait un art incertain et dangereux, ce grand homme eut la pensée d'éprouver les médicamens sur l'homme en santé, pour en étudier les effets immédiats sur l'organisme.

Sa curiosité dut se porter sur ceux qui, tout inconnus qu'ils étoient dans leur manière d'agir, agissoient néanmoins d'une manière bienfaisante et héroïque. Le kina, le soufre, la belladona, furent soumis les premiers à l'expérience. Il trouva que le quinquina, qui fortifie les foibles, affoiblissoit les forts. Le soufre lui fit remarquer le développement des affections hémorroïdales, que nous guérissons avec le soufre; enfin, la belladona, qui préserve et guérit de la rage, donnant des dispositions hydrophobiques aux hommes les plus froids et les plus tranquilles. Une foule d'autres substances médicamenteuses subirent les mêmes épreuves, et répondirent par la manifestation de phénomènes qu'on retrouve dans les descriptions des maladies diverses, que ces médicamens sont appelés à guérir.

Que devoit-il en conclure, je le demande à tout homme sensé et impartial? La conséquence ne se fit pas longtems attendre, malgré sa contradiction saillante, presque paradoxale, avec l'axiôme régulateur de la

pratique médicale de tous les tems. Mais qui a offert cette contradiction qui déplait tant? n'est ce pas la nature elle même qui, interrogée de bonne foi, a répondu avec sincérité? c'est donc elle qui a demandé la délivrance de ses douleurs par l'emploi de remèdes propres à produire des douleurs. L'axiôme nouveau, ou, pour parler plus juste, l'axiôme nouvellement connu (car la nature, pour n'avoir pas été comprise, ne s'en explique pas moins énergiquement depuis l'origine du monde), cet axiôme dis-je, est donc tout de sa façon, et le *similia similibus curantur* n'appartient pas plus à Hahnemann, que les tables de la loi judaïque n'appartiennent à Moyse. Le législateur des hébreux recueillit ses commandemens au sein du tonnerre et des éclairs; le législateur de la médecine vit jaillir les siens du sein de la souffrance imposée à l'humanité, pour apprendre à soulager l'humanité.

J'ai dit plus haut que la nature étudiée dans ses loix, interrogée sur ses intentions, répondoit avec franchise. Sa générosité envers l'homme malade n'est pas moins admirable que la sincérité de ses actes extérieurs. A côté de nos douleurs, quelle multitude d'antidotes n'a-t-elle pas placée! il n'est pas un seul des milliards de corps, dont elle nous a entourés, et que notre industrieuse et avide intelligence s'est appropriés, qui ne renferme dans son organisation, ou un principe de jouissances, ou une source de douleurs.

C'est dans l'étude de ces dernières qu'il nous faut

désormais chercher le remède aux infirmités qui doivent, la plupart, leur naissance au sentiment trop vif du plaisir. Nécessaire à l'entretien de la vie, le plaisir est inhérent à l'exécution de ses principales fonctions. La nature en posa les bornes : le sens du goût savoure l'aliment, et les boissons, qu'elle fit douces, que la volupté rendit piquantes. Les autres, comme autant de portes ouvertes aux sensations, recueillent des impressions dont la vivacité ne peut être augmentée, sans nuire aux organes où ils résident, et porter le désordre dans toute la machine, avec laquelle ils sont liés étroitement de sensibilité. Ces limites ont été transgressées, et de ces excès, comme de la boëte de pandore, sortit un torrent de maux, que l'homme sage eut ignorés, mais que la nature avoit prévus, nous offrant la douleur même, comme un remède à la douleur.

Cette assertion, si vraie dans son sens naturel, semble ne l'être pas moins, dans son acception figurée. En effet, soit que le malade subisse l'accroissement de ses souffrances par le traitement homéopathique, soit que la médecine palliative le condamne à souffrir les tourmens de la crise, soit, enfin, que la méthode allopathique lui impose les rigueurs de ses masses médicamenteuses, toujours est-il vrai qu'il ne rentre dans la santé, qu'après avoir payé le tribut de l'accroissement de ses douleurs. Espèce de purgatoire, ou la nature semble lui faire expier les erreurs presque

toujours volontaires, dont la plupart des maladies tirent leur origine!

Remarquons encore ici, en passant, l'unité de but et d'intention des trois méthodes. La douleur n'est-elle pas, chez chacune d'elles, l'arme commune, opposée aux traits de la maladie? laquelle des trois la ménage, et l'épargne davantage au malade, qui en est l'objet? que ce dernier soit chargé de répondre, son choix sera bientôt fait! quel médecin refusera de devenir plus humain, sans cesser pour cela d'être utile? on peut comparer le médecin près du lit de son malade, au général d'armée en face de son ennemi. Sur le champ de bataille, je préfére Trajan à César.

Si l'on excepte les substances alimentaires et le petit nombre des boissons, que la nature nous a destinées, tout le reste de la création est au pouvoir de la créature, pour altérer sa santé, et la rétablir, quand elle est dérangée. Il n'appartenoit qu'à son auteur de faire ressortir le bien du sein du mal même. Assez et trop de maladies nous ont imposé leur tribut douloureux; mais quelque puissant que puisse être le génie créateur du mal, je le dis avec autant d'assurance que de gratitude, il ne sauroit prévaloir sur l'infinie bienfaisance de la nature, et le mal reconnoîtra toujours son maître. Malgré l'indomptable curiosité de l'homme, il n'en reste pas moins bien étroit, le cercle des besoins réels ou factices qu'il éprouve, si on les compare à la sphère des corps qu'il foule aux pieds sans

les connoître, ou les regarder, et dont l'influence n'attend que la main de l'artiste, pour porter le trouble, ou rétablir l'harmonie dans ses organes.

On l'a dit longtems avant moi, que la nature entière est aux ordres du médecin. Quel usage avons-nous fait de cette éminente prérogative? des milliers de remèdes ont été éprouvés, qu'en reste-t-il? des volumes nombreux, où l'on trouve détaillées les vertus des médicamens, sans guide pour diriger leur application. Qu'elle confiance peuvent-ils mériter, quand ils sont adressés à la cause interne des maladies, toujours mystérieuse; quand ils sont expérimentés dans un corps malade; c'est-à-dire, lorsque l'orage de leurs symptômes combiné avec l'orage des symptômes de la maladie, fait disparoître la lumière qui pouvoit éclairer leur action! On y voyoit à peine avant l'épreuve; le cahos renaît, et c'est de son sein que l'école s'écrie: *fiat lux*.

A cette mêlée de symptômes vient se joindre encore l'antagonisme des médicamens que le médecin administre en état de combinaison, pour être conséquent à sa façon d'envisager les maladies. C'est à la matière morbifique qu'il fait la guerre; c'est avec des matières, et des matières nombreuses comme ces causes prétendues et multiples, qu'il la leur déclare. Comme si le procédé d'une guérison n'étoit autre chose qu'un champ de bataille, où la victoire se range du côté du plus fort. Des succès suivent souvent ces mouvemens

vifs et perturbateurs; des excrétions abondantes ont montré de la bile, des glaires, du sang même, dont l'évacuation a été suivie du calme, du retour à la santé, et de suite ces matériaux ont été gratifiés du nom solemnel de cause première, efficiente de tous les symptômes morbifiques qui ont cédé à leur expulsion. La part de la sensibilité, de l'irritabilité, mises en jeu dans ce mouvement, a été oubliée, parce qu'on ne fait jouer qu'un rôle secondaire à ces deux puissances, sans l'ordre desquelles pourtant, il ne peut s'exécuter aucun acte dans l'organisme.

Il est tems de replacer la nature dans tous ses droits, surtout de détourner de la garde robe les regards du médecin, pour les fixer sur des objets à la fois plus dignes et plus lumineux. Renonçons à ce matérialisme presque aussi dégoutant que celui de certains philosophes qui, pour le plaisir de nier un Dieu, nous en ont donné autant qu'il y a d'atômes dans le tourbillon; cessons de confondre l'agent avec le patient, l'esclave avec son maître.

La matière ne se meut, que parce qu'il y a un principe moteur; point de circulation, sans l'impulsion du coeur; la bile se forme dans le foie, parce que le principe de vie y est modifié de manière à choisir dans le sang qui y passe, les matériaux qui peuvent servir à sa formation, qu'il sent, qu'il distingue, qu'il rassemble, ne touchant point aux matériaux de l'urine, qu'il saura reconnoître à leur passage par le rein, ou

son organisation est différente. Tous ces organes sont autant d'ateliers, où sont transportées les matières premières, pour y recevoir leur élaboration, leur confection, mais sous l'influence d'un fabriquant qui leur imprime les formes du moûle dont il est le directeur. Que son activité soit augmentée, diminuée, ou aberrée, ses produits doublent, diminuent, ou s'altèrent. Mais l'exaltation, le collaps, l'altération dans l'agent, ont précédé les mêmes phénomènes dans les produits, comme l'étincelle précède l'incendie qu'elle allume. L'évacuation de ces produits ne peut donc point être l'évacuation de la cause qui les forme, laquelle cause renouvellera ses produits, jusqu'à ce que le désaccord du mouvement générateur de ces altérations, ait cessé.

Je sais qu'on peut m'objecter que la guérison succède souvent à ces évacuations? je répondrai qu'il arrive plus souvent encore qu'elle ne leur succède pas, ce qu'on ne peut me nier. J'en appèle aux médecins qui ne manquent jamais d'évacuer les premières voies, au début d'une maladie fébrile. Ne leur entend-on pas dire tous les jours, que leur intention est de simplifier la maladie, en éloignant des sucs viciés, dont ils craignent la résorbtion dans les secondes voies. Mais simplifier le mal, n'est pas le faire cesser; c'est alléger seulement le fardeau dont la nature est chargée, et qu'on lui laisse porter jusques à la crise, dont Hahnemann nous propose d'éviter les chances, parce qu'elles sont incertaines, et souvent funestes.

Lorsque le drastique, le sudorifique, ou le vomitif, ont emporté la maladie avec les humeurs qu'ils ont évacuées, pourquoi s'opiniâtrer à ne voir là que des matières emportant des matières? ces opérations ne s'exécutent point dans l'intérieur de vases d'argile, dans des cavités inertes; ils sont sensibles, irritables et mobiles, les instrumens mis en action dans ces différentes scènes. Le principe de vie y assiste, quoiqu'on affecte de ne point l'y appercevoir. La secousse imprimée aux humeurs, ne retentit-elle pas jusques aux organes qui les renferment, que dis-je, même jusqu'aux extrêmes frontières de l'organisme? compte-t-on pour rien cet ébranlement, cet appel, en quelque sorte, fait à l'ensemble de la nature? Liés par des devoirs communs, quoique occupés de fonctions différentes, tous les organes se soulèvent à ce signal du danger d'un ou de plusieurs d'entr'eux, et apportant chacun leur contingent de sensibilité et de force, ils attaquent, combattent et triomphent d'un ennemi que le médicament leur a signalé, mais qu'il n'a vaincu, ni pu vaincre lui-même. Erreur pour erreur, celle-ci me plairoit d'avantage; ce seroit rêver noblement. Mais loin de nous la spéculation, toute séduisante qu'elle puisse être! le règne de l'hypothèse a cessé; celui de la vérité le remplace; l'expérience a élevé son trône, et s'y est assise avec elle, bien digne de partager son empire, dont elle est le fondateur.

L'action des médicamens, pour paroître pure et

fidèle, doit être éprouvée sur l'homme choisi dans l'état de santé le plus parfait possible. C'est l'azur du ciel, que n'obscurcit aucun nuage. Ils descendent dans l'estomac, et soudain est troublé l'accord harmonieux de l'organisme. Aux phénomènes de la santé succèdent les phénomènes de la maladie ; mais ils rayonnent du centre à la circonférence, purs et sans mélange, comme les rayons du soleil, que ne réfracte aucun milieu interposé entre son orbe et notre oeil. C'est à buriner le tableau de ces phénomènes immédiats, que doit s'appliquer la science, pour cesser d'être conjecturale. C'est à comparer ces tableaux avec ceux que nous montrent les maladies naturelles, que doit travailler l'homme de l'art, pour former le choix du médicament qui doit les guérir.

Dès qu'une substance médicinale peut opérer dans l'organisme un désaccord absolument semblable à celui que nous présente une maladie, ce médicament a donc la propriété d'affecter les organes de la même manière que la fait la cause occasionnelle; il renferme, par conséquent, dans sa puissance d'action, et les phénomènes semblables, et une cause semblable aux phénomènes et à la cause de cette maladie; j'ai donc en lui virtuellement et matériellement tous les élémens qui composent cette maladie. Cette similitude donnée, je procède au traitement, que je fonde sur les deux grandes loix connues: que deux affections semblables, et de même force, ne peuvent exister ensemble, et que,

dans leur inégalité de force, la plus forte fait cesser la plus foible. Je présente à la nature une impression analogue à celle dont elle est occupée, mais de quelques degrés plus intense ; fidèle aux loix précitées, elle oublie la première impression plus foible, pour absorber mon impression qui est plus forte, et de la même nature: Les symptômes augmentent, ce qui prouve la prédominance de mon impression; mais ils ne peuvent changer d'essence, puisqu'ils se passent dans les mêmes organes: Cet accroissement a une durée limitée par la dose du remède; quelques heures de plus, il disparoît; un instant encore, les symptômes conservent leur intensité primitive; et de cet instant stationnaire on les voit diminuer, de momens en momens, sur une échelle dont les gradations se perdent bientôt dans une santé réelle et durable.

Voilà ce que j'ai vu nombre de fois, que chacun peut voir, sans autre privilège que celui de la loi homéopathique, comme fondement du diagnostic, comme guide dans le choix du médicament. Il ne peut y avoir ici de matière à contestation. La controverse s'établit sur des choses douteuses, incertaines; elle n'a donc rien à faire, où tout est faits, et faits d'expérience. Tentez les, et raisonnez ensuite. Mais non, on suit la marche inverse: on compare, on rapproche les principes nouveaux des principes anciens, on établit un parallèle, et parce que la doctrine nouvelle contredit l'ancienne, que l'on croit fondée sur la vérité, on

la nie, on la repousse: on l'anathématise comme une hérésie, on veut la punir comme un blasphême.

Qu'on aye, du moins, envers elle la justice qu'on ne refuse pas même aux plus grands coupables, celle de ne point la condamner, sans l'entendre! c'est ce que demandent son auteur et ses nombreux disciples, auxquels la nature n'a refusé, ni un esprit, ni un coeur, ni le jugement, ni une conscience. Elevés tous dans l'école régnante, ils furent avoués par elle, recommandés par elle à la société qu'ils ont servie utilement jusqu'ici, justifiant ainsi le mandat que leur avoient délivré leurs maîtres. Sans trahir la foi jurée aux dogmes anciens, leur génie, en marchant dans les voies de l'observation, seul guide du médecin, signale une erreur antique, découvre et proclame une vérité nouvelle. Cette découverte semble d'abord ébranler l'édifice de l'art; mais examinée de plus près, on la voit, au contraire, lui offrir un appui, lui donner un fondement, lui présenter la clef d'une foule de phénomènes crûs, parce qu'ils existent, mais inexplicables, parce qu'ils sont obscurs. Cette obscurité fuit devant la lumière nouvelle, un secret important nous est révélé; la nature elle-même indique le remède qu'elle demande; le médicament, mieux connu, signale la maladie qu'elle fait aussi mieux connoître; le médecin voit disparoître ses incertitudes, le malade ses allarmes, la maladie sa durée et ses périls, la convalescence est nulle, et la santé solide et durable.

Voilà pourtant bien des titres, pour être entendu! eh bien! les sectateurs de la nouvelle doctrine consentent, malgré tout leur poids, à n'en point faire usage. Ce sont des témoignages moraux, et leur vérité est toute physique. Ils n'exigent aucune confiance dans leurs paroles, mais on ne sauroit, sans manquer de bonne foi, la refuser à leurs expériences. Au lieu de se cacher dans l'ombre, de s'envelopper de mystères, à la manière des empiriques, ils se montrent au grand jour. Le soleil éclaire toutes leurs actions, leur bouche révèle toute leur croyance. Ils appèlent tous les sens à l'observation des phénomènes de la nature, interrogée par le médicament, dans l'état de santé, et consolée par lui, dans l'état de souffrance. De spectateur voulez-vous devenir acteur? vous les trouverez encore tout prêts à vous céder le premier rôle, mais à une condition bien équitable : que vous ferez comme eux, que vous suivrez la même route qu'eux. Vous marchez au même but, et la route, par laquelle ils vous y conduisent, est la plus courte.

L'expérience une fois faite, les faits trouvés, à vous permis de raisonner. au moins le raisonnement aura un point de départ lucide, évident; une base assurée, incontestable ; les corollaires en sortiront naturellement, et sans effort. Ils contrarieront bien un peu les connoissances acquises ; mais point de regrets au tems perdu à l'étude de l'hypothèse; la vérité découverte, reconnue, doit nous consoler de toutes nos pertes

C'est elle que nous recherchons ; c'est à son culte que nous sommes dévoués. Ainsi que la morale, dont la parfaite connoissance embrasse et le bien et le mal, la science se compose à la fois de ce qui est utile, et de ce qui est nuisible. L'erreur, qui ne peut nous être imputée à crime, nous servira à éviter l'erreur. On ne fera, à la vérité, qu'un bien petit livre de ce qu'il faudra faire et un bien gros de ce qu'on ne devra pas faire, mais le négatif fait partie de la science, aussi bien que le positif. On a toujours su beaucoup en médecine, quand on a su ce qu'on ne devoit pas faire. J'en appèle au témoignage des partisans de la médecine expectante.

C'est à tort qu'on accuse la doctrine nouvelle de vouloir détruire l'ancienne doctrine, et s'élever sur ses ruines. La doctrine médicale homéopathique ne veut rien détruire, encore moins envahir. Physique, chymie, anatomie, physiologie, hygiène, histoire naturelle elle ne touche à rien de tout cela, s'en sert, et avoue le besoin qu'elle en a. Mais elle veut mettre tous les élémens de l'art de guérir aux ordres de l'expérience, qui ne peut s'en passer, et ne conserver que ce qu'elle sanctionne. Or, l'expérience repousse la prétention à la connoissance de la cause interne des maladies, par conséquent, toute méthode de guérison fondée sur une détermination hypothétique de cette cause, qui ne peut donner que des résultats fortuits, comme elle. Elle n'admet pas davantage la prétention de guérir, avec

des remèdes, dont l'action sur le corps humain lui est aussi inconnue que la cause interne du mal auquel elle les adresse. Ainsi l'Homéopathie demande, au nom de l'expérience, sur laquelle elle se fonde, la réforme de la pathologie et de la matière médicale, telles qu'elles existent, parce que l'une et l'autre sont des guides infidèles. C'est trop à la fois, dit Hahnemann, que l'ouvrier ne connoisse, ni l'instrument dont il se sert, ni la matière à laquelle il doit l'employer.

C'est avec autant de joie que de respect, que l'Homéopathie s'empresse de rendre hommage à la doctrine ancienne, dans ce qu'elle enseigne sur les maladies miasmatiques, et toutes celles à caractère fixe et immuable. Elle marche vraiment ici à la suite de la nature. Ce travail seroit parfait, si elle avoit voulu voir dans cette fixité des symptômes, la raison de la constance d'efficacité des remèdes, dont elle recommande l'usage dans leur traitement. C'est pour ne l'avoir pas remarqué, que le domaine de la certitude est si borné en médecine. En revanche, celui de l'hypothèse n'a plus connu de bornes, et cela devoit arriver. Quelle opinion a droit d'imposer silence à une autre opinion? je rends justice à la source d'où elles sont sorties, et peut-être n'est-ce qu'à l'amour de la vérité, que nous sommes redevables de tant d'erreurs! peuvent-elles revendiquer la vénération due a leur origine? je ne le crois pas.

Mais ce que je crois fermement, c'est qu'il n'est aucun

médecin qui ne voulût voir toutes les maladies ramenées à cette immobilité de caractère, qui en rend l'investigation si facile, et la guérison si sûre. Si je ne me trompe pas dans l'opinion que je viens d'émettre, soyons conséquens, et ne repoussons pas l'homme qui nous apporte ce présent.

Puisque vous ne pouvez enchaîner la nature, dit cet homme; puisque, volontaire, fantasque même, elle affecte telles formes qu'il lui plait, laissez la faire, et faites comme elle. Pendant que, comme un protée, elle se diversifie sans cesse, et à l'infini, diversifiez aussi l'épreuve des médicamens sur l'homme sain. Ils vous donneront une infinité de formes pathologiques qui, pour le nombre et la ressemblance, ne vous laisseront point en reste avec la nature, quelque variée qu'elle puisse être. Recueillez fidélement, conservez soigneusement toutes ces formes, qui sont autant de copies de celles que la nature a revêtues jusqu'ici, qu'elle revêt tous les jours, et qu'elle pourra revêtir à l'avenir; ce recueil place devant vos yeux le tableau historique de toutes les maladies passées, présentes et futures, et met, pour ainsi dire, le génie de la douleur en votre puissance.

Une maladie se présente; elle a une physionomie à elle propre, des traits qui la font différer de tout ce qu'on a vu. L'analogie est en défaut pour signaler sa nature et son traitement. Le tems presse, le danger menace: qu'elle situation, pour l'homme de l'art! la pathologie est muette, malgré l'exubérance de ses pré-

ceptes et de ses descriptions: la matière médicale n'éclaire pas mieux le problême, avec l'éclat de ses richesses; il faut tenter un remède incertain, a dit un père de la médecine: *melius est anceps remedium, quám nullum.*

Avec l'Homéopathie, toute incertitude cesse, toute vacillation disparoît. Renonçant à la découverte de la cause interne, cachée dans les organes voilés à nos sens, elle la cherche dans les symptômes de la maladie, où elle se réfléchit complétement. Quand elle les a rassemblés tous dans un tableau aussi complet que possible, elle se dit: une cause physique ou morale a déterminé un changement dans l'organisme: ce changement donne lieu au développement de tous ces phénomènes, qui sont l'expression fidèle du dérangement intérieur. Je ne connoîs point de maladie qui m'offre l'image parfaite de celle que j'ai sous les yeux; je ne puis, par conséquent, m'aider de l'analogie d'affection morbifique, pour arriver à la connoissance du médicament que je dois employer. Mais je connoîs un livre, où sont dépeints tous les symptômes que les divers médicamens produisent et développent sur l'homme en état de santé. En parcourant ces divers tableaux, je rencontre la totalité des symptômes que je ne savois à quelle maladie rapporter, et peints des mêmes couleurs qui enluminent ma maladie. Enfin, je reconnoîs ma maladie toute entière; elle ne se trouve là, que parce que le médicament qui engendre ces

phénomènes, a la propriété d'affecter les mêmes organes où siége ma maladie, par conséquent, de produire les mêmes effets qu'elle. Ce médicament renferme donc une maladie semblable à celle que je dois traiter. Mais cette maladie, que j'appélerai médicinale, du nom de son auteur, est une affection passagère, infiniment plus foible, plus courte, exempte de danger surtout, et qui, sous tous ces rapports précieux, seroit bien préférable, pour mon malade, à celle dont il est atteint. La nature m'apprend qu'elle est toute prête à faire cet échange, pourvu que, pendant un instant, le plus souvent incommensurable, l'impression de la maladie artificielle la détourne, par une prévalence de vivacité, de l'influence morbifique première. J'obéis à cette loi. Point d'incertitude dans le choix du médicament; il est clairement indiqué par la ressemblance des symptômes des deux maladies, c'est-a-dire, qu'il est spécifique, et qu'il ne peut ne pas l'être; se trouvant en rapport de parenté avec la cause du mal et ses effets. Il faut bien que cela soit ainsi, puisque la maladie se sauve, ne laissant après elle que les symptômes de l'affection médicinale, dont la disparition ne se fait pas longtems attendre.

Les disciples de Hahnemann sont donc fondés, comme leur maître, à demander la réforme de cette partie de la science, qui n'enseigne que des règles générales, tandis qu'on ne peut guérir qu'avec des règles particulières. Ils demandent cette réforme, au nom de

la nature, qui, ne produisant que des espèces, ne veut reconnoître pour remèdes que des substances spécifiques. Elle s'explique clairement dans le petit nombre des maladies à caractères fixes, où elle cède d'une manière si obéissante au remède qui l'attaque spécifiquement.

Multiplions donc sans relâche des épreuves semblables sur tous les corps de la nature, que nous pouvons faire servir au rétablissement de la santé. Quelques nombreuses que soient les maladies, il n'est point à craindre que le nombre des spécifiques leur soit inférieur. Ne redoutons sur ce point que les effets de l'indolence, ennemie du travail, peut être aussi les manoeuvres du faux savoir, ennemi de la lumière, je n'ose ajouter, l'indifférence coupable envers l'humanité.

Quelques années de dévouement ont suffi pour nous donner une centaine de médicamens, qui couvrent déjà bien des douleurs. Encore un demi siècle de courage et d'épreuves, et la médecine pourra s'énorgueillir de posséder des spécifiques contre tous les maux.

Alors, aux titres les plus sacrés, l'art de guérir pourra réclamer la prééminence, qui jusqu'ici lui fut refusée. A l'égal des sciences physiques, éclairée par le soleil de la certitude, plus utile dans son objet, plus chère à l'homme qui lui devra la vie et la santé, il se placera au premier rang dans les institutions de la société, comme il occupera la première place dans le coeur des membres qui la composent.

CURES HOMEOPATHIQUES.

Premier cas.

Dans une chûte que fit un homme âgé de 38 ans, épais, sanguin, il éprouva une flexion forcée du pied gauche sur la jambe, qui lui fit ressentir les plus vives douleurs dans les ligamens de l'articulation, et sous la plante du pied. Rentré chez lui, où il put à peine se traîner, il recourut, suivant l'usage, à l'emploi des spiritueux en frictions, qui aggravèrent beaucoup le mal. Appelé, à la suite de l'inefficacité de ce moyen, je trouvai le blessé dans l'état suivant.

Portrait de la maladie.

Le pied et le bas de la jambe étoient sans gonflement; les veines étoient gorgées, et très saillantes; la douleur au talon lancinante, insupportable; elle obscurcissoit presque entièrement celle qu'il ressentoit par accès sous la plante et sur le col du pied. L'anxiété du membre étoit telle, que le malade le changeoit à chaque instant de place. J'avois à craindre l'épanchement du sang, et des sérosités des parties blanches, qui composent presque entièrement cet organe.

Thérapie.

On ne peut méconnoître ici ce qu'on appèle vulgairement une entorse. On connoît également la longueur du traitement le plus méthodique, et les suites que cet accident laisse souvent après lui, dont la moins fâcheuse est la disposition au retour de cet accident. J'eusse désiré voir survenir du gonflement, dans lequel

semble se perdre l'irritation, dont la violence étoit extrême. Les sangsues se présentèrent à ma pensée, pour procurer un soulagement, mais craignant qu'il ne fût que palliatif et momentané, je donnai la préférence à *l'arnica.* Une légère infusion de ses fleurs fut administrée sous forme de mixture, tandis que je fis envelopper le membre de flanelles trempées dans leur décoction. L'accident qui étoit arrivé à midi, étoit terminé à deux heures après minuit. Conformément à la loi de guérison homéopathique, il y eut accroissement des douleurs, mais il fut de peu de durée. D'abord très vives, elles ne tardèrent pas à se perdre dans un sentiment de torpeur, qui dura l'espace de 24 heures, après quoi le mouvement se rétablit assez vîte, pour que le malade sortit le quatrième jour.

Deuxième cas.

Un homme de 30 ans, d'une constitution foible, irritable, maigre, la figure pâle, étoit depuis quelques années sujet à des maux de tête violens et périodiques. Ils prenoient leur source dans une constipation opiniâtre, devenue plus rebelle encore par les purgatifs dont il faisoit usage. Les paroxysmes revenoient fréquemment, et duroient 18 heures, quelquefois un jour entier. Un jour que le paroxysme monta au plus haut degré de violence, je fus appelé, et trouvai le malade dans l'état que je vais décrire:

Portrait du mal.

Les pieds étoient froids, la tête brûlante; la cou-

leur haute de la face annonçoit une congestion du sang vers le cerveau. Les yeux lourds, et s'ouvrant difficilement. Cette fois les élancemens, qui marquoient le début du paroxysme et duroient jusqu'à sa terminaison, avoient fait place à une douleur sourde et pesante, qui permettoit à peine de soulever la tête. La langue humide et propre, presque point de soif. Rien du côté de l'estomac et des intestins. Le ventre souple, et sans ballonement, les urines rares et aqueuses, comme dans le spasme hystérique. La peau, d'une température naturelle, le pouls lent, et serré. Le caractère doux, patient, sans alarmes sur son état, dont il connoissoit l'issue toujours favorable.

Thérapie.

Portant toute mon attention du côté de la tête, je songeai de suite à opérer une révulsion, en attaquant les pieds et les jambes, sur lesquels je fis faire des frictions avec la teinture spiritueuse des cantharides. Un lavement fut administré, et ces deux remèdes délivrèrent promptement la tête. Le malade rentra dans son état de santé relatif. Afin de prévenir le retour du paroxysme, qui pouvoit avoir un jour une issue fâcheuse, il falloit rétablir le cours naturel des évacuations du ventre, auquel le malade rapportoit son affection de tête, aussi ancienne que la constipation. La noix vomique me parut répondre assez fidèlement aux symptômes de cette affection chronique. La vie sédentaire du malade, qui faisoit peu d'exercice en

plein air, s'y réunissoit, pour donner la préférence à ce remède. L'accès bien terminé, je lui donnai la millième partie d'un grain de l'extrait alcoholique de cette substance, après en avoir fait broyer un grain avec cent grains de sucre de lait, et ajouter successivement et jusques à 9 fois la même quantité de sucre, pour avoir la division par millième. Huit jours s'écoulèrent, sans que le malade éprouva autre chose que des barborygmes plus fréquens, et quelques élancemens dans les tempes. Le 9 jour, parut une selle, qui sortit difficilement, et composée en partie de glaires épaisses. J'attendis quelques jours encore, avant de donner la même dose du remède, les évacuations ayant lieu régulièrement chaque deux jours. Le malade se rapprochoit du paroxysme, qui eut lieu en effet, mais fut si léger, qu'il ne fût point obligé de se coucher. Pour anéantir le type habituel de cette affection, je lui rendis le remède jusqu'à trois fois encore, et depuis ce tems, non seulement la tête est saine, mais le ventre est réglé dans ses évacuations, qui ont lieu toutes les 48 heures.

On suppose bien que j'ai mis le régime du malade en harmonie avec l'action du médicament. Je n'ai point quitté le sujet de cette observation, sans lui recommander le mouvement et l'exercice, sous peine de retomber dans la maladie dont la noix vomique, et sa soumission à la diète prescrite, l'ont entièrement délivré.

C'est un mode de santé bien commun, que celui qui

s'accompagne de la constipation! cet état de paresse des intestins est la source de bien des incommodités, et lorsqu'il est porté trop loin, d'un grand nombre de maladies chroniques. Le beau traité des maladies des gens de lettres par Tissot, en renferme et la nomenclature et la description. C'est le *vena portarum, vena malorum* des anciens. Du côté de l'ame, la morosité en fait l'exorde, et la folie, la péroraison. Le corps n'est pas mieux traité; la force digestive se déprave. Qui peut nombrer la série des maux qui de ce point de départ aboutissent au *morbus niger*, déjà connu d'Hyppocrate? Ce n'est pas aux champs qu'on les rencontre, ce qui justifie la nature, qui nous les donna pour séjour. En revanche, elles abondent à la ville, où l'homme s'est réfugié après son divorce avec ses premiers penchans. La mollesse est le Dieu des cités, ou l'intelligence et la sensibilité s'agrandissent, à la vérité, mais de tout ce qu'elles font perdre à la sphère de la vie organique et animale. Dès lors, plus d'équilibre entre les deux existences qui composent la vie de l'homme. La pensée et le sentiment formèrent ses principales occupations, comme elles devinrent les premières sources du bonheur et du malheur qu'il ressentit; et, lorsque ces deux facultés réclamoient le relâche, dont la nature leur a donné le besoin, l'estomac avec tous les organes de la sensualité, s'éveilloient, pour prévenir l'interruption des jouissances, dont on ne pouvoit plus se passer. Les membres, ces or-

ganes de la locomotion, furent oubliés dans cette répartition des fonctions de la vie. Leur activité, l'énergie de leurs mouvemens, déjà affoiblies par la retraite des forces vers les centres toujours en action, s'énervèrent davantage, par l'immobilité à laquelle ils étoient condamnés. On les exerçoit peu, parce que leur mouvement n'étoit pas porteur du plaisir; on les remua moins encore, quand il s'accompagna d'un sentiment incommode et douloureux, ce qu'amène inévitablement la perte de l'habitude du mouvement.

Demandez à présent à l'anatomie pathologique ce qu'elle a vu dans les entrailles des personnes vouées à ce genre de vie. Interrogez les directeurs des maisons habitées par les insensés. Les uns et les autres ont vécu et sont morts, victimes du sacrifice de la vie physique à l'existence morale, *et vice versâ*, pour avoir oublié que la nature ne nous a donné des membres, que pour s'en servir, et avoir porté trop loin la culture de l'estomac et de tous les organes du ventre, qui devoient succomber sous le poids des fonctions dont ils étoient surchargés.

Ne cherchons point ailleurs la source de tous ces maux sans nom, de toutes ces affections sans physionomie, de toutes ces anomalies prothéiformes, qui font à la fois le désespoir du malade et de son médecin. Le cercle de la circulation une fois rétréci, il arrive ce que l'on voit sur l'arbre dont les branches se sèchent; trop peu de vie aux extrémités, un excès de

vie dans les centres. Ce surcroît de vie est suivi de la surabondance des sucs qui suivent les courans, et fussent-ils purs, même balsamiques, leur superfluité constitue déjà un état de maladie, qui s'aggravera promptement par leur stagnation. Il ne faudroit peut-être qu'un peu de mouvement, pour en opérer une distribution plus égale; on en a horreur; on aime mieux passer dans son cabinet, s'abandonner au sommeil, et l'on s'étonne après cela que le ventre soit tendu, et la tête pesante, les reins chargés, et l'orifice de l'anus transformé en organe menstruel, lorsqu'on ne devroit voir dans cette dernière fonction, surajoutée à l'organisme masculin, qu'un bienfait de la nature, répondant à l'offense, par la bienveillance et le pardon.

Mais j'oublie que je recommence le portrait de la société humaine, et de tous les désordres pathologiques qui marchent à la suite des jouissances qu'elle assure à ses membres. Il a été tracé depuis longtems, et de main de maître. A quoi a-t-il servi? personne ne veut s'y regarder, ou s'y reconnoître. Mais puisque la source de ses maux ne peut être tarie, c'est à l'homme de l'art à y chercher des remèdes sûrs. Eh bien, l'art a fait, dans la découverte de la noix vomique, le plus riche des dons à l'homme malade en société, et par la société. Tous ces phénomènes morbifiques, qui ne sont pas encore une maladie, mais qui déjà ne sont plus la santé, toutes ces crampes, tous ces spasmes, toutes

ces affections erratiques de la tête, du bas ventre, ces constipations presque congénitales, ces aigreurs, ces dégouts, ces vomissemens, toutes affections auxquelles nous adressons vainement nos gouttes à la rose et à l'orange, trouvent un remède assuré dans l'usage de cette substance. Sans doute il vaudroit mieux n'en avoir pas besoin, mais puisque le monde est fait ainsi, rendons grace à la nature, de sa prévoyance et de sa générosité, et disons, avec Hahnemann, qu'il doit y avoir, et qu'il est sur la terre, des remèdes à tous les maux de la terre.

Troisième cas.

Une fille agée de 24 ans, d'une constitution robuste, avec les membres athlétiques et le visage coloré, prit, sans doute à la suite d'un refroidissement, une esquinancie dont elle ne parla point à ses maîtres pendant deux jours. Le troisième, elle resta au lit, et la nuit suivante, elle eut une fièvre forte, avec délire. Appelé pour la soigner, je la trouvai dans l'état suivant:

Portrait de la maladie.

La tête étoit douloureuse, les yeux brûlans, ainsi que la soif; mais la malade se privoit de boire, à cause des douleurs violentes que causoit la déglutition. L'ouverture de la bouche me fit voir une langue humide, mais couverte de saburres jaunes et épaisses. Le voile du palais, la luette, les amygdales étoient gonflés, et et d'un rouge tirant sur le brun. Les oreilles éprouvoient des élancemens, surtout en avalant. La fièvre étoit

continue, la chaleur vive, incommode, surtout à la face, le ventre libre, les urines rouges, et bourbeuses. C'étoit le quatrième jour depuis l'invasion du mal. Aucun remède n'avoit été administré; l'eau pannée formoit sa boisson. L'insomnie étoit complète, et la disposition de l'esprit très chagrine.

Thérapie.

Qui a lu le tableau des symptômes de la belladona sur l'homme sain, les reconnoît sans peine dans le récit que je viens de faire. Prenant en considération le haut degré de l'irritabilité, je ne pouvois attaquer la maladie qu'avec une dose infiniment petite du remède. A cet effet, après avoir fait broyer pendant une heure, un quart de grain de l'extrait de belladona avec une dragme de sucre de lait, je fis dissoudre le produit dans quatre onces d'eau distillée. La malade prit à 6 heures du soir 10 gouttes de ce mélange, et comme à 10 heures, aucun changement ne s'étoit fait remarquer, la même dose lui fut renouvellée. Le lendemain matin, j'appris que la nuit avoit été orageuse, la fièvre et le délire augmentés, mais qu'à 4 heures du matin, la malade étoit tombée dans un sommeil de plusieurs heures, pendant lequel une sueur générale avoit calmé tous les symptômes. Je trouvai la malade sans fièvre, avalant presque sans douleur et avec plaisir son eau pannée, qu'auparavant elle redoutoit de boire. Cette humectation, souvent répétée, lui fit expulser du fond de la gorge une grande quantité de ma-

tières épaisses, et sanguinolentes, dont l'excrétion étoit suivie d'une amélioration marquée de la gorge. La nuit suivante ramena un peu de fièvre, qui se termina de même par d'abondantes sueurs, auxquelles la maladie céda complètement. Le troisième jour, je permis des alimens, désirés par la malade, qui, le quatrième jour, reprit les occupations du ménage.

Je suis encore étonné de ce succès, après l'emploi d'un remède sur la fidélité duquel je ne pouvois compter. J'employai l'extrait de cette plante, tel qu'il se trouve dans nos pharmacies. Aussi voit-on que la crainte de nuire me le fit employer en quantité infiniment petite, de façon que je ne courrois d'autre chance que celle de ne pas nuire à la malade. Aujourd'hui que je suis en possession d'un appareil pharmaceutique le plus complet qui puisse exister dans l'esprit de la doctrine homéopathique, j'aurai de plus pour moi la clarté, la précision, et du remède et de sa dose.

Quatrième cas.

Un jeune homme de 24 ans, d'une constitution nerveuse, irritable, habituellement pâle, comme le sont les personnes qui passent une grande partie de leur vie, assises près d'un bureau, fut atteint de douleurs de poitrine, et de tête, accompagnées de battemens de coeur. Son appétit se perdit, les selles, déjà très rares dans son état de santé, le devinrent davantage encore. Il fit pendant 15 jours différens remèdes qui, sans aggraver positivement le mal, affoiblirent beau-

coup le malade. Lassé de son état, sur lequel il commençoit à prendre des inquiétudes, il me fit appeler, et je le trouvai dans la situation que je vais décrire.

Portrait de la maladie.

La tête habituellement douloureuse, avec des élancemens périodiques dans les tempes. Il ne peut se courber en avant, sans éprouver du vertige : les oreilles entendent un bruissement continuel. La langue est rouge et propre, la soif modérée. Cependant il ne peut boire, sans éprouver immédiatement après avoir bu, du gonflement dans l'estomac, et des renvois. Il en est de même, quand il mange, et il est de suite rassasié. Le ventre est continuellement en rumeur, mais les vents qui la causent, ont un passage difficile par le bas. Ils s'échappent le plus souvent par la bouche. Les selles n'ont lieu qu'avec un sentiment incommode de pression de haut en bas, qui n'expulse que peu de matières très dures. La respiration est gênée, quelquefois interrompue par des coups que le malade ressent dans l'estomac, vers la région du coeur; il éprouve habituellement un poids sur le *sternum*. Tous les accidens sont plus graves le matin que le soir; le mouvement les aggrave, et surtout en plein air, tandis que le coucher les calme, ou les fait cesser. Les urines sont colorées et épaisses. Sans avoir de fièvre, il ressent des vicissitudes de chaud et de froid. Son sommeil est assez bon, quoi qu'interrompu par des rêves ou des douleurs. Chaque matin de bonne

heure, une petite sueur qui, loin de soulager le malade, l'affoiblit.

Thérapie.

Il est difficile de trouver une ressemblance plus marquée entre les symptômes d'un médicament et les symptômes d'une maladie, que celle que présente la noix vomique, et l'affection ci-dessus décrite. Jamais réunion ne fut plus complète. Aussi ne balançai-je pas dans le choix du spécifique. Pourtant j'apportai quelque délai à son administration. Le malade avoit pris des remèdes, dont l'action pouvoit n'avoir pas cessé encore. De plus il avoit des habitudes qui entretenoient sa maladie. Le café formoit son déjeuner habituel, et l'exercice, l'objet de son aversion. Au lieu de se promener à ses heures de loisir, il les employoit à faire des lectures, que quelquefois il continuoit très avant dans la nuit. Ce régime fut changé, et au bout de 8 jours, déjà il ressentoit un commencement d'amélioration. Le neuvième jour il prit un billionième de goutte de la teinture de noix vomique. Etant resté auprès de lui, je remarquai moi-même l'augmentation des symptômes permanens, et le réveil de ceux qui avoient un retour périodique. Cet état dura environ deux heures, et fut suivi d'un sommeil long et tranquille. Le lendemain matin, de légers accès se firent encore sentir, mais ils furent les derniers. Le malade ayant passé dix jours dans un mouvement toujours ascendant d'amélioration, je le laissai sous l'influence du

remède et celle de son régime. Le onzième jour, ayant ressenti quelques nouvelles atteintes, j'en conclus que le remède avoit épuisé son action, et je le lui renouvellai. Mêmes phénomènes que lors de la première dose. Depuis ils ne se sont plus fait remarquer, quoique le malade ait pris jusqu'à cinq fois le médicament.

J'avois à combattre une affection ancienne et identifiée avec l'organisme ; c'est pourquoi j'insistai sur la continuité de l'usage du remède. Ce jeune homme, qui avoit tant de peine d'obtenir des évacuations du ventre, va régulièrement à la selle tous les jours, jouit d'un bon appétit, qu'il peut satisfaire sans éprouver ce sentiment de plénitude qui l'empêchoit de manger, et d'une santé qu'il est bien résolu de conserver, en conservant le régime auquel il s'est soumis.

Cinquième cas.

Un petit garçon âgé de 4 ans, plein de santé, de vivacité, fut atteint subitement de convulsions. Ses parens alarmés par cinq accès successifs, m'appelèrent à son secours. Je trouvai le malade dans l'état que je vais décrire.

Portrait de la maladie.

La chaleur étoit forte, le pouls très-vite, la tête brûlante, l'oeil d'un vif brillant, la soif ardente, le ventre serré depuis 36 heures. L'enfant se plaignoit du ventre, du côté, et portoit aussi la main à son front, où il disoit éprouver une grande douleur. Il toussoit, mais d'une manière sèche et sonore, comme

d'une toux provenant de l'inanition de l'estomac. Ses convulsions n'avoient attaqué que les bras qu'il roidissoit, la face et les yeux qui se renversoient. Quelques questions faites aux parens sur les habitudes de cet enfant, et son caractère, m'apprirent qu'il étoit très gâté, très emporté, et que, la veille, il s'étoit querellé avec ses petits camarades, qui l'avoient maltraité.

Thérapie.

Selon la doctrine ancienne, j'avois en face de moi une fièvre bilieuse ardente, dont le siège étoit gastrique, et vraisemblablement causée par l'accès de colère extrême, à laquelle cet enfant s'étoit livré dans la dispute où il avoit eu le dessous. L'expérience a mille fois confirmé la justesse de cette théorie sur l'influence des passions, et leur faculté d'altérer subitement les fonctions de l'estomac, et surtout du foie. C'étoit sur cet hypocondre que l'enfant portoit la main, en signe de douleur. Cette doctrine ne me laissoit pas ignorer la cause des mouvemens convulsifs, qu'elle explique, en les rapportant à une surexcitation du système nerveux dans sa haute sphère qui, dans ses influences, embrasse tout l'organisme, mais spécialement le centre gastrique et les plexus qu'il renferme. Voilà qui est très satisfaisant pour l'esprit; mais quelles indications curatives cet esprit satisfait peut-il en tirer? La doctrine le dit encore, en désignant tout ce qui peut calmer et rafraichir: les sangsues, les boissons antiphlo-

gistiques, calmantes, les potions dérivatives et les lavemens.

Il falloit bien s'en contenter, avant que nous ne sussions mieux. Mais Hahnemann a découvert que la camomille convient aux convulsions produites par la colère, et au chagrin vif, surtout chez les enfans. Le tableau des phénomènes que cette substance produit sur l'homme sain, se trouvant en accord avec la série des phénomènes que m'offroit cette maladie, je ne balançai pas à lui donner la préférence sur tout autre. Un millionième de goutte de la teinture de cette plante remplit mon indication. Une foible convulsion fut la garantie de la spécificité du remède qui ramena ce symptôme, lequel fut le dernier. La fièvre tomba dans les premières 24 heures. Le deuxième jour, elle se remontra, mais à un degré de foiblesse, qui promettoit de ne plus la voir reparoître. En effet, le troisième jour, l'enfant demandoit à manger, ce qui lui fut accordé, et le quatrième jour, le rétablissement étoit complet.

C'est toujours, et ce sera longtems encore un sujet de surprise, et un motif d'incrédulité, tant pour les médecins que pour ceux qui ne le sont pas, de voir administrer avec succès une fraction presqu'invisible d'un remède, lorsque souvent on ne peut de sa totalité obtenir le moindre effet. On boit tous les jours l'infusion de camomille à grandes doses, sans guérir de son mal. Combien souvent n'arrive-t-il pas qu'on le voye em-

pirer par son usage! C'est que dans le premier cas, le médicament est, par la vive réaction de l'organisme, précipité vers les organes excréteurs qui le déchargent subitement au dehors, sans conserver presque aucune trace de son impression, tandis que dans le second cas, la résistance des couloirs à le laisser passer, lui donne le tems de faire une impression homéopathique trop forte, d'où résulte une aggravation essentielle du mal. C'est l'ultra-homéopathie, presque aussi distante de la nature, que les plus graves attaques de l'empirisme, dont la médecine réformée a horreur, quoiqu'en disent ses adversaires, qui ont voulu la flétrir, en lui imposant ce nom odieux.

Sixième cas.

Une femme de 30 ans, mère de plusieurs enfans, forte, robuste même, d'une constitution *colerico-sanguine*, cabartière de sa profession, conséquemment exposée aux scènes d'excès et de scandale que donne le vin, devient pour la première fois malade à la suite de fatigues de corps, et de fortes secousses de l'ame, éprouvées dans l'exercice de son état. Ses digestions se dérangent, la constipation remplace la liberté naturelle du ventre. En retour, sa menstruation devient plus fréquente et plus longue. Elle se répète tous les 15 jours, est accompagnée de douleurs dans les reins, le bas ventre, et de compressions sur le rectum. La soif, qui a remplacé l'appétit complètement perdu, est inextinguible. La poitrine se met de la partie, et une

toux continuelle, qui paroît venir, tantôt de l'estomac, tantôt de la gorge, laisse à peine la faculté de parler, ainsi que le pouvoir de dormir. Tous ces symptômes sont plus intenses le matin, que dans le milieu du jour et le soir ; la malade ne peut tousser sans éprouver un retentissement douloureux à la région de l'estomac et à la tête. Après avoir supporté quelques semaines cet état, dont elle espéroit que son excellente constitution triompheroit, la malade se voyant maigrir, se sentant affoiblir de jour en jour, se décida à recourir aux ressources de l'art. Trois médecins se succédèrent dans l'espace de deux mois, sans avoir apporté à cette maladie le moindre soulagement. Le dernier, en la quittant, lui laissa entrevoir que la phtysie pulmonaire étoit inévitable. Cette nouvelle alarme lui fit chercher de nouveaux secours. Elle me fut amenée par une amie, dont le mari avait été traité et guéri par moi, et me présenta le tableau de maladie suivant.

Portrait de la maladie.

Rougeur vive des joues et du front, avec une couleur jaune aux aisles du nez, au pourtour de la bouche. La tête lourde, ne pouvant la baisser sans éprouver un éblouissement; de continuelles bouffées de chaleur vers la tête; les yeux souvent noyés de larmes, Les tempes pressent et piquent. La langue humide et sâle, la bouche et la gorge empâtées de phlegmes, qu'elle crache à chaque instant. Un chatouillement continuel à la gorge, excitant la toux, sans possibilité

d'expectorer. La poitrine est resserrée, la respiration gênée par un poids sur le sternum, et quelquefois interrompue brusquement par des points lancinans. Elle ne peut se coucher, ni à droite, ni à gauche, sans éprouver une toux fatigante et de la suffocation. Le sommeil est coupé par des rêves effrayans, dont elle sort toute couverte de sueurs. Des vicissitudes de chaud et de froid, une lassitude générale dans les membres, qui, quelquefois sont comme engourdis. La région de l'estomac est tendue, et douloureuse au toucher. Le ventre est en rumeur, causée par des vents qui ont de la peine à trouver une issue. Les reins sont brisés, et permettent à peine de se relever, quand on s'est fléchi en avant. La constipation opiniâtre; une selle tous les 8 jours, avec de fortes pressions, dure, sèche, et suivie de beaucoup de douleur dans le fondement. Les urines brûlantes, rouges et sédimenteuses. Rien ne peut étancher la soif, qu'elle satisfait avec de l'eau de Seltz coupée de lait. Le caractère, vif, colère, emporté, impatient de son état, mais plein d'espoir.

Thérapie.

Qui ne croiroit, en lisant cette description pathologique, avoir sous les yeux le tableau des symptômes de la noix vomique! Il est difficile de trouver une similitude plus parfaite, et du côté du corps, et du côté de l'ame. Si la nature vouloit parler toujours aussi clairement, l'exercice de la médecine se réduiroit à

l'évidence d'une règle de mathématiques. Aussi me dispensai-je d'en écrire le tableau. Je fis plus, je me permis un prognostic, que je donnai avec l'assurance que m'inspiroit la certitude du succès. C'est une espèce de magnétisme que l'espérance. Ce sentiment, que je fis passer dans l'ame de ma malade, eut le tems d'y fructifier, car je renvoyai le traitement à 8 jours, pour éviter de me rencontrer avec le séné, la rhubarbe, l'assa foetida et le café, dont la malade avoit encore usé le jour qu'elle me consulta. Je fus frappé du changement qu'elle ressentit de l'influence puissante de ce sentiment consolateur. Tous les symptômes avoient perdu de leur violence.

Combien de personnes n'ont pas une autre santé, et s'en contentent! mais cet état n'étoit point en harmonie avec le besoin des forces qu'exigeoit la pénible profession qu'exerçoit ma malade! Le régime ayant écarté tout ce qui pouvoit entraver un remède homéopathique, je lui donnai un quadrillonième de goutte de la teinture de noix vomique. Tous les symptômes reprirent leur première violence, ce qui n'effraya point la malade que j'avois prévenue, et qui avoit l'habitude de ses souffrances. Cette aggravation dura 16 heures, après lesquelles les symptômes tombèrent les uns après les autres, au point d'éprouver une intermittence complète. Le troisième jour, à 4 heures du matin, ils se remontrèrent, mais avec une douceur qui convainquit la malade et le médecin, que la guérison étoit à la

porte. Le quatrième jour, la malade fut réveillée à l'heure de ses paroxismes, et avertie qu'elle alloit de nouveau souffrir, mais elle en fut quitte pour la peur. C'est ainsi qu'après avoir perdu la fièvre intermittente par le secours du quinquina, on est encore, long-temps après la guérison, averti de l'heure à laquelle en revenoient les accès, par une impression fébrile qui ne peut pas se développer. Depuis ce jour, la malade a retrouvé son appétit, son sommeil, ses forces, son embonpoint précédent; le ventre seul est demeuré rebelle à l'action du médicament. Deux doses répétées du même remède n'ayant pu rétablir la liberté du ventre, telle que la malade en avait joui autrefois, j'eus recours à la bryone qui lui rendit ce service. Une seule dose de ce dernier remède a suffi au rétablissement de cette fonction. Il est bien remarquable que la matrice ne soit rentrée dans l'ordre régulier de sa fonction menstruelle, que lorsque les selles sont redevenues régulières.

Sans vouloir généraliser, défaut que la doctrine homéopathique reproche avec justice à son antagoniste, n'est-il pas permis de penser que, comme nous reconnoissons de l'analogie entre les vertus de tels ou tels médicamens, nous pouvons aussi espérer d'en rencontrer entre les vertus de ces médicamens, et la manière d'être de tel ou tel système de l'organisme, de telle ou telle sphère de nos organes?

Pour n'avoir point la fixité de symptômes des ma-

ladies miasmatiques, certaines affections morbifiques, tout isolées, qu'elles doivent être, par le fait de l'individualité, dérivent si essentiellement de telle ou telle position dans la vie, que l'organisme, modifié imperceptiblement par l'influence de cette position, toujours fixe, et constante, contracte un dérangement fixe, et constant comme sa cause elle-même.

Sans doute il n'y a point ici de miasme qui imprime au trouble qu'il provoque, une physionomie régulière et immobile! mais il y a un mode d'existence qui, quoiqu'il appartienne aux formes variées dont l'homme sain est susceptible, devient par son inamovibilité, que notre mobile nature repousse comme une inimitié, l'égal, ou plutôt l'émule d'un miasme même, avec lequel il n'offrira de dissemblance que dans la durée du tems qu'il mettra à faire éclater son impression pathologique.

C'est ainsi qu'une vie sédentaire, vouée à l'étude, fait se ressembler avec plus ou moins de perfection, l'espèce de santé, et les espèces de maladies de personnes entre lesquelles la nature avoit mis originairement la plus grande dissemblance. Il y a longtems que la médecine a remarqué que les tisserans, les cordonniers, les tailleurs, les forgerons, jouissent d'une santé spéciale, comme ils sont sujets à des maladies qui leur semblent propres.

Voilà des causes constantes, qui modifient l'organisme d'une manière spéciale et constante. C'est sur

des organes connus, sans jamais varier le siège de leur action, qu'elles opèrent des changemens également connus, tant par la manifestation visuelle des symptômes, que par les révélations du cadavre. Joignez-y l'uniformité dans l'expression de la nature en souffrance, et vous aurez un ordre de maladies, qui rivalisera pour la certitude et l'évidence, avec la Syphylis, la psore, la fièvre intermittente.

Aussi, est-ce ce que nous avons de mieux écrit en médecine, de guide plus sûr dans la pratique de l'art, de plus forte garantie pour le succès, que les ouvrages consacrés à la peinture des maladies attachées à telle ou telle profession de la société! Comment ces maladies ne seroient-elles pas devenues des espèces distinctes et isolées, lorsque la portion de l'humanité qui les contracte, est devenue elle-même une espèce particulière d'hommes, oui, comme une espèce à part!

Maintenant si l'on considère en combien de façons différentes l'humanité se trouve modifiée d'une manière permanente par les influences sociales, qui assignent à des classes entières d'hommes, la situation qu'ils doivent garder, le rôle qu'ils doivent jouer, et, pour ainsi dire, l'espèce de maladies dont ils doivent subir le tribut, on ne s'étonnera pas que j'ose soupçonner que le nombre des maladies à caractères fixes soit plus considérable qu'on ne l'a estimé et avancé jusqu'ici.

Si je ne m'abuse pas moi-même dans cette pré-

somption, j'en tirerai cette conséquence, que nous possédons plus de spécifiques que nous ne croyons ; mais que leur nombre est loin d'être aussi multiplié qu'on est induit à le penser, sur la foi du principe incontestable de l'individualité. Leur nombre est, et sera toujours rigoureusement subordonné à celui des maladies. Mais le nombre de ces dernières est-il vraiment aussi considérable que nous le présentent les nosographies existantes ? et devons-nous admettre avec Hahnemann, cette assertion rigoureuse, que, chaque maladie étant un être individuel, propre, *sui generis*, le cadre de notre nouvelle nosographie doit avoir une étendue égale au pouvoir de la nature, de nous présenter ses souffrances sous des milliers de formes? Ce serait placer l'homme de l'art entre deux écueils également dangereux, celui d'étudier la nature dans des portraits peu ressemblans, et celui de ne pouvoir la reconnoître dans des tableaux qu'il faudroit multiplier à l'infini.

Non, ce ne peut être la pensée du réformateur de la médecine. Il ne peut vouloir se trouver en contradiction avec lui-même. Ouvrez son immortel ouvrage, renfermant le type original de tous les maux possibles. Après avoir admiré l'ingénieuse idée qui le porta à éprouver sur l'homme sain la puissance des médicamens, ce qui étoit, en quelque sorte, forcer la nature à lui donner la copie de toutes les maladies dont l'homme est affectionnable, quel est le côté

de cet admirable recueil, qui frappe le plus l'esprit du lecteur? n'est-ce pas la similitude que plusieurs de ces médicamens présentent dans leurs effets? Elle est portée si loin quelquefois, qu'elle jette dans l'embarras du choix le praticien, qui préféreroit un seul et unique remède aux hésitations qu'il éprouve à la vue de plusieurs moyens qui lui paroissent également efficaces. Si donc les symptômes pathologiques, produits par les médicamens, ne sont, en vérité, que les images des symptômes produits par les maladies naturelles, on ne peut pas plus nier la similitude de beaucoup de maladies entre-elles, qu'on ne peut disconvenir de la ressemblance de beaucoup de médicamens entre-eux. Il est donc un degré d'analogie admissible, non seulement dans la spéculation, mais encore dans la pratique de l'art même.

Mais gardons-nous d'aller trop loin dans cette route, semée de dangers. Ce seroit rouvrir la porte aux erreurs, qui ont défiguré une science, qui ne reconnoît d'autre mère que l'expérience. Oui, c'est l'expérience seule, qui doit être chargée de nous fournir les matériaux d'une pathologie générale, dont la science ne peut se passer. Elle les puisera dans la nature elle-même; car l'art de généraliser n'est pas seulement un besoin de l'esprit, qui aime à se reposer sur des vérités axiomatiques, il est encore une inspiration de la nature qui, en nous offrant des identités dans ses oeuvres, nous inspire le désir de l'imiter dans les nôtres.

Sur ce plan, un beau travail vient d'être commencé par le Docteur Maurice Müller. Cet habile observateur a remarqué que la belladonna sembloit plus propre aux maladies de l'enfance, qu'à celles de tout autre âge de la vie, comme il ne lui a pas échappé que la noix vomique convenoit mieux aux affections aigües ou chroniques du sexe masculin. On peut consulter, dans les archives de l'Homéopathie, la série des belles cures opérées par ce praticien, à l'aide de cette première substance; on y verra les affections de la tête, celles du système lymphatique et glanduleux, céder avec un sucès aussi prompt que miraculeux, aux vertus héroïques de la belladonna.

En effet, cette substance exprime dans ses influences médicinales, les tendances des humeurs et les dispositions de l'ame et du caractère à cette première époque de la vie, comme la noix vomique renferme le germe de toutes les dégénérations de l'appareil digestif, et leur réaction pathologique sur la sphère morale dans l'âge viril. Les phénomènes de la belladonna ne sont-ils pas, en grande partie, céphaliques? Les maladies de l'enfance ne prennent-elles pas presque toutes leur source dans la tête? Que la nature ait à expulser un suc hétérogène, c'est sur les yeux, le nez, les oreilles, au col intérieur, extérieur, sur le cuir chevelu, à la face, que se fera cette excrétion, et malheureusement trop souvent sur le cerveau? Vient ensuite la dentition et tous ses ravages, dont cet organe est presque toujours le théâtre, et souvent la victime.

C'est que toute la vie est rassemblée dans ce viscère, comme tous les rameaux de la plante sont contenus dans son germe. Je pourrois, en rapprochant les quatre âges de la vie humaine, montrer la nature, déroulant la vie, et appelant la mort, de la tête aux pieds, où l'on voit se fixer les infirmités du vieillard.

La physiologie n'a point de plus belles pages que celles où elle peint avec tant de vérité cette échelle descendante de la vie, à laquelle la révolution diurne fait successivement participer tous les organes, tandis que les révolutions septénaires nous signalent le principe vital déplacé, quittant un centre pour aller se fixer dans un autre, et de ce siège nouveau, présider aux fonctions de la vie. C'est le soleil, éclairant tous les jours le monde qui ne peut se passer de lumière, mais n'accordant la résidence de son empire, que dans l'ordre des saisons, réglé par le créateur.

J'en ai conçu l'espoir, nous aurons un jour une pathologie, aussi rationnelle qu'expérimentale, mais ce nouvel édifice de la science, pour être durable, doit être élevé avec lenteur. Nous n'abjurerons pas pour cela nos connoissances antérieures, parce que, malgré leur alliage avec l'erreur, elles sont sorties de l'observation des lois de la nature, étudiées, examinées avec soin, mais interprétées trop largement, dans la vue de satisfaire une curiosité bien excusable, sans doute, mais trop impatiente de franchir les bornes du possible, plus impatiente encore d'offrir à l'esprit un tout

aussi parfait que les ouvrages de la nature. Il nous faudra patienter, et attendre qu'un plus grand nombre de médicamens éprouvés nous ait donné le signalement d'un nombre plus grand de nos maladies.

En observant scrupuleusement les effets des remèdes aux prises avec l'organisme, dont nous connoissons la contexture, ainsi que les rapports de position et de relation entre ses parties constituantes, nous parviendrons sans doute à discerner les organes particuliers, les systèmes d'organes, les fractions plus ou moins étendues de telle ou telle sphère de l'organisme, avec lesquelles ces médicamens sont en rapport d'affinité, et sur lesquelles leur action portée immédiatement, grave une impression qui, se communiquant bientôt à ceux avec lesquels ils se trouvent en correspondance vitale, donne un ensemble de phénomènes qui constituent la maladie, la signalent, et doivent lui donner un nom.

Mais ne nous faisons point illusion; ce nom formera longtems encore la pierre d'achoppement en médecine. Il ne peut être simple, ce nom, puisque la maladie est un composé, à la formation duquel chacune des parties constituantes est indispensable, sous peine de dissolution du tout. Sera-t-il collectif, c. a. d. renfermant, sinon tous les traits, au moins les plus caractéristiques de l'affection morbifique? alors ce n'est plus une dénomination, mais bien une description, un tableau, qui manquera de ressemblance, si

l'individu ne porte tous ses traits. Nous serons plus instruits, je le sais, dès que nous aurons reconnu que, comme la belladonna affecte spécialement l'origine du système nerveux, l'aconit, l'irritabilité du système sanguin, il n'est pas un système dans l'organisme, pas un seul organe dans un système, peut être pas une fibre dans un organe, qui ne soit en relation d'affinité avec une substance médicinale propre à le troubler, et à le soustraire à ce trouble, en vertu de la loi homéopathique. Mais je n'entrevois là que les élémens de notre pathologie générale, telle que je la conçois. Ce sont, à la vérité, des apperçus lumineux, propres à indiquer le chemin que doit parcourir l'homme de l'art, à l'abréger, mais qui ne le dispenseront point de la comparaison exigée par Hahnemann, comme la pierre de touche qui signale l'espèce.

Et pourquoi y répugnerions nous? avons-nous fait autre chose jusqu'ici, pour l'établissement de nos principes, sinon de comparer des maladies à des maladies, et de nous servir de leur similitude, et de leur dissemblance, ainsi que de la différence de leur siège, pour les distribuer en ordres, en former des classes, en créer des genres et des espèces? Ce procédé fut emprunté aux naturalistes qui pouvoient, sans danger, ranger dans la même famille, des plantes que la nature a rendues distinctes, en dépit de leur apparente analogie. La conséquence est autrement importante en médecine, pour qu'on se permette une semblable imitation.

A cette source d'erreurs est venue s'en joindre une autre plus féconde encore, c'est le signalement des maladies, calqué sur la désignation de la nature du désaccord imprimé aux organes. Elle a été répétée jusqu'à satiété, la vanité de cette prétention médicale! Il ne peut plus être un médecin instruit et de bonne foi, qui ne soit prêt à en faire le sacrifice à la découverte de la véritable loi médicatrice de la nature. Ainsi que son auteur, caché dans la profondeur des cieux, la nature est voilée dans le sanctuaire de ses opérations. Elle nous en livra les phénomènes sensibles, en gardant pour elle le secret. Respectons-le donc, ce secret redoutable, sous peine de retomber dans l'abyme dont un grand homme vient de nous tirer.

Je ne puis résister à l'évidence de sa doctrine, qui place l'histoire véritable et autentique de nos maladies dans l'histoire des maladies produites sur l'homme sain par les substances médicinales, et leur curation dans la substitution des maladies artificielles aux maladies naturelles. Il n'y a point ici de bon plaisir de sa part, puisque, toutes fois et quand il y a ressemblance entre les symptômes des deux maladies, il y a certitude de guérison. Donc la pathologie spéciale n'est, et ne peut être autre chose que l'histoire des maladies artificiellement produites sur l'homme sain par les médicamens. C'est dans ce répertoire que nous trouvons les élémens qui les composent. Ils s'y trouvent sous toutes les formes, dans toutes sortes de combi-

naisons, tracés sur le modèle de la nature même, qui en a fait tous les frais. Ils sont l'expression sincère de ses souffrances, variées comme les causes qui les ont produites, et reconnoissant pour cause immédiate, ainsi que les maladies naturelles, un désaccord de la dynamique de l'organisme, qui est sorti de l'harmonie de ses fonctions.

Mais quelle énorme différence j'aperçois tout à coup entre l'homme de l'art élevé dans les principes de l'ancienne doctrine, et le médecin sectateur de la nouvelle! Au sortir de l'école, quel secours tirera le premier de ses vastes connoissances, pour former le diagnostic et arrêter la thérapie d'une maladie qui lui est signalée par la science qu'il a étudiée? Et, lorsqu'il aura cru la reconnoître à ses véritables traits, où est la sûreté du remède qu'il va lui opposer? c'est sur la parole de ses maîtres qu'il va se décider; c'est à la franchise de leurs confidences qu'il va s'en rapporter, puisque l'expérience n'a rien fait luire encore à ses yeux. A Dieu ne plaise que j'élève le moindre soupçon sur la réalité de leur connoissances, la bonne foi de leurs aveux! loin de moi toute pensée attentatoire à leur mérite, à leur gloire! Mais ils me permettront d'accorder à la nature même plus de confiance encore qu'ils n'en réclament, de croire à son propre langage plus fermement encore qu'à leurs propres maximes, qui peuvent être son interprétation fidèle, mais n'équivaudront jamais à la nature parlant

elle-même, déclarant ses souffrances dans les symptômes qu'elle offre aux yeux du médecin homéopathe, les lui peignant de nouveau dans la comparaison de ces symptômes avec ceux des médicamens qui peuvent en produire de semblables, et désignant ainsi le remède qui doit infailliblement les faire cesser.

Chez le premier, reconnoître la maladie et trouver son remède, sont les objets de deux pensées différentes, comme ils sont aussi la matière de deux sciences, et de deux enseignemens divers. Chez le second, la connoissance de la maladie et sa curation, sont l'objet d'une seule et même pensée, parce que ces deux sciences sont inséparables, et n'en font qu'une.

Aussi l'élève de l'école ancienne marche-t-il toujours à la suite de ce qu'on lui a dit être la nature, tandis que le médecin homéopathe marche sur les pas de la nature elle-même, dont il écoute la voix, dont il suit les commandemens, à laquelle il accorde ce qu'elle demande elle-même, et d'une manière positive. Je me garderai d'en conclure que la médecine homéopathique soit plus facile à exercer, que la méthode ancienne de guérir. Il faut, dans l'exercice de cette dernière, plus d'études préliminaires. Ainsi que la fourmi, l'élève de la doctrine reçue, fait une fortune abondante de principes, dont l'application se fera à tous les cas que doit lui présenter sa future carrière. C'est un fonds dont le revenu alimentera toute sa vie. L'homéopathe, au contraire, fait tous les jours en dé-

tail ce que l'autre a fait en gros. Pour lui, chaque maladie est l'objet d'une étude particulière, parce que chaque maladie est pour lui un cas particulier. Il n'applique point de principes généraux, parce que les généralités ne conviennent pas aux individus. Au lieu de tenter dix remèdes différens, jusqu'à ce qu'il ait trouvé le véritable, il emploie ce tems à rapprocher les symptômes du mal des symptômes d'un remède qui lui corresponde, sûr que le malade gâgnera plus à être quelque tems abandonné à la nature, qu'à être livré aux essais perturbateurs de son travail, plus sûr encore de le dédommager de cette perte, qui n'est qu'apparente, par l'application d'un remède qui le guérira promptement, surement, doucement et d'une manière durable.

La différence entre les deux médecins dont je fais le parallèle, ne se borne pas à ce que je viens de dire. S'ils quittent leur école tous deux avec des fortunes différentes en savoir, en connoissances, regardez les de nouveau, lorsqu'ils sont déjà parvenus à quelque distance de leur point de départ. Qu'à fait de sa fortune le premier, qui paroissoit si riche? Hélas! comme plus d'un parmi nous en sont convenus noblement, et le plus grand nombre en gémit en secret, il a fallu secouer ce brillant fardeau de l'école, abjurer ces fausses richesses, qui, comme à Midas au sein de l'or, leur laissoient le sentiment du besoin et de la pauvreté. De l'éclat d'une fausse lumière, ils sont tombés dans

une obscurité profonde, qui pouvoit bien voiler leurs fautes, mais désespéroit leur conscience. Les plus délicats en sont sortis, en prenant pour guide l'observation et l'expectation; la foule est restée en possession de faire croire à ses oracles, auxquels elle ne croît pas elle-même, faisant violence à la nature, au lieu de chercher à la comprendre, ou l'accusant d'être impénétrable, pour se justifier du reproche de ne vouloir point la pénétrer.

Au lieu de cela, voyez le médecin homéopathe s'avancer modestement, portant, dans quelques volumes, avec lui toute sa fortune. C'est le *Bias* des tems modernes. *Omnia mecùm porto.* Il parle peu, parce qu'il parle vrai, et que la vérité est rare. Il la demande à son malade, mais sans emphase. L'imagination ne serviroit qu'à l'égarer et à l'abuser lui-même. Il est silencieux, comme le peintre qui copie les traits qu'il veut fixer. En a-t-il saisi l'image complète, le sourire, qui paroît sur ses lèvres, est bientôt réfléchi sur celles de son malade, que son prognostic console, et que son remède réjouit, par l'absence du mauvais goût et de la dépense.

Je n'entreprendrai pas de peindre la joie d'un homme qui dans quelques heures, ou quelques jours au plus tard, passe de la maladie à la santé, du danger de la mort à la sécurité de l'existence. Chacun peut trouver dans la mémoire de l'esprit, et dans sa propre reconnoissance, qu'on a appelé la mémoire du coeur,

l'image de ce délicieux sentiment. Mais tout cela s'est passé sans bruit, sans éclat. On n'en sait rien, même au dessus et au dessous de lui, et cette victoire, dont ne se charge point la renommée, n'est pas du goût de beaucoup de médecins.

Je m'arrête, pour ne point trop indisposer ceux qui n'ont aucune disposition à se réformer. Mais en dépit de leurs déclamations, la réforme triomphera: la nature et la vérité ont pris sa défense, et le bonheur public l'a déja jugée. *Vox populi, vox dei.* Plus heureux que les grands hommes qui l'ont précédé, Hahnemann jouira, dès cette vie encore, de toute la gloire d'une découverte, qui assure à son nom l'immortalité. Quelques mots ont suffi, pour fonder ce beau titre. *Similia similibus sanantur:* encore la moitié du chemin étoit faite par l'antiquité. Cette maxime vulgaire, *le mal guérit le mal*, est aussi ancienne que le monde. Il n'est aucune langue qui n'en renferme l'expression proverbiale. Il étoit réservé à son génie, d'observer que ce mal curateur, doit être semblable au mal à guérir, pour le faire disparoître. La première maxime servit de fondement à la médecine telle qu'elle a été exercée jusqu'ici, dont l'antagonisme forme l'arme principale, qui tempère la rigueur de ses procédés par l'emploi des calmans, déterminé, exigé par un symptôme allarmant. La seconde, qui est le complément de la loi imparfaitement connue jusqu'à nous, donna naissance à la méthode homéopathique, qui

combat aussi le mal par le mal, mais évitant le détour que fait la méthode allopathique, envoie son remède directement à l'organe souffrant, qui cède son désaccord durable au désaccord instantané du médicament, et rentre aussitôt dans l'harmonie de ses fonctions.

C'est ici qu'est tranchée la différence qui sépare les deux doctrines! En effet, qu'y-a-t-il de commun entre cet échange d'impression toute dynamique, qui déplace des symptômes par des symptômes, arrête subitement la marche d'une maladie, supprime la convalescence, en prévenant l'affoiblissement, fonde la santé d'une manière durable, et tout cela, sans pouvoir, sans vouloir même se rendre compte de ce qui se passe dans la sphere matérielle et humorale des parties souffrantes, qu'y a-t-il de commun, ai-je-dit, entre cette doctrine, et celle qui, plaçant les causes des maladies dans les quatre humeurs primitives, ou dans tel ou tel dérangement des organes, qu'elle conçoit à sa manière, qu'elle se permet de désigner et de localiser, qui part de ce point de vue hypothétique, pour modifier ces organes, altérer ces humeurs, changer leur courant, produire leur évacuation, et chercher ainsi, au hasard, à l'avanture, une guérison qui est loin d'être l'ouvrage de ces spéculations, lesquelles néanmoins ont servi à fonder la théorie, dont chaque médecin reconnoit l'insuffisance, à chaque pas qu'il fait dans la pratique? Fut-on jamais plus fondé à désirer la réforme que Hahnemann a commencée si glorieuse-

ment, et que nous devons nous faire un honneur, autant qu'un devoir, de continuer?

Septième cas.

Une femme agée de 26 ans, constitution forte, replète, et sanguine, fut atteinte subitement de douleurs dans les pieds, dans les jambes, dans les poignets, avec enflure de ces parties, rougeur, chaleur insupportable. La même affection l'avoit retenue, l'an dernier, pendant dix jours dans son lit, et avoit été combattue par une saignée générale, l'application des sangsues aux parties souffrantes, et l'usage du petit lait nitré, qui calmèrent les douleurs, mais ne lui rendirent le mouvement de ces organes qu'avec beaucoup de lenteur. Le tems et les chaleurs de l'été achevèrent la cure. Sur son désir de ne point garder si longtems le lit, je lui proposai de se laisser traiter homéopathiquement. Ce mot lui étoit inconnu, mais m'ayant entendu dire qu'elle pouvoit être rétablie en quelques jours, elle se remit entièrement à ma disposition. Voici le tableau de la situation où je la trouvai.

Portrait de la maladie.

Les pieds, les jambes sont gonflés, brûlans, non seulement au sentiment de la malade, mais encore au toucher d'une main étrangère. La peau est rouge, et marquetée; elle souffre difficilement le contact: l'articulation du pied avec la jambe est roide, immobile de douleur. La malade cherche le froid qui la

soulage un instant, et quelques instans plus tard, augmente ses souffrances. Elle est forcée de se recouvrir. Le mal est borné par le genou, qui est intact. Les poignets sont moins maltraités, quoique douloureux au mouvement. Elle peut encore s'en servir. Le reste du corps parfaitement sain, seulement l'appétit et le sommeil manquoient, éloignés, sans doute, par l'état permanent de la douleur. La malade avoit essayé d'elle-même diverses frictions, qui ne lui avoient pas réussi. Elle s'étoit prescrit elle-même une boisson de crême de tartre, espérant se calmer et se relâcher par ce moyen, cet espoir fut trompé. Elle rapportoit sa maladie à la parcimonie de ses dernières règles, si fort opposée à l'abondance et à la longue durée qui les caractérisent. Cette dernière circonstance, jointe à l'habitude pléthorique de la malade, ne laissoit aucun doute sur la nature de cette affection, dont la méthode antiphlogistique avoit triomphé l'année précédente. L'aconit, indiqué par Hahnemann, comme l'antidote de la diathèse inflammatoire, convenoit ici d'autant mieux, que l'inflammation siégeoit dans des substances membraneuses, et tendineuses, où règne le *strictum*, que cette substance a la propriété de diminuer.

Un octillonième de goutte de la teinture d'aconit administré à 8 heures du soir, agit avec une promptitude si efficace, que le lendemain à 8 heures du matin, me présentant à la porte de la malade, j'eus l'agréable surprise de la voir me l'ouvrir elle-même, et

me crier avec joie, qu'elle ne souffroit plus. J'eus peine à en croire mes yeux. C'étoit bien elle; elle avoit dormi quelques heures, après lesquelles, étonnée de ne plus souffrir, mais n'osant croire à sa guérison radicale, elle évita quelques tems de tenter un mouvement, dans la crainte de réveiller ses douleurs. La curiosité est bien pardonnable en pareil cas. Tentée, non par le serpent, mais par un désir bien naturel de savoir à quoi s'en tenir, elle essaya un léger mouvement, puis un plus fort, et sentit, avec une joie indicible, qu'elle étoit guérie. C'est son propre récit que je répète.

Que de sang humain épargné, que de douleurs prévenues ou supprimées, surtout, que de tems ménagé à la classe nombreuse qui n'en a point à perdre, si l'on vouloit ouvrir les yeux sur les abus de la saignée, les ouvrir plus grands encore sur l'héroïque simplicité d'une doctrine, avare de ce liquide précieux! L'histoire de la médecine retentit, d'époque en époque, de déclamations contre l'effusion du sang dans le traitement des maladies. Tout recemment un médecin français vient de passer par les verges du ridicule, pour avoir osé s'élever contre cette pratique, consacrée par l'antiquité, confirmée par nombre de guérisons. Que n'a-t-on pas dit, que ne dit-on pas encore tous les jours de la doctrine de Hahnemann, qui n'est pas moins ennemie de ce moyen de guérison! Si, comme les antagonistes de la saignée, qui, en retirant la lancette

au médecin, n'ont su lui substituer rien de meilleur, Hahnemann eut remplacé une hypothèse par une hypothèse; et livré l'humanité au hasard d'une théorie plus brillante que solide, alors point de raison de demander pour lui une exception à l'incrédulité, à l'ironie, au ridicule dont on a chargé tous ceux qui, avant lui, et comme lui, proposèrent de renoncer à la saignée. Nul parallèle n'est admissible entre-eux et lui. Un seul point de contact se présente entre leur prétention, c'est l'inutilité, le danger de la saignée, prouvée par les deux partis avec la même force de raison; mais laissée sans substitut par les premiers, et aussi victorieusement qu'humainement, remplacée par le second.

Il faut porter au préjugé un respect qui n'est dû qu'aux dogmes sacrés, pour résister à la conviction qu'entraîne l'expérience de l'application de l'aconit, de la bryone, de la belladona, de l'arnica, substitués à la saignée, dans les cas qui relèvent le plus évidemment de la diathèse inflammatoire. Quelque part que vous placiez la scène, depuis le cerveau jusqu'à l'organe le plus chétif, depuis le centre de la circulation jusqu'à son dernier rameau, ces remèdes, et d'autres que je ne nomme pas, répondront plus doucement et plus promptement à l'indication pressante de calmer, de détendre et de relâcher, que les saignées générales et locales, dans lesquelles la pratique ordinaire place tant de confiance, sans égard aux suites si souvent funestes d'une guérison achetée au prix de tant de

sang, qui la plupart du tems, ne pèche ni en quantité ni en qualité. Le cas que je viens de citer n'en offre-t-il pas une preuve transcendante? J'en pourrois citer beaucoup d'autres encore, et surtout faire valoir les cures nombreuses opérées par les sectateurs de la médecine réformée, qui, dans la théorie comme dans la pratique, n'ont rien laissé à désirer sur ce point.

Quand cessera-t-on d'accuser cette humeur précieuse d'être entachée d'acrimonie et de surabondance, lorsque, quelques instans avant le début de la maladie, elle couloit si paisiblement et si balsamiquement dans ses vaisseaux, qui n'étoient pas irrités! Un aiguillon étranger vient tout à coup accélérer son cours, la précipiter contre un organe noble, qu'elle surcharge et suffoque. Au lieu de rechercher ce stimulus, de maîtriser cette force impulsive, source de tout le désordre, au lieu, dis-je, d'attaquer le coupable, on s'en prend à l'innocent; c'est le sang qu'on accuse, c'est dans le sang, devenu tout-à-coup surabondant, acrimonieux, que l'on cherche la cause d'un incendie que l'on s'efforce d'éteindre, en versant du sang, et en répandant sur celui que l'on ne verse pas, des torrens d'eau destinés à calmer son effervescence, comme si l'appareil d'une inflammation n'étoit que l'image d'une maison enflammée. Elle est bien mécanique, cette manière d'envisager l'inflammation! Voilà pourtant comme on s'égare, pour ne vouloir pas consulter l'expérience, et prendre la nature pour guide: pour avoir voulu

la soumettre à des lois qui ne sont pas les siennes, et avoir méconnu celles toutes différentes, auxquelles son auteur l'a assujettie !

N'a-t-on pas dit, depuis longtems, que l'inflammation dans un organe que nous ne voyons pas, c. a. d. intérieur, est une affection de la même nature que celle qui, dans un organe extérieur, se passe sous nos yeux ? Que fait le chirurgien, quand une épine est entrée dans les chairs ? Que fait le cuisinier, lorsque de l'huile bouillante est tombée sur sa main ? Le prémier, en retirant le corps piquant, éloigne le stimulus qui déjà gonfle la substance irritée, le second, sans se douter du pourquoi, fait succéder à l'irritation première une irritation momentanée, qui amène la neutralisation des deux irritations. L'un et l'autre n'ont point songé aux humeurs qui affluoient sur la partie, certains qu'elles cesseroient d'accourir, aussitôt que la cause qui les appeloit, seroit éloignée. Et bien, cette épine grossière, que nous voyons, que nous touchons dans les phlogoses externes, se retrouve partout dans les inflammations internes. Que nous importe, qu'elle soit matérielle, que son impression soit mécanique, chimique, or hydraulique, si les résultats de son influence sont toujours les mêmes, et ne se différencient que par la diversité d'organisation et de fonctions, ce qui ne change rien à l'essence de l'affection organique. Cette épine doit être arrachée, sous peine de la suppuration, que bien des organes

ne peuvent subir, sans danger de mort. Quel est son siège? quelle est sa nature? Deux questions sur lesquelles on n'est jamais parvenu à s'entendre, ce qui a donné des théories de l'inflammation aussi diverses, aussi nombreuses, que le sont les manières d'envisager cet important objet. Je retrouve encore ici le péché originel de la médecine, je veux dire, sa prétention de découvrir ce qui ne peut être découvert, d'expliquer ce qui ne souffre aucune explication.

L'auteur de la médecine réformée, procédant à la cure des maladies inflammatoires, comme à celle de toute autre espèce, rallie tous les symptômes de l'inflammation, en forme un faisceau serré et complet. Il sait, à n'en pas douter, qu'une cause excitante a mis en jeu le grand appareil de la circulation, père de tous les phénomènes qu'il a sous les yeux. Mais au lieu de se perdre en conjectures sur la nature de cette cause stimulante, il cherche dans le nombre des médicamens qu'il a éprouvés, celui dont l'influence sur l'organisme présente le plus de ressemblance dans ses effets, avec les symptômes dont l'inflammation se compose, et l'orsqu'il l'a découvert, certain d'avoir en sa puissance une maladie de la même nature que celle qu'il est chargé de combattre, il applique à la nature souffrante la loi propre de guérison qu'elle lui a montrée, et dont elle ne fait de secret à personne, c. a. d, qu'il substitue une inflammation artificielle à l'inflammation naturelle, d'où s'ensuit toujours la guérison,

lorsque l'organe affecté n'a point encore subi de décomposition dans sa structure.

Que l'on compare ce procédé si simple, si prompt, si héroïque, avec le long circuit que parcourt le phlébotomiste, et l'on sera forcé de convenir que, si l'éloquence ne caractérise pas cette théorie, elle ne se recommande que davantage par la certitude des faits, l'évidence des résultats, et surtout, l'importance du service rendu à l'humanité.

C'est une chose bien remarquable, que l'esprit humain ne répande ses fleurs que sur le champ de l'hypothèse et de la spéculation, comme s'il vouloit en déguiser l'aridité, en cacher le vide sous cet émail artificiel. Vit-on jamais un traité de mathématiques, paré des ornemens de la rhétorique? L'histoire elle-même, quoique souvent infidèle dans ses récits, osa-t-elle jamais parler un langage pompeux, sans redouter d'être confondue avec le roman! Que notre délicatesse, devenue extrême, ne puisse soutenir l'aspect de la vérité toute nue! Passe pour les situations où la langueur de la vie, amenée par l'excès des jouissances, appèle la fable et ses brillantes fictions, au secours de l'ennui qui dévore, ou de la curiosité qui tourmente! Mais eut-on jamais dû se permettre cette licence dans l'exercice d'un art, qui rivalise presque avec le créateur, dans l'acte de la restauration de son plus bel ouvrage! L'auguste vérité assiste à la naissance de l'homme, et semble se dérober à nous durant le court espace de

la vie, pour revenir nous saluer, lorsque nous approchons des bords de la tombe; elle est souvent l'unique amie qui recueille notre dernier soupir; qu'elle soit aussi chargée de consoler nos douleurs, et de calmer nos souffrances: ses maximes sont en petit nombre, et s'expriment avec simplicité; c'est l'éloquence du lit de la douleur, où nos sens affoiblis, notre ame attendrie, demandent, les uns, des impressions douces, analogues à leur foiblesse, l'autre le rayon de l'espoir consolateur, précurseur, ainsi que l'arc-en-ciel après l'orage, du retour à la santé et au bonheur de vivre. Tel est le caractère, à la fois simple et sublime, d'une doctrine qui n'a point la hardiesse d'assister au conseil du maître du monde, pour en surprendre le secret, mais à qui la nature, son premier ministre, pour prix de ses efforts à étudier ses lois, lui en révéla le mystère, l'associant ainsi à ses nobles travaux, et lui confiant, de tous les pouvoirs le plus beau après le pouvoir de créer, celui de conserver et de rétablir le chef-d'oeuvre de la création.

Huitième cas.

Un homme de 56 ans, manouvrier, d'une constitution bilieuse, sec et presque décharné, ancien soldat, mais encore fort, fut atteint à l'ouverture du printems, d'un catharre pulmonaire violent, auquel il n'échappa, disoit-il, que par un miracle. A peine rétabli, il reprit son travail, nécessaire au soutien de sa famille. Un soir qu'il faisoit très chaud, en rentrant chez lui,

il but quelques verres d'une eau très fraîche, qui lui causa beaucoup d'agitation pendant la nuit. Le matin à son lever, il ressentit de violens maux d'estomac, qui furent suivis de vomissemens. Peu après vint s'y joindre le dévoiement, accompagné de grandes douleurs de ventre. Il rendit ainsi pendant 36 heures par haut et par bas une grande quantité de bile jaune, verte, ce qui le jetta dans une foiblesse extrême. Tourmenté par une soif brûlante qui n'aspiroit que l'eau très fraîche, il ne pouvoit la satisfaire, sans aggraver le vomissement et le dévoiement, qui ne lui laissoient que quelques instants de relâche. Effrayée de l'état de son mari, sa femme recourut à moi, pour me prier, disoit-elle, de le lui conserver, comme unique appui de son existence. Je m'y rendis, et trouvai le malade dans l'état que je vais décrire.

Tableau de la maladie.

Foiblesse extrême, véritable prostration des forces. Il ne peut essayer un mouvement, sans être étourdi, un seul pas, sans tomber par terre. La soif est dévorante; mais les liquides bus, sont aussitôt rendus. La région de l'estomac est rentrée, comprimée et brûlante au sens du malade. Le ventre extraordinairement douloureux, surtout à la région du nombril. Les selles sont moins fréquentes que les vomissemens, mais très liquides, et d'une couleur verte. Les extrémités sont froides, le pouls insensible aux poignets. L'esprit est engourdi, l'ame affaissée, on ne voit aucun signe ni

d'espérance, ni de désespoir. Une grande résignation à son sort, qualité familière au soldat, accoutumé à souffrir.

Thérapie.

Aux convulsions près des extrémités inférieures, tous les symptômes du *Cholera Morbus* sont ici marqués d'une manière frappante. Les causes qui le produisent étoient également réunies.

Le refroidissement extérieur, intérieur du ventre, avoient eu lieu sous l'influence d'une chaleur excessive, dont le malade avoit, à son travail, supporté tout le poids pendant plusieurs jours, et dans un état de foiblesse contractée dans le catharre pulmonaire dont il étoit convalescent. De tous les symptômes, le plus saillant, le plus menaçant étoit le vomissement, qui n'amenoit plus que le mucus de l'estomac. Il étoit urgent d'enlever ce symptôme qui compromettoit la vie. Un millionième de goutte de teinture d'ypecacuhana le calma comme par enchantement. Une partie de la soif disparut avec lui. Il y eut un peu de sommeil, mais les selles l'interrompoient. Au bout de 18 heures, les symptômes des nausées et du hoquet voulant reparoître, je fis succéder une seconde dose à la première, qui sûrement avoit perdu son effet. Même soulagement du côté de l'estomac, mais le ventre restoit douloureux et dévoyé, et la soif en étoit entretenue. Me rappelant que la maladie reconnoissoit pour cause un refroidissement, et trouvant le reste des symp-

tômes en ressemblance assez exacte avec les effets de la dulcamara sur l'homme sain, surtout les douleurs et la chaleur autour du nombril, je ne balancai pas à employer ce remède, dont je donnai un octillionième de goutte. L'effet en fut aussi prompt qu'efficace. Le remède avoit été pris le soir; la nuit fut bonne, et le sommeil accompagné d'une sueur générale. Le lendemain le malade eut une selle plus consistante, et demanda à manger. Des crêmes de riz, d'orge, ou d'avoine, composèrent sa nourriture, et le lait, mêlé d'eau, sa boisson pendant les trois jours suivants, qui suffirent pour opérer son rétablissement.

Que de fois, en contemplant cette guérison, aussi rapide que simple, ne me suis-je pas demandé ce que j'aurois pu faire d'égal à ce que j'ai fait, dans l'esprit de la doctrine ancienne, de la méthode en usage! Sans compter le peu d'espoir qu'offroit une maladie avancée, dans un sujet aussi épuisé, tant par son âge, le métier qu'il a fait, et celui qu'il exerce à présent. Où prendre les moyens de satisfaire aux indications qui sont nombreuses et dispendieuses, lorsque le pain manquoit dans le triste réduit de l'infortuné, auquel je donnois mes soins? Il étoit donc, s'il ne m'eut rencontré, inévitablement perdu.

La médecine homéopathique n'eut-elle sur sa rivale d'autre avantage que celui de rendre plus promptement et à moins de frais à son travail le pauvre qui ne peut cesser de travailler, sans cesser de manger,

il faudroit, sinon la préférer, tout au moins ne pas refuser de s'en faire un auxiliaire bienfaisant, pour mettre l'art de guérir à la portée de toutes les classes de la société.

N'est-ce pas le pauvre que le destin a chargé de satisfaire à tous les besoins du riche? N'est-ce pas au milieu des efforts qu'il fait pour le contenter, qu'il affoiblit ses membres, qu'il les use, et contracte des maladies que le riche ne connoît pas, mais qu'il devroit chercher à soulager et à guérir, en mettant son superflu à la disposition du malheureux qui lui a voué son existence? mais puisque la dureté, l'insensibilité, l'égoïsme, marchent à la suite des richesses acquises, et que leur recherche, principal mobile des hommes, nous porte à tout parer, embellir, pour plaire à ceux qui les possèdent, et les partager avec eux, je consens qu'il existe une médecine opulente, pour flatter l'opulence, jusque dans le sein de ses douleurs. Mais quel médecin ne rougiroit pas de ne sacrifier ses veilles qu'à Plutus, et à ses favoris! Pour l'intérêt de la science elle-même, il faut aller chercher ses matériaux sous le chaume et dans la cabane de l'artisan. C'est là que la nature parle franchement, et sans détours. C'est là qu'elle rend des oracles lucides, parce que son langage n'est point défiguré par l'expression de la mollesse et du luxe. L'homme de l'art les écoute avec attention, parce que, ni ses yeux ne sont éblouis par l'éclat de l'or, ni son esprit distrait par la pensée

que la reconnoissance peut lui donner le droit d'y prétendre.

Non, le pauvre n'a rien de semblable à offrir à son libérateur. Le médecin ne voit briller autour du père de famille, que la tendresse conjugale, la piété filiale, empressées de l'entourer de leurs soins consolateurs. Il voit couler les pleurs de l'inquiétude, de la crainte, répondant aux pleurs de l'anxiété et de la douleur; ses espérances en modèrent le cours, ses succès en ont tari la source, et si on la voit se rouvrir encore, c'est pour laisser passer les larmes de la reconnoissance et du bonheur. Elles humectent les mains du bienfaiteur, que cette famille recommande au ciel rémunérateur des bonnes oeuvres, jusqu'à ce que, bénissant la reprise de son travail, le ciel lui donne les moyens d'acquitter sa dette, en déposant dans sa bienfaisante main, sa modique, mais religieuse offrande.

RÉFLEXIONS

SUR L'EXIGUITÉ DES DOSES MÉDICINALES DANS LA CURE HOMÉOPATHIQUE DES MALADIES.

Non seulement c'est un sujet d'étonnement pour les médecins, que l'infinie petitesse de la dose des remèdes dans la cure homéopathique des maladies, mais encore elle est pour eux un sujet d'incrédulité.

En effet, cette pratique est si différente de tout ce qui s'est fait jusqu'ici ; ce nouvel usage s'éloigne tant de tous les usages, qu'il peut être permis aux praticiens qui traitent les maladies avec de grandes doses de médicamens, de montrer quelque doute, de refuser même à cette assertion toute croyance. Mais ce qui ne peut être permis, c'est le refus que font plusieurs d'entr'eux, de s'enquérir des raisons qui ont déterminé cette réforme, de rechercher les principes qui la nécessitent, et d'en faire l'application aux maladies, pierre de touche de toutes les vérités médicales.

Si la doctrine homéopathique, au lieu de demander la diminution des doses des médicamens, en avoit proposé l'augmentation, je comprendrois mieux la répugnance que devroit naturellement inspirer l'i-

dée d'ajouter aux charges du malade de nouvelles charges, à ses dangers de nouveaux dangers. Que la morale du médecin se réfugie dans son humanité; qu'il se couvre du manteau de sa conscience, on ne peut qu'applaudir à la sainteté de ce motif. C'est vouloir aux lauriers de la victoire, marier la branche de l'olivier.

Ce n'est point ainsi que se présente la réforme médicale, son titre seul l'indique. En demandant l'atténuation des doses médicinales, et la rareté de leur administration, l'Homéopathie devroit inspirer aux médecins, ainsi qu'aux malades, une véritable prévention en sa faveur. Quoi de plus philantropique, en effet, que d'épargner à ces derniers du dégout et des douleurs, du tems et des dangers! cette proposition renferme non seulement des vertus, elle contient encore un devoir; oui, le devoir sacré, d'apporter à la guérison des maladies autant de sureté et de célérité, que la nature humaine en comporte. Aussi l'opposition ne vient-elle pas des malades, à qui il est égal de comprendre, ou non, pourquoi une si petite dose médicinale peut les guérir, pourvu qu'ils soient guéris; elle appartient tout entière à l'école ancienne, qui ne sauroit concevoir que de si foibles doses puissent suffire, là, où des doses plus grandes sont à peine suffisantes.

Ainsi donc la question est préjugée, et l'on est décidé à ne point donner un millième de grain de tartre

stibié, parce qu'on se trouve bien, depuis quelques siècles, d'en administrer trois grains. Autant vaudroit dire: nous ne sommes pas mal, nous ne voulons pas être mieux. Le mieux est ennemi du bien.

Sans doute, il est déraisonnable de chercher le mieux, quand, avant de l'obtenir, il faut sacrifier le bien. Mais il n'est point ici de sacrifices à faire; tout demeure en place. Le bien qui existe, reste une possession immobile, inviolable. On est loin de nier la guérison des maladies avec les doses héroïques des médicamens. Mais pourquoi ne vouloir pas admettre la possibilité de l'opérer avec des doses moindres, lorsque la méthode qui les employe, obtient des résultats si bienfaisans?

Si la doctrine homéopathique n'étoit encore qu'un embryon, ou qu'à peine née, elle n'eut point encore quitté son berceau, c'est tout ce qu'on pourroit se permettre, de la traiter avec autant de légèreté. L'enfance n'a-t-elle pas des droits aux égards, à la protection? mais l'Homéopathie est née depuis long-tems. Est-ce sa faute, si l'on affecte d'ignorer, les uns, son existence, les autres, son âge? elle est d'origine germaine, et le pays qui la vit naître et grandir, est plein de la merveille de ses oeuvres.

Cette contestation cessera, dès qu'on voudra modifier ce principe trop exclusif: que les remèdes n'ont qu'une route à suivre, pour arriver jusques à la maladie. Si ce principe étoit vrai, il seroit ridicule, en

effet, de proposer de faire vomir un homme en état d'indigestion, avec un dixmillième de grain de tartre stibié, lorsque trois grains de cette substance suffisent à peine pour soulever l'estomac, opprimé sous le poids de la matière alimentaire.

Partant d'un autre point de vue, la doctrine homéopathique prend aussi une autre route, pour arriver à un but commun. Elle considère, il est vrai, les objets de moins haut. Matérielle, comme la nature qu'elle prend pour guide, elle la suit des yeux, ne la perd point de vue, pour ne perdre point le fil de ses opérations. Elle saisit l'ensemble de ses traits, pour en dessiner une copie qui ait la fidélité de l'original. Ce procédé lui a bien valu quelques gaietés de la part de ses adversaires, qui lui reprochent de marcher terre-à-terre, et d'avoir perdu les aisles du génie, qui dédaigne de s'abaisser jusqu'à l'oeuvre du copiste, quelque parfaite qu'elle puisse être.

On ne sauroit, à la vérité, reprocher aux antagonistes de la médecine réformée, de ne s'être point élevés à de grandes hauteurs, pour rechercher et saisir la nature de cette émanation, qui constitue le principe de vie. Ce n'est pas sans de profondes méditations qu'on est parvenu à imaginer des esprits vitaux, ayant leur canaux, comme le sang a les siens! que n'a pas coûté à découvrir la substance éthérée, dont on ne peut estimer ni la couleur, ni la mesure, et dont on a supposé nos organes imprégnés? et ce

fluide électrique, dont l'anatomie, cherchant en vain des cavités dans les nerfs, a fait des cordons nerveux autant de conducteurs! l'erreur étoit séduisante. Quel fluide pouvoit mieux entrer en concurrence avec la vie, dont les phénomènes ont tant de rapports avec les siens?

Descendant de ces régions élevées, où il créoit l'homme physiologique, le même génie improvisa de même l'homme pathologique. Il avoit rendu compte des plus riches phénomènes de l'économie animale. La digestion, la chilification, la sanguification n'étant plus des mystères; l'ame mise en correspondance avec le corps, à l'aide des tubes ou des cordons nerveux; la santé, enfin, n'étant que l'équilibre des solides et des fluides, il lui parut facile, à la faveur du *strictum* et du *laxum* de la fibre irritable et sensible, comme aussi à l'aide des fermens ou des erreurs de lieu, ou bien encore, par la surabondance ou la pénurie de telle ou telle humeur, il lui parut facile, ai-je dit, de trouver les causes les plus secrètes de nos maladies, et d'y appliquer les remèdes qui leur conviennent.

Que nous reste-t-il de ces sublimes conceptions? en connoissons nous mieux l'agent, le moteur de tous ces actes, dont la série non interrompue constitue l'existence et sa continuité, dont l'harmonie forme la santé, dont le trouble engendre la maladie? On connoît aujourdhui la valeur de ces idées réduites en pratique, le peu de fruit qu'en ont recueilli les malades

et leurs médecins, comme aussi la justice que la nature en a faite, et, après elle, la science elle-même.

Plus simple, moins ambitieuse dans la recherche des causes premières de la vie et de ses aberrations, l'Homéopathie renonce à scruter le fond des organes, inaccessible à nos sens. Elle pense, à juste titre, que, s'il falloit y pénétrer, pour trouver la cause de nos maux, l'obscurité dont la nature s'y enveloppe, équivaudroit pour nous à un refus formel de guérison. Si donc la nature, en nous faisant sujets à la douleur, n'a pu nous refuser les moyens de la soulager, il doit exister une voie simple et largement tracée, propre à nous conduire à la découverte des causes de nos maladies, et de leurs remèdes.

Elle existe, en effet, cette voie simple. Elle est ouverte spacieusement, parce qu'elle est unique. C'est celle qui est fréquentée depuis l'origine de l'art jusques à nous. Les dimensions de l'homme sont les siennes, et lui servent de limites. De toutes parts brillent des signaux qui l'éclairent; ce sont les symptômes, qui parlent aux sens, qui répandent une lumière suffisante, pour diriger le voyageur, et le préserver des écueils. Nous avons beaucoup de relations sur ce pays, qui ne fut point observé, parcouru sans utilité. Mais elles contiennent des lacunes, que le tems fait disparoître successivement. Hahnemann propose de remplir la plus marquante. Il demande une investigation plus rigoureuse des phénomènes visibles des maladies.

C'est dans les effets, dit-il, que la nature veut que nous recherchions les causes qui les ont produits. Mais aucun d'eux ne doit être négligé; il n'en est point d'inutiles. C'est pour avoir oublié de noter les plus simples en apparence; c'est pour avoir trop apprécié les plus notables, que les tableaux des maladies sont imparfaits, que nous avons trop de genres, et pas assez d'espèces. Ces tableaux font beaucoup de maladies semblables, et, les marquant d'un sceau générique, ils concluent de la similitude des symptômes à la similitude de traitemens. Vérité de spéculation, journellement contredite par la vérité d'expérience. Voilà l'unique voie ouverte à l'intelligence de nos maladies. C'est ainsi que se sont formées toutes les sciences exactes. L'esprit n'y admet rien qui n'est passé par les sens, conformément à l'axiôme: *nihil est in intellectu, quod non priús fuerit in sensu.*

Il y a loin de là, je le sais, aux prétentions de la physiologie et de la pathologie en honneur. L'humilité de l'Homéopathie contraste si durement avec l'orgueil de ces deux sciences, qu'on a entendu les hommes, d'ailleurs considérables, qui les professent, refuser même l'examen d'une doctrine qui leur propose de descendre de si haut. Qu'ils se calment toutefois! ils reconnoîtront bientôt que cette manière, en apparence si grossière de rechercher les maladies, devient transcendante et sublime, dans la recherche et l'application des remèdes qui les combattent. Hau-

teur pour hauteur, il ne s'agit, pour l'exercice de leurs intelligences supérieures, que de changer de point de vue. Indispensablement, il leur faut finir par où ils ont commencé. Ce n'est que pour un instant que leur esprit élevé est invité à descendre jusqu'à la matière, à s'identifier avec leurs sens. Après un court séjour aux cinq portes de nos perceptions, loisible à lui de s'élancer dans les régions supérieures, où plane l'homme immortel, qui découvrit la manière dont les remèdes guérissent les maladies.

La pensée de Hahnemann sur l'action des médicamens est, en effet, plus près du ciel que de la terre, et c'est en cela que son auteur diffère tant de tous ceux qui l'ont précédé. Voyez ces derniers, après s'être élevés presque jusques au trône de l'Eternel, redescendre parmi nous, promettant de conjurer tous nos maux, et, pour les combattre, s'armant matériellement de la lancette et de l'émétique, ressembler à Jupiter tonnant! ils ne dédaignent donc pas de s'abaisser jusques à la matière, eux, qui nous reprochent d'être si matériels! dans leur bouche est constamment le mot de matière peccante : dans leurs prescriptions, des substances matérielles, propres à l'évacuer. Ce peut-il un contraste plus frappant, entre la pensée et l'action, entre la théorie et la pratique!

En face du mouvement tumultueux des humeurs, les yeux fixés sur les signes orageux qui l'accompagnent, Hahnemann voit la nature, en désordre, cher-

chant à retrouver la ligne harmonieuse de ses fonctions. Elle n'y parviendra qu'en traversant une série d'alarmes et de dangers, et quelquefois en sacrifiant une partie à la conservation du tout. L'art vient à son secours, et, sans marche assurée, il la sert souvent, souvent aussi il la gêne, l'entrave et l'opprime. Cependant cette scène de douleur ne finira qu'avec la fin de l'irritation. C'est à enchaîner cette irritation, que pense le philosophe, dans lequel on ne veut voir qu'un visionnaire. La neutraliser, à la manière des chymistes, supposeroit ce qu'il ne peut admettre, l'identité des corps organiques et de ceux qui ne le sont pas. Assoupir avec les sédatifs la fibre souffrante, c'est suspendre pour quelques instans une douleur, dont le retour amène un péril plus grave. L'évacuation des produits, sans entraîner sûrement la cause du mal, l'exaspère, en y joignant le symptôme de l'affoiblissement. Supprimer la maladie toute entière, est l'idée qui frappe le plus son esprit, en faisant battre son coeur?

Pourquoi, se dit-il, ne pourroit-on supprimer la maladie, en supprimant l'irritation organique qui la cause? les médicamens sont eux-mêmes des causes d'irritation, de maladie, et même de mort. Les erreurs en médecine, les empoisonnemens qui tuent, mais dont on revient quelquefois, ont occasionné des maladies auxquelles on a trouvé de la ressemblance avec beaucoup de maladies naturelles. On a vu la nature elle-

même associer à une maladie déjà existante une seconde maladie, qui a fait cesser la première, et cessé elle-même peu à près.

C'est ainsi qu'Hyppocrate avoit remarqué que les fièvres intermittentes étouffoient les affections nerveuses : que l'abscès à l'anus mettoit fin à la phtysie pulmonaire. Nous mêmes, ne voyons-nous pas tous les jours l'irritation d'un vésicatoire, prévaloir une irritation profonde, qui cède immédiatement sa place à l'irritation artificielle, et cette médecine antagonistique être la source de nos plus beaux succès. La conséquence ne peut échapper à personne. Hahnemann la tire comme nous, mais jusque là il ne voit aucune chance heureuse pour le malade qui, pour changer de maladie, ne reste pas moins malade. Pour gâgner à cette substitution, deux conditions sont nécessaires : que la maladie substituée soit de même nature, qu'elle soit aussi d'une plus courte durée. Où existe cette maladie? C'est ce qu'on cherche depuis deux mille ans. Cependant elle existe; c'est dans un mal semblable à celui que l'on veut guérir. Je ne dirai pas comment Hahnemann y est arrivé; *L'organon* le démontre mieux que je ne pourrois le faire.

Ici ne se borne point le service rendu à la science ainsi qu'à l'humanité, par cet homme aussi ingénieux qu'humain. Avec nos médicamens actifs, fortement dosés, et héroïquement stimulans, nous avons, quelquefois avec intention, plus souvent à

notre insçu, substitué une maladie à une maladie de même nature. Mais c'est toujours dans des organes éloignés de celui qui souffre, que nous nous permettons de produire ces troubles, que nous ne sommes pas toujours les maîtres d'appaiser.

C'est dans l'organe souffrant lui même, que Hahnemann ose introduire un mal semblable à celui qui y existe. Un peu de réflexion suffit pour se représenter en état d'exaltation la fibre sensible et irritable de l'organe qui est le siège de la maladie. Cette perception ne pouvoit échapper à l'homme clairvoyant, qui poursuit son idée. Il en conclut que l'irritation artificielle, qu'il veut y produire, doit être au *minimum* de force. Il n'est point abandonné dans cette haute conception par les exemples et les faits positifs. On connoît le parti qu'il tira de la chaleur appliquée aux parties brûlées, comme moyen de guérison. Quelle idée lumineuse dut jaillir à ses yeux, de l'aspect de la neige ranimant les membres gelés? l'expérience, cent fois répétée, offre constamment les mêmes phénomènes. Le malade guérit, après avoir subi une légère aggravation de sa douleur. Cette aggravation n'est autre chose que l'irritation médicinale, de quelque chose plus vive que l'irritation qui fait la maladie naturelle, mais suffisante pour la déplacer, ou, pour mieux dire, l'anéantir, en vertu de cet adage : Que, deux maladies de même nature données, la plus foible doit céder à la plus forte, adage fondé sur les loix imprescriptibles du sentiment et du mouvement.

Est-il si difficile, est-il si inconcevable, que des doses extraordinairement foibles aient encore assez de force, pour irriter davantage des organes déjà élevés au plus haut degré d'irritation? Si l'on entre bien avant dans l'esprit de ce procédé, il n'est, au contraire, qu'une crainte à concevoir, c'est que la dose du remède ne puisse être mitigée davantage encore, pour réduire au *minimum* l'irritation artificielle, cause efficiente de la guérison.

C'est aussi ce que Hahnemann a remarqué, ce dont il avertit et ses sectateurs et ses adversaires. Il n'a même perfectionné sa pratique, qu'en divisant et subdivisant toujours davantage ses médicamens, qui deviennent des atômes, sans rien perdre de leur vertu médicinale (*).

Le musc nous offre une démonstration palpable de l'extrême divisibilité des substances médicinales, con-

(*) A l'énoncé de cette assertion, qui ne se croiroit fondé à crier au ridicule! ne semble-t-il pas ridicule, en effet, d'avancer, contrairement à toutes les données de l'expérience, qu'une substance quelconque se fortifie en se divisant, ce qui revient à dire, que la partie est plus grande que le tout.

L'école ancienne est conséquente à ses principes, lorsqu'elle accueille une semblable assertion avec le sourire de la pitié. L'indignation même semble permise, en face d'une dénégation d'un principe éternel, tant dans l'ordre physique, que dans l'ordre moral. Cependant tous ces frais d'humeur, ce soulèvement de la raison indignée, ne peuvent atteindre l'Homéopathie.

servant, nonobstant cette atténuation, la puissance pathogénétique. Est-il pondérable, l'atôme de cette

---

On l'a déjà dit maintes fois, cette doctrine, qui s'est placée en dehors des loix qui régissent le monde physique, laisse subsister ces mêmes lois, qu'elle considère comme étrangères à l'économie animale. Elle n'a jamais pensé à nier qu'une once de quinquina ne soit pas plus forte, que la dragme ou le grain de cette écorce. Elle ne trouve pas singulier que la médecine régnante préfère les grandes doses aux petites dans le traitement de la fièvre intermittente, qui cède mieux aux premières qu'aux dernières. L'expérience la guide, le succès la couronne, et l'Homéopathie, de concert avec ses adeptes les plus éclairés, applaudit à ce procédé. Mais tout cela n'empêche pas le principe diamétralement opposé, d'être vrai, et vrai, d'une vérité également fondée sur l'expérience.

Ce grain de quinquina, si actif entre les mains de l'Homéopathie, ce n'est point en le détachant purement et simplement de la masse à laquelle il appartient, qu'il déploye cette énergie fébrifuge, si supérieure aux doses plus fortes du même remède. Avant de descendre dans le corps vivant, il a besoin de recevoir lui-même la vie. Ce n'est point à la chymie, qui dénature les corps en les décomposant, qu'il demandera l'existence. Le mouvement que lui imprime la friction, en contact avec un corps simple et non médicinal, suffit, pour faire éclore toutes les vertus qu'il renferme dans son sein. Ce n'est plus la même substance, bien qu'elle conserve, en face de nos sens, le même caractère. D'inerte, d'inanimée qu'elle étoit, elle a passé à l'état réel de la vie; on diroit qu'une ame, en quelque sorte, s'y est éveillée, sortie de son sommeil, dont l'a tirée le frottement, comme on voit l'étincelle électrique jaillir du sein des corps, où l'absence

substance, qui affecte si vivement les personnes très impressionnables? si l'on objecte que cette impression est fondée sur l'idyosincrasie; que mille autres traversent ces effluves, sans en être frappés, je répondrai que cette objection consolide mon assertion, au lieu de la détruire.

L'idyosincrasie n'est qu'une aptitude plus grande à recevoir telle ou telle impression spéciale, dans une personne que n'émeut pas plus qu'une autre, une impression d'une autre nature. Il y a donc un rapport particulier entre la sensibilité de cette personne et la puissance stimulante de cette impression. Ce rapport, qu'est-il autre chose, sinon, du côté de l'individu idyosincrate, une susceptibilité extrême pour les im-

---

du mouvement, condition de son développement, la retenoit captive.

Il faut bien qu'il en soit ainsi, puisque l'expérience montre son efficacité toujours croissante en raison de la durée du frottement, et se communiquant jusques aux divisions les plus impalpables, où l'on retrouve une activité, que possédoit à peine l'unité qui a servi de point de départ.

Cette condition remplie, l'Homéopathie rentre dans le cercle des vérités mathématiques, et convient avec tout le monde, que la partie est inférieure au tout. Il est si vrai qu'elle rend hommage à cette vérité, que c'est sur elle qu'elle établit son échelle de la division d'un grain médicinal en trente fractions différentes, dont le décroissement d'activité est mesurée sur l'échelle d'accroissement, dont l'irritabilité animale est susceptible.

pressions médicinales du musc, et, du côté de cette substance, une vertu spécifique de produire ces impressions, auxquelles toute autre personne ne sera sensible, qu'après en avoir été éprouvée longtems, et par de grandes doses.

L'objection, ai-je dit, est plus favorable au principe posé, qu'elle ne lui fait de fort. En y réfléchissant bien, on verra que l'organe irrité, que Hahnemann propose d'irriter un peu plus encore, est dans un véritable état d'idyosincrasie, relativement au remède spécifique qu'il lui destine. Dans son irritation spécifique, cet organe se trouve, en face de la substance capable de produire la même irritation, dans le même rapport d'affinité où est placée la personne qui ne peut respirer l'odeur du musc, sans sentir s'aggraver ses impressions habituelles.

C'est en vain qu'on affoiblira l'impression de cette substance, la personne idyosincrate y restera toujours pathologiquement sensible. Sa maladie en devient moins grave, mais toujours reste-t-elle malade. Eh bien, ce qui vient de se passer ici, se passe aussi dans la cure homéopathique des maladies. L'identité des symptômes de la maladie naturelle et de ceux de la maladie artificielle étant une fois trouvée, l'organe malade a pour l'impression du remède la susceptibilité que possède la personne qui ne sauroit supporter l'odeur du musc. Dans la cure homéopathique, on aura beau diviser et subdiviser le médicament, tou-

jours l'organe souffrant reste impressionnable à son action.

Si je n'ai point erré dans les rapprochemens que je viens d'offrir, il est permis d'en conclure que l'extrême atténuation du médicament, non seulement ne détruit point sa vertu, mais encore qu'elle devient une condition indispensable de la guérison, en proportionnant son action en ligne décroissante, à l'action en ligne ascendante de la sensibilité. Comme il est un point où s'arrête l'échelle de cette dernière, il en est un aussi qui limite l'atténuation de la substance médicinale. Lorsque la nature a atteint le *maximum* de l'irritation, l'art, qui se modèle entièrement sur elle, doit pouvoir gâgner le *minimum* de la dose du remède. Mais pour remplir son objet, il faut que la dernière division médicinale l'emporte, par l'irritation qu'elle va produire, sur le degré de l'irritation naturelle, autrement il n'y auroit point de guérison: du moins, c'est la remarque que l'on fait le plus généralement.

Ce n'est pas qu'il manque d'observations de cures, où cette prévalence des symptômes artificiels ne s'est point fait appercevoir. Dans ces cas, le malade guérit, sans avoir ressenti d'aggravation. C'est le côté parfait de l'Homéopathie. On doit désirer qu'ils deviennent communs. Cette perfection est réservée, peut-être, au perfectionnement futur de cette doctrine, dont les brillans avantages en font pressentir de plus grands encore.

Quoiqu'il en soit de ce voeu, on ne sauroit se livrer à l'espoir que nous puissions un jour recevoir la guérison d'une manière aussi gratuite. Cependant après les exemples assez nombreux des cures opérées par l'Homéopathie, sans aggravation du mal primitif, il est vraisemblable que cette augmentation n'est pas une condition rigoureuse de la cure, mais bien, peut-être, une conséquence de notre propre imperfection, dans la détermination de la dose du remède.

Le moyen, en effet, d'apprécier, sans plus ni moins, les proportions relatives des deux irritations qui, en se rencontrant, doivent se neutraliser et s'anéantir! S'il faut déplorer cette disgrace, du moins le léger mal, que produit le remède homéopathique, est-il richement compensé par la certitude que donne son choix, c'est-à-dire, qu'il est heureux, parce qu'il est spécifique. J'ai vu plus d'un malade sourire à l'aggression de ce nouvel ennemi, contre lequel ils ne daignoient pas s'irriter, certains qu'ils étoient, que cet accroissement du mal étoit le signe précurseur de leur guérison.

Tel est le fondement aussi rationnel qu'expérimental, sur lequel repose la doctrine de l'extrême division des médicamens dans la cure homéopathique des maladies. Elle n'est qu'apparente, la contradiction qu'elle offre avec la pratique ordinaire. Cette dernière, pour faire taire un point de côté suffocant, employe le rubéfiant le plus vif, parce que, s'il n'étoit

un stimulant héroïque, son action seroit absorbée par le stimulus intérieur, qu'elle veut faire disparoître. Mais voyez la différence du siège où l'école ancienne place l'irritation médicinale! C'est dans des organes sains, qui ne souffrent pas, qui sont moins sensibles même que dans l'état de santé, parce que la sensibilité, la vie toute entière, s'il est permis de parler ainsi, se trouve comme accumulée dans l'organe malade, tandis que le reste de la machine est comme dans une sorte de stupeur et d'engourdissement. Ses doses doivent être triplées, quadruplées même, pour produire l'effet qu'on leur demande, ainsi qu'on le remarque chez les apoplectiques, que vingt grains de tartre stibié peuvent à peine faire vomir. Ne voit-on pas clairement que c'est, parce qu'il faut quadrupler la force du médicament, lorsqu'il n'attaque que les organes étrangers au siège du mal, qu'il faut la diviser et la subdiviser à l'infini, quand elle est dirigée vers ce point dont je viens de parler, dont la nature a fait le point de ralliement de toutes les forces vitales! C'est en raison inverse que les deux méthodes agissent, et l'une et l'autre procèdent, non seulement avec l'assentiment de la raison, mais encore avec la clarté de l'évidence.

C'est ainsi que s'évanouit tout d'un coup l'apparence paradoxale, que s'efface le vernis de singularité dont est couvert, au premier coup d'oeil, l'axiôme homéopathique : *plus grave est la maladie, plus foible doit être le remède:* apparence dont l'effet a été

d'ôter toute envie d'examiner et d'éprouver une doctrine, dont l'examen et l'épreuve remplissent tous les jours d'admiration ceux qui ont le courage de faire l'un et l'autre. J'ai dit le courage, parce qu'il en faut en face d'un public qui redoute la diète homéopathique, en présence des académies, qui anathématisent la doctrine.

Ce n'est pas sans une profonde injustice, j'ai presque dit sans scandale, que leurs foudres ont tonné contre-elle, lorsqu'elle ne touche à rien de ce qui est établi. Quelques unes consentiroient à lui faire grace, mais au prix de l'association, de la fusion des principes de l'une et l'autre médecine. Oui, elles peuvent être associées, mais comme on voit des personnes d'humeur inégale, se réunir et vivre sous le même toit. L'amitié, la fraternité, peuvent exister entr'elles, mais leurs maximes ne peuvent être confondues. L'allopathie, pour guérir, ne peut abandonner ses masses médicamenteuses. L'Homéopathie ne sauroit renoncer à ses atômes médicinaux. La première a besoin de frapper de grands coups, pour produire des changemens salutaires. La seconde marche à petit bruit. Son action est invisible, comme le mouvement de l'aiguille qui marque les heures, et, comme cette aiguille, elle marque l'heure de la guérison. Oui, les deux méthodes peuvent sympathiser d'intention, d'intérêt, de tendance, mais elles cheminent par des routes différentes. Malgré toute la disposition à s'unir, elles ne peuvent être

unies qu'au point de départ, et à celui de l'arrivée, où la soeur ainée trouve presque toujours sa soeur cadette rendue avant elle. On pourroit attribuer cette célérité à la vigueur de la jeunesse. Non, c'est que la ligne droite est plus courte que la ligne courbe.

Après ces développemens, s'il restoit encore quelque doute sur l'efficacité des doses infiniment petites des remèdes homéopathiques, il est un argument irrésistible, propre à forcer la croyance de ceux que cette explication n'auroit point convaincus.

Fermons l'esprit au raisonnement, mais ouvrons les yeux aux faits qui demandent à y entrer. Ce ne sera pas la première fois que l'orgueil de l'art sera descendu jusqu'à l'empirie, pour chercher une voie de salut, qui n'est point marquée sur sa carte. S'il accepte l'honneur des cures que n'éclaira point son flambeau, il ne sauroit refuser à l'Homéopathie la gloire des guérisons qu'il ne veut point comprendre. A moins qu'il ne soit décidé à n'admettre que le bien qui vient de lui. Alors la question cesse d'être scientifique; elle rentre dans l'ordre moral, dont je ne me suis point proposé de donner un traité.

CURES HOMÉOPATHIQUES.

Observation première.

Un enfant de trois ans, né fort, ardent, et sans aucun vice humoral, contracta la rougeole, qui affecta vivement sa poitrine. La maladie éruptive terminée, l'enfant conserva une toux opiniâtre, qui troubloit

ses jours et ses nuits. Cet état duroit depuis six semaines, lorsque la mère de cet enfant, alarmée recourut à moi, me demandant, les larmes aux yeux, de lui conserver son fils. Un examen attentif de sa maladie me fournit le tableau suivant.

Tableau du mal.

Pâleur de la face, les yeux sont cernés de bleu. Il tousse dans le jour, beaucoup, et sèchement. La nuit, la toux prend un caractère humide. Dans l'accès, on entend la glaire grouiller dans les bronches, mais il avale tout ce qui arrive à la gorge. L'appétit est nul. Il a des goûts fantasques, et ce que l'on appèle des caprices. Une soif modérée, mais une constipation constante, depuis le commencement de sa maladie. C'est avec beaucoup de peine qu'une ou deux fois en huit jours il rend quelques excrémens durs, secs et brûlés. Des mouvemens erratiques de fièvre, plus prononcés la nuit que le jour. Son sommeil, fréquemment interrompu par la toux, se termine le matin par une sueur abondante, qui ajoute à sa foiblesse.

Thérapie.

Qu'il y ait ici menace de phtysie pulmonaire, et d'autant plus imminente, que cet état succédoit à la variole, dont le venin très volatil affecte si facilement l'organe pulmonaire, ce ne peut être un sujet de doute pour le praticien expérimenté. L'affinité de ce vice avec le poumon est fondée, comme on sait, sur l'identité de fonctions, et celle des humeurs que les deux

organes sont destinés à remplir, à excréter. Suivant les principes de l'école, je devois supposer une métastase du venin sur l'organe pulmonaire, ou, tout au moins, une irritation sympathiquement irradiée sur lui, que le laps du tems pouvoit aussi avoir rendue idiopathique. L'état de sécheresse du bas ventre devoit-il être considéré comme un corollaire de l'affection pectorale, ou bien, devois-je penser que, comme on voit souvent des toux opiniâtres avoir leur siège dans le bas ventre, surtout dans l'estomac, ce qu'on exprime par les dénominations de toux ventrale, de toux stomacale, la toux dont il s'agit, procédoit du vice de l'une ou de l'autre de ces régions?

On ne sauroit disconvenir de l'obscurité dont ici le diagnostic est enveloppé. Comment s'assurer du caractère sympathique ou idiopathique de cette affection, et savoir positivement, quand finit l'un, et commence l'autre. Si cette situation est critique pour le médecin, elle l'est bien davantage encore pour le malade. Quand les forces de ce dernier offrent des ressources, l'une ou l'autre de ces présomptions peut être tentée, sauf à changer d'idée et de remède, si l'idée première n'a pas été confirmée par la nature. Voilà pourtant l'anxiété où nous place le besoin de connoître la cause interne d'une maladie, pour déterminer quel doit être son traitement!

Sans doute, lorsque l'homme de l'art faillit, après avoir payé de ses lumières et de sa conscience, cette

dernière demeure irréprochable devant une science forcée d'avouer ses imperfections et son insuffisance. Il n'en peut plus être de même, lorsque le moyen de faire mieux nous est montré, et généreusement offert.

C'est à l'aide de ce moyen que je sauvai en quelques jours l'enfant qui fait le sujet de cette observation. Laissant de côté nos théories infidèles, je me bornai à recueillir les symptômes que m'offroit cette maladie. La constipation, souvent combattue par un purgatif trop connu du peuple, le jus de pruneaux saturé de séné, et rendue plus opiniâtre par la répétition de ce remède, la soif vive, la toux plus sèche qu'humide, les frissons erratiques, les bouffées de chaleur, l'extrême accablement du malade le matin, et plus d'alacrité dans l'après dînée, tous ces symptomes m'offroient un tableau parfaitement réfléchi par les phénomènes de la noix vomique. J'en administrai un décillion de goutte, pour mesurer l'action du remède à l'exquise sensibilité du malade.

Résultat.

Malgré l'exiguité de la dose, un petit orage en fut la suite. Il se manifesta dans la nuit qui suivit l'application du remède. Le ventre entra en rumeur : le gosier étoit à peine assez large, pour donner passage à l'air qui s'échappoit de l'estomac. Alternatives fréquentes de chaud et de froid, puis des picotemens, des démangeaisons à la peau. Le malade fut dédommagé de ces agitations par deux bonnes selles, qui

calmèrent la toux, comme par enchantement. Quelques heures d'un doux sommeil lui procurèrent un rafraîchissement, une réconformation, depuis longtems inconnus. Dès ce moment, l'appétit se montra, et les forces revinrent. La toux dura quelques jours encore, mais elle perdit sa sécheresse, pour prendre le caractère d'un rhume qui entre en maturité. Le ventre resta libre, et le huitième jour, un trillionième de goutte de teinture de jusquiame fit cesser les quintes, dont le retour n'étoit entretenu que par l'habitude.

Le succès de cette cure, et la promptitude avec laquelle elle a été opérée, ne laissent aucun doute sur la nature sympathique du mal. Bien que cette présomption *à priori* ne manqua point de fondement, toujours reste-t-il vrai qu'un traitement allopathique n'eut point aussi facilement, et d'une manière aussi douce, aussi célère décomposé cette dangeureuse complication.

Observation deuxième.

Un enfant de 15 mois, fort, bien constitué, contracta, à l'époque de sa dentition qui se fit heureusement, une éruption acrimonieuse sur le cuir chevelu, qui ne tarda pas de gâgner la face, et successivement toutes les parties du corps, sans exception. Sa mère, qui, appartient aux dernières classes du peuple, employa, pour la guérison de son enfant, tous les remèdes domestiques. Ils furent inutiles. Parvenoit-elle à netoyer quelques régions de la peau,

l'humeur se rejetoit sur une autre région. Cependant la maladie gâgna les yeux, et dès lors, cette mère se détermina à demander mes soins. Je trouvai le malade dans l'état que je vais décrire.

Portrait de la maladie.

La face est recouverte d'une croûte d'un jaune sâle, sous laquelle suinte une matière fétide. Les démangeaisons sont insupportables, et le jour et la nuit. L'enfant convertit en plaies sanglantes toutes les parties qu'il gratte. Les yeux sont rouges, larmoyans, et comme ensevelis sous les écailles qui les recouvrent. Ils ne peuvent supporter la lumière. En les débarrassant un peu des matières qu'ils suintent, j'apperçus de petites pustules sur la conjonctive. Le sommeil étoit mauvais, mais l'appétit excellent; la soif tourmentoit le malade. Le ventre ne donnoit aucun signe de mal-être, mais le caractère étoit aigri, l'humeur criarde. On ne pouvoit le toucher, sans qu'il y répondit par des cris et de la fureur.

Thérapie.

Avant la découverte de la loi homéopathique, j'eusse mis cet enfant à l'usage des remèdes altérans et dépurans. Ses yeux réclamoient un secours prompt, que j'eusse trouvé dans un vésicatoire, dont l'effet est de détourner l'humeur, en opérant une puissante révulsion. Les évacuans eussent aussi joué un premier rôle. Mais combien plus simple fut la cure que je tentai! Le mercure soluble de Hahnemann, si propre

à produire une semblable affection sur l'homme sain, comme sont à portée de le reconnoître les médecins qui ont vu des malades gorgés de mercure, m'offrant dans ses symptômes une ressemblance parfaite avec les symptômes ci-dessus énoncés, j'en administrai un dixmillième de grain, que je laissai agir pendant dix jours. Après ce laps de tems, l'enfant me fut représenté. Quel fut mon étonnement de le voir blanc comme neige, avec des yeux propres et brillans! De toute la maladie, il ne restoit que quelques croûtes sèches dans le cuir chevelu. Les démangeaisons avoient totalement disparu. Pour consolider cette cure, je la terminai par une décillionième partie d'un grain de *rhus toxicodendron,* si propre à produire des éruptions semblables. Ce remède renouvella les démangeaisons, mais aucune éruption nouvelle ne se fit. C'est aujourd'hui le plus bel enfant, et le plus propre de son âge.

A Dieu ne plaise que je conteste à l'école régnante la puissance d'opérer une pareille guérison! Mais qu'il y a loin de sa manière à celle qui, avec deux atômes médicinaux, enlève si promptement un mal aussi horrible que dangereux! est-il si facile de faire avaler à cet âge des boissons amères, des substances nauséabondes? j'en appelle aux praticiens qui ont consacré leur art au soulagement de ces petits êtres capricieux, fantasques, bien gâtés par leurs mères? combien n'en ont-ils pas vu périr, victimes de leur ob-

stination? quelques uns d'entre eux pourront sourire à la lecture de mon observation. Elle est fidèle, et peut-être ne lui manque-t-il, pour fixer l'attention, et provoquer l'expérience, que d'avoir été faite sur un individu né dans une condition moins obscure! l'occasion s'en présentera. La tendresse maternelle n'est étrangère à aucune classe de la société. L'exemple montera, car, le bien part presque toujours d'en bas, comme il n'est que trop vrai que le mal vient toujours d'en haut. Qui a mis la société en possession de l'inoculation, d'abord de la petite vérole, ensuite du vaccin? n'est-ce pas le peuple, dont l'instinct est souvent plus sûr que la raison cultivée? c'est à la lueur de ce flambeau, qu'il a fait toutes ces découvertes qui forment l'honneur des sciences, autant que leur richesse. S'il reçoit de ses maîtres des leçons d'urbanité, il leur donne, en retour, le trésor des révélations, que la nature aime de faire à l'homme simple, fidèle observateur de ses loix.

Observation troisième.

Un jeune homme de 20 ans, d'une constitution sanguine, sans parens, sans appui dans le monde, vivoit d'un travail qui consistoit à faire répéter aux jeunes étudians les leçons qu'ils reçoivent dans les collèges. Cette profession le forçant d'abuser de la lecture et de l'écriture, il contracta, d'abord une sensibilité excessive des yeux, puis des mouvemens convulsifs de ces organes, dont bientôt il ne put se ser-

vir. Son travail suspendu, il se voyoit exposé à suspendre ses repas, auxquels il n'avoit d'autre moyen de pourvoir. Dans cette triste situation, il vint me trouver, conduit par un de ses élèves, auquel j'avois rendu quelques services.

Tableau de la maladie.

La face très colorée, des maux de tête, occupant le front, les tempes et l'intérieur des orbites. La conjonctive est légèrement injectée; les pupilles contractées ne supportent point la lumière. Quand l'oeil en est frappé à l'improviste, le globe s'agite convulsivement, et semble chercher à se voiler sous la paupière supérieure. Dans ce moment le malade y éprouve une douleur de pression insupportable. Les muscles élévateurs se contractent vivement, et l'oeil semble se retourner dans l'orbite. Il s'y joint une douleur vive, qui s'étend à l'instant dans toute la tête, et force le malade à se coucher dans une obscurité profonde, où peu à peu tous les symptômes se calment. Du reste, santé parfaite, mais tristesse, et alarmes sur l'avenir.

Traitement.

L'exaltation de la sensibilité de l'oeil réclamoit un remède capable de la produire sur l'homme sain. Je le trouvai dans l'aconit, dont le malade reçut l'octillionième partie d'un grain. Son effet primitif fut d'ajouter au mal. Cette aggravation dura peu, parce que l'aconit a une durée d'action très courte. La conjonctive perdit sa rougeur, les pupilles, leur excessive

sensibilité. Le troisième jour, il ne restoit de la maladie que les mouvemens convulsifs, et un peu de douleur au front et dans les cavités orbitaires. Nul autre remède ne convenoit mieux, pour enlever ces symptômes, que la belladonna, si propre à les produire. Elle fut administrée à la dose d'un quintillion, qui suffit pour les faire disparoître. Cette cure fut opérée dans l'espace de dix jours, sans éclat, à la vérité, mais non sans avoir rempli de joie celui qui en fut le sujet.

Observation quatrième.

Un homme illustre, par les services qu'il a rendus à la Russie envahie par le conquérant, aussi distingué par ses vertus militaires que par l'amour qu'il porte à son souverain, étoit, depuis bien des années, sujet à de violens maux de gorge. Dans les intervalles de cette affection, il éprouvoit diverses incommodités que les années ne faisoient qu'accroître. C'étoit des maux de tête, des vertiges; des douleurs de reins, qui gênoient la flexion du corps. D'autres fois il ressentoit à la gorge un serrement qui, s'il eut duré une seconde de plus, l'auroit renversé. Les extrémités inférieures s'appésantissoient quelquefois au point de rendre la marche très difficile. Son appétit, habituellement bon, étoit satisfait tout de suite, par le sentiment de plénitude. Il étoit forcé de relâcher ses habillemens pendant et après le repas; il ressentoit des chaleurs à la face et de légers vertiges. Se baissoit-il

en avant, la tête lui tournoit. Son sommeil étoit lourd, et le laissoit, au réveil, engourdi et pesant. Ses esprits se rassembloient avec peine; ses selles, quoique quotidiennes, ne s'opéroient que difficilement, avec de fortes pressions. Elles étoient souvent, à la surface, teintes de stries sanguinolentes. Le travail de tête n'étoit pas toujours à ses ordres. La mémoire, surtout, lui devenoit infidèle. Cet excellent homme est corpulent, ventru, et porte une ame profondément sensible, trésor qu'il joint à beaucoup de vivacité, et d'irritabilité. Son âge est de 60 ans.

Thérapie.

Dans ce traitement, je fis de suite la part du régime, et celle du remède. Le général, appartenant au monde et à son emploi, vivoit comme les gens du monde, mais sans connoître l'excès. Le café et le thé, dont on abuse en Russie plus qu'ailleurs, formoient les principales jouissances de sa bouche. Sa cuisine étoit celle des personnes de sa classe, c'est-à-dire, piquante et aromatisée. La bière et le vin, formoient sa boisson. Il ne refusoit, ni le champagne, ni un verre de liqueur. A cette manière de vivre, le général n'associant point l'exercice, devoit naturellement tomber dans les accidens ci-dessus mentionnés. J'obtins facilement de son courage la réforme de tout ce que son régime renfermoit de médicinal. Huit jours de ces privations lui apportèrent un grand soulagement. Il se plaisoit à dire que je lui avois ôté la moitié de ses

maux. Le neuvième jour, j'attaquai l'autre moitié avec la noix vomique, si propre à produire des affections semblables. (Voyez la matière médicale de Hahnemann). Un sextillionième de la goutte primitive de cette substance fut la dose choisie, comme la mieux adaptée à la susceptibilité de ses nerfs.

Résultat.

Le remède, administré à 6 heures du soir, se fit sentir dans la seconde partie de la nuit, par de l'agitation. Le matin, le général se leva difficilement. Il étoit lourd et engourdi, de l'esprit comme du corps. Il sentoit plus douloureusement sa tête, ses reins et ses membres. Le ventre étoit plus tendu que de coutume, avec murmure des vents, et constipation. Ces symptômes se calmèrent sensiblement dans le cours de la journée. La nuit suivante fut d'un calme parfait; le lever plus léger, et gratifié d'une selle, qui vint naturellement et sans effort. L'exercice lui étant spécialement recommandé, il se promenoit beaucoup. Il le fatigua d'abord, puis lui devint peu à peu familier, et finit par devenir agréable et nécessaire. Pendant les huit jours de la durée d'action du remède, le général n'eut que de légers ressentimens de ses incommodités. Il ne ressentit plus le serrement du col, si propre à l'effrayer. Le ventre avoit perdu sa tension, la tête ses vertiges. Les membres avoient retrouvé de la légèreté, de la souplesse; son esprit de la facilité, son ame de la gaieté. Mais la maladie étoit

trop ancienne, pour que je pûsse croire à l'annéantissement de sa cause. Le deuxième jour, je rendis au général le même remède, à une dose un peu plus forte. Toutes ses incommodités reparurent, mais en petit, et comme pour justifier le choix du médicament chargé de les effacer. C'étoit comme le portrait en miniature de ses infirmités.

Je ne doute nullement que le général ne soit délivré de sa maladie, s'il reste fidèle au régime de vie qui a si bien secondé ce traitement, et qui est, par lui-même, l'antidote des maux qu'il ne devoit qu'au régime vicieux qu'il suivoit.

Observation cinquième.

Une femme de 28 ans, d'une constitution pituiteuse, sujette aux fleurs blanches, mère de trois enfans, accoucha du quatrième, au cinquième mois de sa grossesse, après avoir cessé depuis trois semaines de sentir le mouvement de son enfant. Il étoit mort, en effet, et sortit de son sein dans un état de corruption; l'accouchement fut facile, mais les suites fâcheuses. Elle perdit beaucoup de sang, dont l'odeur étoit infecte. L'hémorragie fut suivie d'un flux abondant de matières glaireuses et laiteuses, qui dura l'espace d'un mois, pendant lequel tems la malade avoit perdu son appétit et ses forces. Effrayé de l'état de sa femme, le mari réclama mes soins.

Portrait de la maladie.

La tête est vide, mais sans douleur, la face d'un

jaune pâle, et maigre, les yeux abattus, et cernés de bleu. La soif est nulle, ainsi que l'appétit. La bouche sèche et pâteuse, les renvois fréquens, tantôt acides, tantôt amers. La région de l'estomac sensible, et gonflée, les hypocondres de même, le droit surtout. Elle y éprouve de la pression et des points qui se reproduisent entre les épaules, montent vers le col, et descendent vers les reins, dont le mouvement est roidi. La poitrine est gênée dans l'inspiration ; la malade ne peut se coucher que sur le côté gauche. Le ventre est tuméfié et sensible au toucher. Il s'y fait entendre un murmure de vents qui compriment douloureusement la vessie, et causent de fausses envies d'aller à la garderobe. Les évacuations ont lieu chaque jour, et quelquefois deux à trois fois, accompagnées de ténesme et de pression sur l'utérus. Pendant l'évacuation, la perte blanche augmente sensiblement. A l'anus sont des tumeurs hémorroïdales. Le sommeil est mauvais, accompagné et suivi de sueurs qui aggravent la foiblesse de la malade. L'état de l'ame est triste, et porté aux larmes, le caractère de cette mère est la douceur et la résignation. La fièvre est étrangère à cette maladie.

Thérapie.

Cette cachéxie consomptive, dans une personne qui avoit joui d'une santé constante, ne pouvoit être attribuée qu'au trop long séjour d'un foetus corrompu dans le sein de sa mère. Ce n'est jamais im-

punément que la vie habite si près de la mort. Il devoit en résulter un état d'atonie, dont la matrice et les organes circonvoisins furent frappés. La malade ne vivant depuis un mois que d'eau et de lait, je n'apportai à son traitement aucun délai.

On ne sauroit méconnoître l'identité des symptômes de la *pulsatille* et de ceux dont on vient de lire l'exposé. La malade reçut la douzième division de la goutte primitive de la teinture de cette plante, dont l'effet fut de donner de l'intensité à tous les symptômes. Je fus témoin de cette aggravation. Je quittai la malade, en l'assurant que sa guérison étoit prochaine. C'est ainsi que la spécificité fonde le prognostic. Le troisième jour, en effet, je la trouvai levée et vaquant aux occupations de son ménage. Il ne restoit de la maladie que quelques coliques sourdes du bas ventre, qui appartenoient à la menstruation qui avoit apparu dans la nuit. A la cessation des règles, la malade vit avec joie que l'écoulement blanc étoit diminué. Cet amendement étoit l'effet de la pulsatille, comme on peut le voir au chapître des phénomènes de ce remède. Il lui fut rendu après 12 jours, terme de la durée de son action. Sous son influence, la malade retrouva ses forces, mais éprouvoit toujours un peu d'écoulement blanchâtre. N'envisageant plus ce symptôme opiniâtre que du côté de la foiblesse et de l'habitude, je ne vis rien de plus propre a le dessécher que l'usage du kina. C'est encore homéopathiquement que

je le lui administrai. Il a suffi de la sixième fraction d'un grain de ce remède précieux, et répétée trois fois de deux en deux jours, pour maîtriser ce terrible ennemi de la santé et de la beauté du sexe feminin. L'action du kina à petites doses est fugitive.

Qui pourroit contester encore, après un événement aussi frappant, la légitimité de la loi homéopathique, et la prédilection de la nature pour les remèdes choisis et appliqués dans l'esprit de cette loi? pourquoi la maladie cède-t-elle si lentement à toute autre méthode de guérison? c'est que les remèdes vont l'attaquer où elle n'est pas, ou bien font un long circuit, pour arriver jusques à elle, tandis que le remède semblable à la maladie, court rapidement à son siège, entraîné comme par une sorte de sympathie.

Observation sixième.

Un homme de 40 ans, d'une constitution sanguine, caractère doux, jovial, toujours bien portant, fut saisi, sans cause connue, d'une crampe dans le gras de la jambe gauche. Des frictions spiritueuses la firent disparoître pour quelque tems. Elle se remontra dans les muscles externes de la cuisse du même côté, dont elle fut également délogée par les mêmes frictions. La troisième fois elle reparut dans l'épaisseur des muscles de la fesse, d'où elle se répandoit jusqu'au pied, gardant la direction du nerf sciatique, dont cette maladie tire son nom. Tous les remèdes usités contre cette sorte de rhumatisme, furent employés sans succès.

Le malade en étoit à son huitième vésicatoire, lorsque je fus appelé, sur le conseil d'un de ses amis que précédemment j'avois délivré d'un mal semblable.

Tableau de la maladie.

Le malade a la tête parfaitement saine, malgré une privation de sommeil pendant trois semaines, causée par la violence des douleurs. La soif est vive, mais l'appétit nul. Ses urines sont rouges et chaudes au passage. Il ne peut essayer le plus petit mouvement dans son lit, qu'il ne quitte pas, sans jeter des cris. Les élancemens partent du centre de la fesse, et vont aboutir à la malléole externe. Le reste du corps est sain, mais les douleurs lui paroissent insoutenables. Dans leur extrême violence, le malade est couvert d'une sueur générale, et dans un état tout voisin du désespoir.

Traitement.

L'emploi de la bryone étoit si clairement indiqué, que je ne balançai pas un instant de la choisir pour instrument de cette guérison. Les symptômes que je viens de décrire se retrouvent au milieu de tous ceux que cette substance produit sur l'homme sain. Il étoit huit heures du soir, quand je visitai le malade. Il prit à 9 heures la trentième fraction de la teinture de cette substance, *minimum* de la dose, parce que la sensibilité du malade étoit au *maximum* de l'exaltation. Avant de le quitter, je l'avois prévenu de la nécessité d'éprouver un léger accroissement de sa douleur, avant d'en obtenir la disparition.

Résultat.

Le lendemain, de très bonne heure, je me rendis chez le malade, que je trouvai se promenant dans sa chambre, exempt de toute douleur. On conçoit sa joie, la mienne, sa reconnoissance, et mon admiration. L'aggravation fut à peine marquée. Le malade s'étoit endormi une heure après avoir pris son remède, d'un sommeil qui dura jusqu'à six heures du matin. Cet atôme médicamenteux fut suffisant pour mettre fin à ses tourmens.

Je n'ai point vu d'étonnement égal à celui de son médecin, lorsque, le visitant selon sa coutume chaque matin, il apprit qu'une si chétive dose de remède avoit, en quelques heures, enlevé une maladie aussi douloureuse.

Puisse cette admiration le porter à méditer les oeuvres de Hahnemann! c'est parce que, comme ce médecin, j'ai souvent été réduit au désespoir, par la résistance de certaines maladies aux traitemens les plus méthodiques, que j'ai embrassé avec ardeur des principes qui substituent la certitude à la conjecture.

La bryone n'a guéri cette maladie, que parce qu'elle a la puissance de la produire sur l'homme sain. C'est le caractère fondamental de la spécificité. De quel intérêt n'est-il pas que nous continuions l'épreuve des médicamens, afin de parvenir à en posséder assez, pour représenter toutes les maladies existantes! alors, toutes les affections morbifiques céderont à leurs spécifiques réciproques, comme nous voyons tous les jours la sy-

phylis et la psore, ne point résister, l'une au mercure, l'autre au souffre, et notre art, de conjectural qu'il est, deviendra une science positive, un art Géométrique.

Observation septième.

Un jeune garçon de neuf ans, toujours sain jusqu'à cet âge, tomba peu-à-peu dans un état de marasme, dont le symptôme principal étoit le relâchement du ventre et de tout l'organe cutané. Il éprouvoit des selles liquides et fréquentes, et des sueurs continuelles, ces dernières, la nuit surtout. D'ailleurs point de douleurs ; seulement, une grande foiblesse, de la pâleur, manque d'appétit et de la gaieté si naturelle à cet âge. La soif étoit nulle, le sommeil lourd et profond. Il étoit depuis cinq mois dans cet état, que ne changèrent point les divers traitemens qu'il avoit subis. L'inspection des recettes m'apprit qu'il avoit fait usage de remèdes fortifians et de bains aromatiques, sans en avoir recueilli du fruit. Le dégout éprouvé par le malade, avoit forcé d'y renoncer.

Thérapie.

Le régime du malade n'offrant aucune réforme à faire, je pus incontinent procéder à la guérison. Le kina et le fer se présentoient avec des droits égaux, comme moyens spécifiques contre cette affection, ainsi qu'on peut s'en convaincre par la lecture comparée des symptômes appartenant à l'un et l'autre de ces médicamens. Je donnai la préférence au kina, comme répondant mieux encore que le fer, à la situation du malade. La dou-

xième division d'un grain de kina lui fut administrée, sous l'influence du régime strict de l'homéopathie. L'enfant, représenté le troisième jour, avoit récupéré de l'appétit et quelques forces. Les selles étoient moins fréquentes, et les sueurs ne se montroient plus que dans le jour. Le même remède lui fut rendu le quatrième jour, et le huitième, la cure étoit achevée. Plus de sueurs, plus de dévoiement: seulement de la pâleur et de la foiblesse. Au kina je fis succéder le fer, pour combattre ces deux derniers symptômes, auxquels cette substance répondoit spécifiquement. C'étoit surtout le commencement de la marche, qui fatiguoit le malade; il se trouvoit mieux, à mesure qu'il la continuoit. Ce symptôme est propre au fer, qui le fit disparoître dans l'espace de trois jours. La sueur sembla vouloir se montrer de nouveau. Après avoir laissé agir ce dernier remède l'espace de huit jours, je retournai au kina, qui consolida la guérison.

Cette cure, sans doute, est loin d'être au dessus des forces de la médecine ordinaire. Il n'est pas un praticien un peu occupé, qui n'en ait opéré de semblables, par les moyens connus et usités. Cependant, celle s'y s'étoit refusée à des traitemens bien rationnels. Je mets de côté ce que la chronicité du mal peut avoir apporté d'obstacles à sa guérison, ne voulant faire à l'Homéopathie que l'honneur de la simplicité et de la douceur du procédé. A cet égard, qu'elle est de nos mixtures celle qui pourroit lutter d'inno-

cuité et de bienfaisance avec les atômes médicinaux que j'ai nommés?

Observation huitième.

Une femme de 42 ans, d'une constitution forte, d'un caractère doux, contracta dans un logement humide des douleurs rhumatismales qui se montrèrent au col et dans les épaules. On les combattit avec des boissons sudorifiques, les antimoniaux, et les vésicatoires; les douleurs cédèrent, mais pour se remontrer dans d'autres régions. Même traitement, même succès. Encore une fois la maladie, désemparée d'une partie, se rejette sur une autre. C'est sur la hanche droite, l'os sacrum, le long de la cuisse jusqu'à la malléole, qu'elle a fait sa dernière retraite. A ces signes, on reconnoît une sciatique. Le membre fut couvert de sangsues, puis de synapismes, et l'on finit par les vésicatoires. La maladie résista à tous ces moyens. Il y avoit huit mois que la malade étoit martyrisée, tant par son mal que par les remèdes qu'on lui opposoit. Elle eut recours à moi. Voici le portrait de son mal.

La douleur, partant de l'échancrure ischiatique, se rendoit au jarret. C'étoit des élancemens, des tiraillemens, qui rendoient la marche difficile, souvent impossible. Si la douleur s'appaisoit dans cette région, elle se faisoit sentir plus vivement vers le trochanter, et dans l'articulation de la cuisse avec le bassin. Au centre de la fesse étoit une place circonscrite, où l'on n'appercevoit rien, que la malade ne pouvoit toucher,

sans ressentir une douleur brûlante. Quoique le mouvement aggrava les douleurs au moment où il commençoit, il les soulageoit dans sa continuité. Peu, ou point de sommeil, la malade ne sachant quelle position prendre dans son lit. Très peu d'appétit, point de soif. La tête saine, un peu de chaleur, causée par l'insomnie et la constance des douleurs. Beaucoup de renvois d'air, sans odeur: le ventre libre, la menstruation régulière; pour la première fois, les règles étoient retardées de dix jours. L'esprit inquiet, chagrin sur le présent et l'avenir, porté à l'attendrissement, aux larmes.

Traitement.

Le retard des règles, postérieur à la naissance de la maladie, n'étant qu'une distraction de la nature trop occupée vers un autre point, ne méritoit que peu d'attention. Il devoit disparoître avec la maladie qui le causoit. Les symptômes ressemblant assez bien à ceux que le *rhus toxicodendron* produit sur l'homme sain, et se montrant, comme ceux de cette substance, plus vifs dans le repos que dans le mouvement, ce remède fut administré à la malade à la dose d'un décillion. Selon le caractère de cette substance, son action ne se fit sentir qu'au bout de 24 heures. Elle fut vive, malgré la foiblesse de la dose; toutes les douleurs furent visiblement aggravées. Cette aggravation dura deux jours, après lesquels les symptômes se calmèrent progressivement, et la malade ne présentoit, après un laps de dix jours, que l'image suivante.

Le jarret est encore douloureux, et le sommet de la fesse conserve sa douleur brûlante au toucher. De l'enflûre froide, (oedême), a paru au dessous du genou malade, mais la marche est facile, et l'appétit est revenu. Les renvois continuent, et la malade est très sensible au froid, surtout vers le soir. Il s'est montré des vertiges et du mal de tête. Quoique la malade ne ressente que peu de douleur dans l'extrémité, elle ne peut dormir, parce que les reins sont devenus douloureux. Toujours point de soif; elle pleure, et déplore sa situation.

Il y avoit dix jours que le sumach avoit été administré. La pulsatille répondant au reste des symptômes, ainsi qu'aux accidens nouveaux que je viens d'indiquer, j'en donnai la douxième fraction de la goutte primitive, dont l'effet fut, au bout de quelques heures et sans aggravation, de faire cesser les renvois, de ramener l'appétit et le sommeil. Le mal de tête se dissipa, et les règles retardées se montrèrent le troisième jour. Mais à l'exception de la douleur brûlante de la fesse, les autres douleurs rhumatismales, quoique très mitigées, avoient résisté au médicament. Les règles terminées, je fis le relevé des symptômes que la pulsatille n'avoit pu vaincre.

La douleur occupoit la malléole, le jarret, et le trochanter, toujours plus vive dans le repos que dans le mouvement, caractère qu'elle avoit gardé depuis sa naissance. Le *rhus toxicodendron* fut rendu à la ma-

lade, mais en dose plus forte que la première fois. L'aggravation fut à peine marquée, malgré la grandeur de la dose, qui cette fois fut un quadrillionième. L'action en fut décisive. Les symptômes diminuèrent dans une progression si rapide, que huit jours après le remède, la malade étoit délivrée de toute douleur.

Qu'y a-t-il de plus opiniâtre, de plus facile à s'invétérer, que les affections connues sous les noms de *sciatique et de lumbago?* la société est pleine de gens à qui il ne manque, pour se bien porter, que la faculté de remuer le tronc et les extrémités inférieures, sans éprouver de souffrance. Ces infirmités sont loin de se borner à l'âge mûr et à la vieillesse. On rencontre dans les rues, dans les promenades, beaucoup de jeunes vieillards, abandonnés la plupart par la médecine, sous le prétexte d'incurabilité. Quelques uns, peut-être, ont bien mérité leurs maux. Mais est-ce à nous de les en punir? On croit souvent avoir assez fait pour eux, quand on les a arrachés à la mort qui les menaçoit, dans l'acuité primitive de leur affection. Si l'on en excepte quelques individus, à qui la fortune ouvre le chemin des eaux minérales, le reste est condamné à grossir la liste des fardeaux de la société. Encore, ces favoris de Plutus n'en reviennent ils pas toujours guéris.

On a de tout tems fait peu de cas, de cet accroissement de malaise, de cette aggravation de douleur, que ressentent presque tous les malades que le désespoir de

la médecine envoye à ces sources salutaires. Ce phénomène renfermoit pourtant une grande pensée. On ne voulut pas y voir la nature, exerçant sa loi favorite de guérison. Toutesfois, faut-il qu'il y ait un rapport de spécificité entre les principes de ces eaux, et les principes du mal auquel on les applique. Des douleurs étrangères aux douleurs qu'on y porte, ajoutent bien une maladie à une maladie, mais la guérison ne s'ensuit, que lorsqu'il y a similitude entre les deux affections. *Carlsbad et Visbad* en offrent tous les ans de nombreux exemples.

A cette première source, on voit se dissoudre tous les engorgemens, empâtemens et obstructions de l'organe digestif. Chacun des malades que ces eaux rétablissent, a senti redoubler ces symptômes, avant de les voir disparoître. Si ce phénomène ne suffisoit pas à la conviction sur l'identité d'action du remède et de la maladie, on peut demander aux personnes que le plaisir et l'amour du jeu y conduisent, ce qui leur en a côuté, pour avoir bu ces eaux, sans en avoir besoin. Elles les rendirent malades à la manière de ceux qui en furent guéris. Il n'est que l'arithmétique qui offre d'une manière aussi claire, la preuve de ses règles.

Visbad n'est pas moins convainquant. La plupart des malades atteints de goutte froide, de nodosités; ceux dont la peau est couverte de ces psores anciennes, qui ont modifié gravement l'organe cutané, ne se plongent point dans les eaux de cette fontaine, sans ressentir un

surcroît de souffrance, bien propre à leur persuader, que c'est par erreur que la médecine les leur a conseillées, si le médecin expérimenté, qui en dirige l'usage, ne les raffermissoit, par l'assurance que cette aggravation de leur maladie est le signe précurseur, comme la garantie de leur guérison. Les habitans du pays connoissent si bien la propriété de ces eaux, de donner des douleurs rhumatico-arthritiques à ceux qui ne les connoissent pas, qu'il ne leur arrive jamais de s'y baigner dans la saison des bains.

Voilà des fais patens, des observations populaires, dont personne encore n'avoit pensé à tirer des conséquences générales. Ces vérités sont restées captives dans les lieux qui les firent naître, et, si la médecine les recueillit, ce fut pour en faire un principe exceptionnel, dont l'application est exclusive à quelques espèces de maladies. Ces observations concoururent avec tant d'autres, également négligées, méprisées même, à raison de leur bannalité, à la naissance de l'Homéopathie. Qu'on lui refuse tant qu'on voudra des titres de noblesse scientifique! ses ancêtres n'en sont pas moins illustres, à force d'antiquité. Il faut remonter jusqu'à la création, pour trouver son origine, aussi ancienne que l'homme lui-même.

Observation neuvième.

Une femme de 30 ans, affoiblie par une longue maladie dont l'Homéopathie l'a délivrée, (une pseudophtysie) s'exposa, encore dans sa convalescence, à un courant d'air dans une cave humide, où elle passa une demi heure. Elle y fut saisie subitement de douleurs violentes à la tête. Elle les garda quelques jours, dans l'espoir que le tems et la chaleur l'en délivreroient. Elle employa ensuite les fumigations et le vésicatoire, qui ne

furent pas plus efficaces. Les douleurs étant devenues insupportables, elle eut recours au médecin qui l'avoit guérie de sa première maladie.

Tableau du mal.

Les douleurs étoient périodiques, revenant le jour, la nuit, à des intervalles de quelques heures. Elles commençoient par des élancemens dans les oreilles, d'où elles gâgnoient les tempes, le front, puis la racine du nez. De là elles se répandoient sur les pommettes, et se perdoient dans les deux mâchoires, où elles déchiroient les gencives et les dents. Nul gonflement, nulle inflammation de ces parties.

Traitement.

Ces douleurs déchirantes étoient vraisemblablement produites par la transpiration du cuir chevelu, refoulée par le froid humide sur les muscles et les membranes du crâne et de la face. La pathologie rend compte de ces phénomènes, en supposant un âcre stimulant, qui agace les filets nerveux. La thérapeutique, conséquente à cette idée, procède à la guérison, en employant les sédatifs et les révulsifs. Les sudorifiques, les rubéfians jouent le premier rôle dans le traitement, et l'on sait que ce n'est pas toujours avec succès.

Je ne songeai point à répéter ce qui avoit été fait inutilement. Au chapître des symptômes du *rhus toxicodendron* je trouvai des symptômes semblables à ceux que j'avois à combattre; j'administrai ce remède à la dose d'un décillion, et au milieu d'un accès de douleurs, pour être témoin de son action. L'aggravation eut lieu, mais fut si courte, que la malade s'endormit au bout d'une heure. Cet accès fut le dernier. Le lendemain en me voyant, la malade me dit que je lui avois enlevé son mal comme avec la main. Ce sont ses expressions.

Je ne raisonnerai pas plus sur le mode d'action de la maladie, que sur celui du remède. Je dis ce que j'ai vu, ce que j'ai fait. Au lieu de me perdre en conjectures sur ces deux points encore en litige, j'étudie les symptômes des remèdes, parce que, en les appropriant à ma mémoire, je m'approprie aussi la faculté de trouver de suite le remède spécifique qui convient aux symptômes des maladies qui leur ressemblent.

Qu'on ne dise pas pour cela que la médecine homéopathique n'est qu'une affaire de mémoire ! et dans l'étude de quelle science la mémoire n'est elle pas nécessaire? on ne s'est jamais ri du mathématicien, du physicien, de l'astronome, parce qu'ils marchent le compas à la main, mesurant, comparant des quantités et des surfaces. Les loix trouvées, ils les appliquent, et résolvent les problêmes par des calculs, un peu plus certains que des hypothèses.

A l'exemple de ces savans, le médecin homéopathe, compte et suppute. Il énumère des quantités, il parcourre des surfaces. Toutes celles que présente le corps humain, sont pour lui, ce que les surfaces du ciel et de la terre sont pour l'astronome et le géomètre; le nombre des symptômes, ce que celui des chiffres est pour le calculateur. Il y cherche, il y trouve les effets de la vie, qui se cache derrière cette enveloppe épaisse, où nous ne pouvons pénétrer qu'après la mort, mais qui rayonne dans les phénomènes exposés à nos yeux, pendant l'existence. Il sait qu'au delà, tout est supposition, et pense justement que des faits, aussi positifs que nos maladies, ne peuvent et ne doivent être en rapport qu'avec des remèdes également positifs. Or, qu'y a t-il de plus positif que les effets des médicamens éprouvés sur l'homme en santé? leurs phénomènes sont purs, comme l'é-

toit l'état de santé qu'ils dérangent. Ils développent des symptômes semblables aux symptômes qui constituent nos maladies, en d'autres termes, ils créent des maladies, en tout, analogues à nos maladies. Ainsi, étudier les symptômes produits par les remèdes sur l'homme sain, c'est étudier les symptômes de nos maladies naturelles; c'est faire plus encore, c'est se mettre en possession des moyens de les guérir. Une seule condition en assure l'efficacité, c'est la comparaison.

C'est ici que le médecin a besoin de toute sa force d'attention! De la justesse du parallèle des deux maladies dépend l'efficacité du remède, la certitude de la guérison. Il s'agit de trouver l'identité, et la plus belle mémoire ne sauroit suffire à ce travail. Mais les livres, dépositaires des vertus des médicamens, sont là, et le médecin homéopathe les consulte, comme le médecin allopathe compulse ceux qui contiennent les descriptions des maladies naturelles. La comparaison est donc, pour l'un et pour l'autre, le principal levier de l'intelligence.

Il y a bien là, je crois, une opération rationnelle, commune aux deux méthodes! il est vrai que, dans ce travail, le médecin homéopathe se refuse toute recherche relative à la cause prochaine, parce qu'il a été vingt fois dupe de ses présomptions à cet égard. La supposition n'est point un acte qui coûte beaucoup à l'esprit, mais elle peut coûter beaucoup au malade, et cela suffit, pour qu'il se l'interdise. Il falloit bien s'en servir, quand nous n'avions pas mieux. Aujourd'hui que la loi homéopathique nous est révélée, il n'attaque plus les maladies que par l'opposition de maladies semblables, parce que la nature ne cède, dans ses affections, qu'à des affections analogues et prépondérantes. Le grand objet du médecin est donc la recherche de ces ressemblances,

parce que, lorsqu'elles sont trouvées, les maladies sont toujours guéries, à moins qu'il n'existe un vice organique, indestructible dans toute méthode.

Je reviens au cas de médecine qui a amené ces réflexions. Dans le cours de trente années de pratique, je n'ai pas été sans rencontrer beaucoup de maladies semblables à celle dont je viens de donner la description. Il ne me manquoit point de termes de comparaison, pour induire de l'analogie du mal, l'analogie de traitement. Toutesfois j'ai donné la préférence au parallèle de la maladie naturelle et de la maladie médicinale. L'une et l'autre sont deux faits positifs, tous deux présens à mes yeux. Il ne peut y avoir de confusion, ni de méprise. La totalité des symptômes de l'une et de l'autre me donne la certitude qu'aucun des traits des deux maladies n'a été oublié, ce qui n'est point à espérer de la comparaison de la maladie que j'avois sous les yeux, avec la même maladie, dont j'ai conservé la description. Quelqu'apparente qu'eut été leur similitude, elle eut été loin d'équivaloir à celle qui me guidoit, attendu le caractère d'individualité de chacune d'elles, qui en faisoit deux êtres, deux espèces différentes. Avec la loi homéopathique, ce risque n'est point à courir. Je préférai donc la certitude à la conjecture. Le rapprochement des symptômes du *sumach* et de ceux de la maladie m'ayant offert une identité absolue, j'en ai conclu que ces deux maladies étoient d'une espèce semblable, et que la maladie du *sumach* triompheroit de la maladie naturelle, ce qui arriva, comme on l'a vu, d'une manière subite et parfaite.

Voilà de nombreuses et graves maladies, toutes guéries par de petites doses de médicamens! Ces preuves de la nécessité de leur exiguité, me paroissent inexpu-

gnables. Elles fondent d'une manière inébranlable l'axiôme homéopathique, que: *plus la maladie est grave, plus foible doit être le remède.* Cet axiôme est établi sur l'identité des deux maladies, comme l'axiôme opposé est fondé sur leur antagonisme. La théorie seule peut lui contester sa légitimité. On ne peut pratiquer la médecine homéopathique, sans en faire sa première règle, comme on ne peut exercer la médecine allopathique, sans s'appuyer sur le principe inverse. Ces deux axiômes sont les pivots des deux méthodes.

C'est donc à tort qu'on propose la fusion de deux doctrines, qui n'ont rien de commun que le but auquel elles se rendent. L'une et l'autre ne peuvent se dispenser d'administrer les médicamens à leur manière; la première en gros, la dernière en détail. Et, lorsqu'il arrive qu'un médecin allopathe se décide à éprouver la doctrine homéopathique, il est rare qu'il n'ait pas à se repentir d'avoir dosé trop fortement son remède, tant est grande l'habitude de guérir avec de fortes doses. Alors s'ébranle son incrédulité, dont le succès de l'épreuve ne tarde point à triompher. C'est ainsi que je devins homéopathe.

Prévenu, comme tout autre, contre une doctrine qui heurte les principes reçus, je ne pouvois, toutesfois, sans encourir le reproche d'injustice, la condamner, sans la connoître. Ses principes sont en petit nombre, la mémoire s'en charge facilement. Mais elle n'admet la discussion qu'après l'expérience. Avec le sourire de la pitié, et presque certain du caractère avantureux de ce que j'allois faire, j'opposai à des ennemis puissans les foibles armes de l'Homéopathie. Je ne répéterai pas le résultat de ces premiers essais; j'en ai fait le récit, que je devois à la justice et à l'humanité. S'ils furent heureux,

j'en suis redevable à la scrupuleuse fidélité que j'ai apportée à l'observation des procédés requis par la méthode. Je n'ai rien donné à l'arbitraire, dans lequel se retranchent ses adversaires, dont les uns refusent opiniâtrément de la soumettre à l'épreuve, tandis que les autres, négociant avec elle, et mêlant les idées anciennes avec les idées nouvelles, ont faussé les expériences, et obtenu des résultats qu'elle ne peut avouer.

C'est de ce double point de vue qu'on est parti, pour prononcer un jugement, qui est loin d'être sans appel. Mais les partisans de l'Homéopathie sont tranquilles sur son sort. On ne détruit pas facilement des faits aussi nombreux, aussi mémorables que le sont ceux dont la doctrine est sortie. L'Homéopathie est la fille de l'expérience; sa mère veille sur ses destinées. Semblable à ces génies supérieurs, qui, dès leur enfance, laissent pressentir tout ce qu'ils deviendront un jour, l'Homéopathie laisse entrevoir les bienfaits qu'elle réserve à l'humanité. Encore imparfaite, parce que le tems lui a manqué, pour opérer son entier développement, que ne lui doit-on pas déjà de reconnoissance, pour les services qu'elle lui a rendus! le présent est gros des plus brillantes espérances. Son avenir les réalisera, en dépit des obstacles opposés à son adoption.

FIN DU TOME PREMIER.

